LE

TESTAMENT D'UN GUEUX.

I

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue Garancière, n. [illegible]

LE

TESTAMENT

D'UN GUEUX,

PAR

E.-L. GUÉRIN.

TOME PREMIER.

PARIS

RECOULES, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,

RUE DE SORBONNE, N. 9

1845.

A MES LECTEURS

Nous n'avons point, nous autres romanciers qui écrivons pour le peuple, notre public à nous, de complaisans amis qui se chargent de rompre des lances avec quelques-uns de ces critiques sévères, jeunes gens comme nous pour la plupart, qui se jettent au hasard sur un livre

nouveau, afin de le déchiqueter, ou, en termes du métier, pour travailler son auteur; et qui, dans une analyse informe, presque toujours infidèle — à quoi bon lire attentivement l'ouvrage dont ils veulent rendre compte? Le titre des chapitres doit suffire! — se forment ce qu'ils appellent *une opinion personnelle*, puis écrivent à la hâte quelques lignes, dans lesquelles le pauvre auteur se voit atteint et convaincu de n'avoir pas le sens commun, et les mots : *style lourd, intrigue nulle, caractères outrés,* se groupent et s'enchaînent sous sa plume. Heureux l'auteur auquel le critique ne reproche pas d'avoir écrit des *chapitres échevelés et débraillés!* — style pittoresque à l'usage de certains critiques — et qu'il ne foudroie pas avec des phrases comme celles-là : *Les faiseurs de romans de mœurs voient en général la société d'un bien mauvais œil.*

Eh! messieurs les critiques, vous la voyez donc d'un œil bien indulgent, cette société, où, dans une réunion de cent personnes, vous affirmez qu'il ne se rencontrera pas une femme adultère, un négociant arrangeant sa faillite

un homme perdu de dettes empruntant le matin à gros intérêts l'argent qu'il jetera le soir sur une table de wisk ou de boston.

Devant une critique bienveillante, éclairée surtout, l'auteur doit s'incliner et faire son profit des avis qui lui sont donnés; mais aujourd'hui, que les uns font de l'art à propos d'un roman de mœurs, et demandent avec pédanterie ce que la littérature peut gagner à de semblables publications; que les autres s'informent prudemment, avant d'écrire leur article, de la position sociale de l'auteur, de ses relations, de ce qu'il *peut* enfin! et qui, suivant ce précepte de Boileau : *Que nul ne peut avoir d'esprit et de talent que leurs amis et connaissances!* flagellent ou encensent, dénigrent ou élèvent aux nues l'ouvrage que le public a lu ou rejeté bien avant que le bienveillant ou le malveillant article ait paru; aujourd'hui que bien peu de journaux ont pu se soustraire à cette lèpre qui a nom *camaraderie!* quelle confiance veut-on que les hommes de lettres aient dans des jugemens où la partialité ne se déguise pas toujours sous une apparence de bonne foi, où le coup de

massue — c'est le nom qu'ils donnent à un article *soigné* — est si maladroitement porté, que celui qu'il doit atteindre, loin d'en être terrassé, ne fait qu'en sourire de pitié et de dédain? (1)

J'ai connu un journaliste qui, chaque fois qu'il se rendait à un théâtre pour assister à la représentation d'une pièce nouvelle, se bâtis-

(1) Dernierement, un redacteur d'une feuille que tout le monde n'a pas le *Temps* de lire, en rendant compte d'un ouvrage, oublie par l'indifference du public, exhalait bien haut ladite production. — La sœur de l'auteur le traitait favorablement. — Et en resumant son petit article, il tonnait contre le pauvre editeur et les auteurs avec lesquels il est en relation : « Leurs ouvrages sont detestables! disait-il, » et dans le nombre, il dechirait un livre qui n'avait pas encore vu le jour; ce qui ne l'empêchait pas d'en donner une analyse succincte, car un feuilletoniste qui a du nez, flaire un mauvais roman rien que sur l'annonce. Ce dernier se trouvait donc condamne à mort avant d'être né. L'auteur, homme d'esprit, a l'avantage de faire partie de la milice des critiques; il trouva le procéde de son confrère, le journaliste, quelque peu tudesque, demanda une rectification et l'obtint : les loups hurlent ensemble et ne se devorent pas L'imprimeur, ce bouc émissaire de toutes les iniquites commises dans l'exécution materielle d'un livre, l'imprimeur fut atteint et convaincu d'avoir mal parle d'un ouvrage qu'il ne soupçonnait même pas. L'amour-propre du reclamant se trouva satisfait, et celui du critique ne fut point froissé.

sait, chemin faisant, une pièce d'après l'affiche et le nom des acteurs; et, comme on le pense bien, il arrivait rarement que le journaliste et l'auteur aient eu les mêmes idées : aussi, le premier déclarait-il le lendemain, dans son feuilleton, que la pièce était fausse, exagérée; qu'il aurait fallu qu'elle fût ainsi faite..... Et, pour s'épargner le travail d'une analyse consciencieuse, notre homme donnait à ses lecteurs la manière dont il aurait conçu le drame, la comédie ou le vaudeville qu'il avait vu la veille. Il est mort en laissant une réputation de critique profond et éclairé! Que la terre lui soit légère!

Nous ne prétendons pas dire que cette recette pour écrire de piquans feuilletons soit adoptée par nos modernes critiques. Il en est quelques-uns peut-être qui jugent un ouvrage sur le titre, et l'on sait que ce n'est pas toujours l'auteur qui est le maître d'étiqueter son œuvre; le libraire est là, avec ses exigences commerciales et son expérience des affaires, qui vous dit : C'est à moi qu'il appartient de parer ma marchandise; je me charge de vous

trouver un titre qui piquera la curiosité publique, qui fera lire votre ouvrage! L'argument est sans réplique: on se laisse faire, et ce malheureux titre suscite presque toujours au pauvre auteur les critiques les plus virulentes: ne voulant pas s'attaquer au fond, on glose sur la forme.

Vous avez intitulé votre livre *roman de mœurs!* Fi donc! vos tableaux ne retracent point, ne mettent pas en relief cette société que vous vous targuez de connaître et d'avoir observée; vos héros sont des misérables dignes des galères; vos héroïnes, des créatures perdues. Tous ces gens-là sont vicieux, et l'époque que vous avez la prétention de peindre est passionnée et non vicieuse.

Si vous vous mettez en tête de tracer un caractère d'honnête homme, un *Duvernet*(1) par exemple, qui, trouvant sur son chemin une pauvre fille tombée, une *Magdeleine* repentante, se sente ému de pitié pour des infortunes

(1) Personnage du roman de *Magdeleine la Repentie*
(*Note de l'éditeur*.)

qu'il ne croit point méritées; que cet honnête homme tende une main secourable à la pauvre fille, et que, plus tard, ce sentiment d'intérêt bienveillant se transforme en une bonne et sincère amitié, qui le décide à réhabiliter sa protégée en lui donnant son nom; oh! alors, cet homme sera un provincial! un oncle d'Amérique; c'est-à-dire, un jobard qu'on ne rencontrera nulle part : et la pauvre fille repentante et s'efforçant, par une conduite exemplaire, de regagner l'estime et la considération qu'elle avait perdues, celle-là sera rangée dans la classification des femmes-modèles; autrement dit, types imaginaires, fantaisies d'auteur.

Or, d'après ces mêmes critiques, les gens vicieux n'existent pas plus que les honnêtes gens.

Peignez-nous la passion, vous disent-ils; faites-nous l'anatomie du cœur humain ; analysez, méditez sur les causes qui déterminent telle ou telle action, et alors nous vous accorderons, mais à ces conditions seulement, la place de peintre de mœurs que vous ambitionnez.

L'auteur de *Gil Blas* eut été mal venu par

le temps qui court, et le déluge de morale dont on nous inonde, avec son style incisif, ses peintures hardies, quelquefois licencieuses, mais toujours vraies. Lesage n'était point de l'école de ces phraseurs à la mode qui enveloppent leurs pensées d'un amas de mots chatoyans; il disait beaucoup en peu de lignes, bien différent de ces mêmes écrivains dont le talent — nous n'oserions dire le seul talent — consiste à dire peu fort longuement.

Non, messieurs les critiques, non, un roman de mœurs n'est pas et ne sera jamais considéré comme une *œuvre d'art;* le but de son auteur est d'intéresser ses lecteurs, à l'aide d'une fable plus ou moins habilement conçue, de combattre les ridicules et les travers de son époque, de stigmatiser les vices honteux, l'opulence éhontée des enrichis, oublieux de leur origine, l'insolence des nobles trop fiers de leur naissance; il veut, et doit vouloir avant tout ne pas déifier l'immoralité, sans cependant s'astreindre à la poétique des anciens chefs-d'œuvre des Pixérécourt, des Caigniez et autres, qui veut *que la vertu triomphe, et que le crime soit puni*

Hélas! il faut avant tout être vrai, et il n'y a qu'un optimiste qui puisse s'écrier de bonne foi : Tout est pour le mieux!

Ne venez donc plus, critiques pointilleux, juger nos faibles productions avec toute la morgue d'un régent de rhétorique; aucun de nous, je pense, ne songe à devenir un jour académicien; laissez-nous en paix continuer notre mission : amuser, intéresser nos lecteurs, tel est le but que nous nous proposons; heureux de pouvoir l'atteindre, nous laissons à de plus érudits que nous, à ces écrivains que la postérité attend, la tâche glorieuse d'élever de ces monumens impérissables qui font la gloire et l'orgueil de notre littérature.

L'idée de l'ouvrage que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs ne nous appartient pas; elle nous a été suggérée par la lecture des pièces d'un procès jugé, il y a quelques années, à la cour royale de B*******, procès qui a donné gain de cause à l'héritière d'un

nom honorable et d'une grande fortune, qu'une volonté injuste, quant à celle qui en était l'objet, avait condamnée à vivre misérablement et ignorée des siens.

Nous avons conservé religieusement les principaux faits de cette tragédie bourgeoise; les convenances nous faisaient un devoir de taire les noms des personnages, dont quelques-uns existent encore, et la ville qui fut témoin de la réhabilitation de notre héroïne, car nous ne sommes pas de ceux qui voient dans le scandale un moyen de fixer l'attention; la curiosité peut d'abord les servir, mais le dégoût, qui suit de près, fait bonne et sévère justice de ces coupables licences.

LES PETITES GENS.

I

Quatre étages, rue Mouffetard.

La rue Mouffetard est le centre du petit commerce, de ces industries qui ne briguent point les honneurs de l'exposition par ordonnance royale, et de l'exhibition derrière les vitrines des élégans magasins du quartier de

la Bourse. Là se trouvent réunis les maîtres chiffonniers, avec leurs immenses magasins, bazars étranges où le verre cassé, la ferraille et les vieux chiffons sont classés méthodiquement.

Point de boutiques aux fastueuses devantures, aux étalages coquets : on y retrouverait presque les traces du vieux Paris : de chétives constructions bordent les rues de ce quartier, où s'élèvent cependant, depuis quelques années, de ces manufactures aux formes imposantes. Des couverturiers, des marchands de mottes et de poussier ; les bureaux et les remises d'un service, dont les voitures ne peuvent circuler dans la capitale qu'après onze heures du soir ; une multitude de blanchisseuses, dont les fenêtres sont garnies de longues perches, une caserne de gardes municipaux, l'église Saint-Médard, la boulangerie générale des hôpitaux et la

manufacture des Gobelins : voilà la rue Mouffetard, qui est en outre traversée par la petite rivière de Bièvre, maigre filet d'eau qui rend d'importans services aux usines établies sur ses rives.

Au coin de la rue des Fossés-Saint-Marcel, et vis-à-vis de la manufacture des Gobelins, on remarque la boutique de César Cornuquet, marchand de vins, à l'enseigne du *Sapeur français;* des grappes de raisin artistement peintes par le Raphaël de la petite propriété, le sieur Davignon, peintre en lettres, décors et attributs! des coupes antiques et des pampres verts ornent les murailles de la boutique, et font l'admiration des chiffonniers connaisseurs.

César Cornuquet, le maître de l'établissement, est un bon vivant, à l'abdomen rebondi, au nez écarlate, aux joues rubicondes, qui aime à rire, à boire et à chanter la

romance. Il se rappelle, avec un certain orgueil, qu'il a débuté dans cette même boutique en qualité de garçon, en janvier 1814, il y a vingt ans de cela, et que par son habileté et ses économies, il est parvenu à acquérir le fonds de son bourgeois; la consommation lui a procuré d'honnêtes bénéfices, et après quelques années d'exploitation, il a acheté la maison.

— Un beau morceau! comme il le dit en clignant les yeux; point mangé des vers, qui a quatre étages sur la rue, et trois croisées de face!

Le revenu est de deux mille cinq cents francs : c'est un joli avoir; mais César Cornuquet n'en est pas plus fier : et quoique capitaine d'une compagnie de voltigeurs, il trinque volontiers avec son tambour; ses contributions le rendent électeur et juré; toutefois l'exercice de ces deux droits ne lui cause

qu'une médiocre satisfaction, car il n'entend rien à la politique, et se soucie peu de voter pour Jacques ou contre Jean. Il est obligé de quitter son comptoir et d'endosser la redingote verte, deux motifs de contrariété.

César Cornuquet n'aime que sa veste et son tablier, ou son uniforme de capitaine; la tenue bourgeoise ne lui sied pas, il le sait, et fuit toutes les occasions où il faut vêtir l'habit du pékin. Comme juré, Cornuquet n'est pas moins déplacé, car son éducation a été extrêmement négligée; il ne sait pas lire, et peut à peine signer son nom; aussi convient-il assez naïvement que la plume n'est pas son affaire.

— Parlez-moi d'un morceau de blanc et d'une ardoise, vous dit-il; à la bonne heure!

En effet, César Cornuquet est d'une belle force sur l'ardoise; il a imaginé d'ingénieuses remarques pour sa comptabilité; les croix

et les barres y sont également employées avec succès ; il consacre tous ses samedis à faire les additions des comptes courans de la semaine.

César Cornuquet a quarante-cinq ans environ, une probité sévère, des mœurs qui n'ont rien de bien rigides, et de la facilité dans les relations. Ponctuel à satisfaire ses engagemens, il exige des autres la même exactitude, et rudoie sans pitié les débiteurs oublieux de leurs promesses.

Le premier étage de la maison de César Cornuquet est disposé en deux grandes salles, garnies de tables et de bancs, servant tour à tour aux libations bachiques, aux réunions dansantes et chantantes, ainsi qu'aux assauts d'armes, de bâtons et de chaussons. Le deuxième étage est occupé par la famille d'un employé de la manufacture des Gobelins, le troisième, par un mode-

leur ; le quatrième, enfin, est habité par cinq locataires.

A droite de l'escalier, et la première porte dans le corridor, demeure Jean Fréju, marchand de chansons, espèce de philosophe en guenilles, dont les facultés intellectuelles consistent dans une superbe voix de basse, un esprit fécond en grosses saillies et une inaltérable gaîté. Son mobilier est des plus modestes, et se compose d'un lit de sangle, d'une malle privée de sa serrure, de deux tabourets mis à la réforme par Cornuquet, pour cause de vétusté ; d'une orgue de Barbarie, le gagne-pain de Jean Fréju ; d'une vingtaine de cahiers de chansons, et d'une énorme *trique*, autrement dit, un gourdin.

Jean Fréju a cinquante ans, une taille élevée, une barbe et des cheveux grisonnans, l'œil vif, la bouche bien fendue, le geste fréquent, un amour prononcé pour les

liqueurs fortes, des sentimens patriotiques et le plus profond respect pour tous les préfets de police, commissaires, sergens de ville nés et à naître.... à cause de la permission et de la plaque.

Son voisin de droite est aussi morose qu'il est gai, aussi indolent qu'il est actif. Il se nomme Benoît. On ne lui connaît pas de profession, et cependant il vit bien, ne demande jamais crédit, et paie exactement son terme; sa mise est propre, ses souliers toujours cirés, son linge assez blanc. Il sort tard et rentre de bonne heure; quand il marche dans la rue, il tient ses yeux baissés, ne heurte personne et fuit les rassemblemens, même de trois individus. Depuis quelques jours seulement, madame Bardon honnête créature qui a eu des malheurs, et à laquelle Cornuquet a confié le balayage de sa maison; madame Bardon, disons-nous,

a appris à tous ceux qui ont bien voulu lui prêter quelques minutes d'attention, que le locataire Benoît affectionnait particulièrement l'église Saint-Médard, dans laquelle il passait une grande partie de ses journées.

Benoît ne cause avec personne, ne reçoit point de visites, et s'abstient de faire du bruit chez lui. Inutile de frapper à sa porte pour se procurer de la lumière, alors même qu'il est levé; il ne vous répondra pas. Cet homme se complaît dans son isolement et dans la méditation.

De l'autre côté du corridor, à gauche de l'escalier, le génie mercantile et singulièrement spéculateur de César Cornuquet a su trouver dans un recoin, servant autrefois de grenier, l'espace nécessaire, cinq pieds de large sur trois de profondeur, pour loger une créature humaine; et comme il faut un mobilier *ad hoc* pour ledit local, il loue ce

cabinet tout meublé. C'est un pauvre diable nommé Lampart qui l'occupe. A Naples il eût été *lazzarone ;* à Londres, pauvre d'une paroisse; à Paris, il faisait partie de cette grande famille de Protée, qui n'a pas un métier, et qui les exerce tous.

Lampart avait d'abord mendié ; mais le préfet de police Debelleyme était apparu avec son organisation tendante à extirper la mendicité, et Lampart, qui n'avait que des infirmités simulées, avait été obligé de dire adieu au boulevart Montmartre, où il s'exposait d'ordinaire, et de chercher d'autres moyens d'existence. Il gardait des places à la porte des théâtres, ouvrait les portières à la sortie du spectacle, brouettait le sable pour les paveurs, criait les *canards*(1) autorisés, et

(1) On donne le nom de *canard* à ces publications de faits et d'événemens que les colporteurs vous délivrent moyennant cinq ou dix centimes, suivant l'importance du fait qui s'y trouve relaté.

souvent confectionnés par la préfecture de police; et dans l'hiver, il ramassait la neige ou balayait les rues. Lampart était d'une constitution robuste, mais d'un aspect repoussant. Il possédait les bonnes grâces de Cornuquet, à cause de son exactitude à acquitter ses dépenses, et de sa fidélité à ne point se griser dans un autre cabaret que le sien.

La porte en face du chenil occupé par Lampart, ouvrait dans une chambre proprement meublée, et qui était louée à Christophe, garçon teinturier, Apollon dans son genre, et dont la taille eût fait envie à un capitaine de grenadiers. Christophe avait vingt-cinq ans, de bons bras, du courage et un état qui lui permettait de faire des économies. Ce n'était point précisément un Caton, et il ne refusait pas toujours la livre de côtelettes et la bouteille de vin blanc,

mais il y avait des jours pour cela : le lundi, par exemple ; toutefois, il reprenait ses habitudes laborieuses le mardi matin, et finissait sa semaine sans avoir été tenté de faire des accrocs à ses journées.

Le dernier locataire de cette région supérieure a un logement plus considérable que ses voisins : une mansarde sur la rue, et un cabinet sur la cour ; une porte de communication a été percée, afin de les rassembler sous la même clé. Ce locataire est connu dans la maison sous le nom du père Jérôme. Il a deux filles : l'aînée s'appelle Célestine ; la cadette Georgina. La première est coloriste, la seconde, brocheuse. Le gain de leurs journées n'est pas toujours suffisant pour les besoins de ce petit ménage, car Jérôme a la cinquantaine passée, sa vue est faible, et ses forces ne lui permettent pas toujours de quitter sa mansarde pour aller

travailler dehors; aussi une stricte économie préside-t-elle à la dépense journalière du père Jérôme et de ses filles.

Célestine vient d'atteindre sa vingtième année. Sa taille est petite, mais assez bien prise; sa chevelure blonde et ses yeux bleus donnent à sa figure une expression de douceur qu'on aime à rencontrer sur un visage de femme; ses traits sont légèrement animés par une teinte d'incarnat qui fait ressortir la blancheur de sa peau: elle s'exprime facilement, mais avec réserve; son éducation est celle qu'on reçoit dans une école primaire: elle sait lire, écrire et coudre. Au physique, elle est gentille; au moral, d'une grande douceur et d'une modestie qui lui a valu différens sobriquets; celui de la *vierge* lui est resté. Son attitude décente justifie ce surnom.

Georgina, sa sœur, a dix-neuf ans; sa

taille est élancée, sa démarche hardie; elle est brune; son visage rond, son nez retroussé, sa bouche d'une petitesse remarquable contribuent à donner à ses traits une certaine expression de mutinerie qui ne manque pas d'attrait; ses yeux sont vifs, brillans, et lancent des éclairs; l'enjouement de son caractère, son babil et ses saillies parviennent quelquefois à dérider le front du vieux Jérôme, qui ne rit plus que rarement et avec effort. Georgina opère ce prodige, mais en fille attentive, elle n'abuse point de la patience de son père, et réserve les élans de sa gaité pour son atelier.

Jérôme a dû être bel homme dans son temps. Malgré ses rhumatismes, il se tient encore droit, et marche la tête haute. Ses souvenirs retracent des jours d'aisance et de bonheur; il en rêve souvent, et ses filles l'ont entendu s'écrier pendant son sommeil :

— Qu'on mette les chevaux à la voiture! nous irons au théâtre! ou bien encore : Gros-Jean! apprêtez les équipages de chasse! demain, au point du jour, nous monterons à cheval!

Les deux sœurs se sont confiées leurs mutuelles observations, car leur enfance s'est écoulée dans la médiocrité. Elles ont été élevées toutes les deux aux environs de Paris, dans un village assez chétif. Elles se rappellent que Jérôme venait les voir avec une grande dame qui leur apportait toujours des jouets, et les embrassait en les nommant : — Ses chères petites! — Puis, tout à coup, les visites de Jérôme sont devenues plus rares, et la grande dame ne l'accompagnait plus. Enfin, un jour, il est arrivé en disant à leur nourrice qu'il allait emmener ses filles à Paris. Et quelques heures après, elles montaient dans une carriole, en pleurant leur mère-nourrice, et en tremblant à la voix de Jérôme,

qui leur disait — Allons paix! enfans, séchez vos larmes, ou morbleu!...

Depuis qu'elles habitent Paris, elles ont changé bien souvent de domicile, et même de quartier, mais sans jamais qu'il y ait eu d'amélioration dans leur situation. Leur mobilier, à la vérité, a éprouvé de nombreuses modifications; tantôt, c'est une commode que Jérôme a troqué contre un mauvais buffet; une autre fois, l'unique glace de la maison est partie, et a été remplacée par un miroir de trois francs; la pendule s'est vue transformée en une montre d'argent, puis celle-ci en un misérable *coucou* (1) dont le principal défaut est de retarder de quarante à cinquante minutes par jour.

Célestine et Georgina se rappellent leurs mois d'école, les punitions, telles que le

(1) *Coucou*, horloge en bois, à l'usage des gens de la campagne.

bonnet d'âne, la palette et les écriteaux, qui leur étaient infligées; puis le temps de l'apprentissage; mais tous ces souvenirs contrastaient avec les mots échappés au vieux Jérôme pendant son sommeil ou dans la conversation, alors qu'on parlait du passé.

Jérôme était venu demeurer rue Mouffetard avec ses deux filles, parce que les logemens y sont meilleur marché que dans le centre de Paris.

César Cornuquet ne lui loue ses deux mansardes que cent dix francs; il y a déjà dix-huit mois que Jérôme habite ce logement, quand un soir il rencontre dans l'escalier son voisin Benoît, qui le salue en silence, tandis que Jérôme le toise d'un air curieux.

— Parbleu! voisin, lui dit Jérôme d'un air embarrassé, il y a déjà quelques jours que je guettais l'occasion de vous rencontrer.

— Heim! vous me guettiez répéta sourdement Benoit en regardant autour de lui avec un sentiment d'effroi.

— Sans doute, reprit Jérôme, puisqu'il n'y a pas moyen d'obtenir cinq minutes d'audience à domicile. Mais on cause aussi bien dans l'escalier, en s'appuyant sur la rampe, que chez vous.

— Je n'ai rien à vous dire, moi répliqua Benoit en cherchant à s'ouvrir un passage.

Mais Jérôme tint bon, et commença ainsi son discours.

— M. Benoît, vous me faites l'effet d'être un brave homme; je vous crois obligeant; c'est pourquoi je me suis adressé à vous, dans l'espérance que vous me rendriez un service....

— Vous avez peut-être eu tort de le penser, repartit durement Benoit.

Jérôme fit un geste de surprise ; son front s'assombrit, il resta la bouche béante, et allait se séparer brusquement de son voisin, lorsqu'une réflexion l'arrêta.

— Il le faut ! murmura-t-il à voix basse ; et s'adressant à Benoît qui balbutiait : — J'ai besoin de rentrer chez moi, monsieur ! — Jérôme s'écria : — Je serai bref ! voici le fait : des malheurs, trop longs à vous raconter, m'ont réduit à la dernière extrémité. Mes deux filles, que vous connaissez sans doute, manquent d'ouvrage depuis quelques jours, et moi-même je reste inactif, non par envie de me croiser les bras, mais faute de trouver à m'occuper.....

— Ces détails ne sauraient me regarder, interrompit Benoît d'un ton dolent, et, je vous le répète, j'ai affaire chez moi.

— Un peu de patience, continua Jérôme, il y a un proverbe qui dit : *Que les pauvres*

gens se doivent assistance! ferez-vous mentir le proverbe? J'ai su, par la mère Bardou, que vous aviez des protecteurs dans les autorités de Saint-Médard; le curé, les vicaires ou le bedaud, je ne sais plus.

— Eh bien! quand cela serait? répliqua Benoît, que prétendriez-vous en conclure!

— Qu'il vous est facile de me procurer ces mêmes protecteurs en leur parlant de moi; je suis un pauvre diable qui ne mérite pas ma misère, et puisque vous vivez de leurs aumônes, et pas mal, à ce qu'on dit......

— On se trompe, dit Benoît en se pinçant les lèvres......

—Je ne parle que d'après la mère Bardou, poursuivit Jérôme; elle sait comment la chose s'obtient : de l'assiduite aux offices, communier souvent, se confesser tous les quinze jours, c'est un des moyens pour arriver à obtenir des adoucissemens, mais c'est

le plus long; elle m'a conseillé d'avoir recours à vous, et elle prétend que votre protection lèvera tous les obstacles; c'est un peu de complaisance de votre part que je sollicite ; et la monnaie ne ruine pas : quelques paroles à dire, et me voilà protégé.

— Vous faites erreur, monsieur Jérôme, répondit Benoît d'un ton lent et mesuré; pour obtenir de semblables protections, il faut et des sentimens religieux, et des mœurs, et malheureusement.......

— Malheureusement quoi ? dit Jérôme en élevant la voix.

— Vous devriez me comprendre, continua Benoît, et savoir que le premier venu n'est pas admis à vivre du patrimoine des pauvres.

— Il doit suffire d'être gueux, et c'est ma position, à moi.

— Je vous répète que l'Église ne protége

que des personnes qui se recommandent par leur piété, des mœurs irréprochables ou de grands malheurs.

En disant ceci, Benoît profita d'un moment d'inattention de Jérôme pour se glisser le long de la muraille et gagner au plus vite sa mansarde, dans laquelle il s'enferma à double-tour, pendant que Jérôme articulait d'une voix étouffée les mots de : Vieux roquentin ! méchant tartufe!

La voix de Jean Fréju, le marchand de chansons, le tira de l'état de torpeur dans lequel il était plongé ; il s'achemina vers son logement en enviant la gaîté et la bonne humeur de son voisin, qui continuait de monter en roucoulant :

Jeune fille aux yeux noirs,
Tu règnes sur mon âme !
Quelle maudite journée !
Je n'ai pas fait le sou.

La chanson ne se vend plus,
L'ouvrier devient chiche,
Si j'n'étais pas si vieux,
Je changerais d'métier !
« La fortune m'importune,
« Ses attraits ne me tentent pas !... »

— Corbleu ! si, marmotta Jean Fréju en s'interrompant, surtout quand on n'a pas de quoi souper.... Que le pavé de Paris devient mauvais!..... Le bon temps est passé.... Le peuple ne flâne plus et ne chante pas davantage.... C'est comme sous les jésuites.... Des scélérats, des coquins qui m'ont fait tort, et qui ont vexé mon héros, à moi, mon Napoléon...... M. Béranger ; c'est lui qui a dit un jour que :

Les gueux, les gueux,
Sont des gens heureux,
Ils s'aiment entr'eux;
Vivent les gueux !

— Le jour où il a crayonné ça, il a eu tort ; reprit Jean Fréju en glissant une clé dans sa serrure ; tous les gueux ne sont pas philosophes, donc ils ne sont pas heureux....... surtout quand ils n'ont point de quoi souper...... Comme moi par exemple !

II

Intimité du carré.

Jérôme est rentré précipitamment dans son logement, et s'est laissé tomber sur une chaise, en murmurant d'une voix étouffée :
— Que faire maintenant ? que devenir ? —
Le coucou marque huit heures, et le son

criard de cette horloge a fait bondir le vieux Jérôme sur la chaise qu'il occupe. Il se lève fait quelques pas dans la chambre, ouvre une fenêtre, la referme et revient s'asseoir en répétant sourdement : —Mon Dieu, mon Dieu, quel parti prendre ?

A ce moment, la voix de basse de Jean Fréjn perce les parois de sa chambre et retentit bruyamment sur le carré. Le marchand de chansons attend le sommeil en roucoulant des romances arrangées suivant les circonstances ; si bien que dans le même temps que le vieux Jérôme s'adressait cette question : — Mon Dieu, mon Dieu, quel parti prendre ? — Jean Fréjn chantait en *ut* :

Si tu veux plaire à ta bergère,
Fais-toi voleur, fais-toi voleur !

—C'est un métier que beaucoup d'indivi-

dus exercent à leurs risques et périls, pensa Jérôme ; les plus gros sont les moins punis... règle générale.... Fi donc ! dit-il après quelques instans de réflexion, le vol est un crime ignoble... Oui, sans doute ; mais la misère est une abominable chose... que d'idées elle enfante !.... surtout lorsqu'on songe que tant d'hommes ont le superflu, et que soi. on ne peut se procurer le nécessaire... Travaille ! vous disent ceux qui se persuadent qu'il n'y a qu'à vouloir de l'ouvrage pour en trouver... Travailler ! eh ! bon Dieu ! c'est ce que je demande... Mais à mon âge, quand on ne sait pas d'état, c'est plus difficile... la vieillesse n'inspire pas de confiance.... c'est à peine si on ose, au coin d'une rue, me confier une lettre, une misérable commission de dix sols.... Il est vieux ! dit-on en me toisant ; il n'irait pas assez vite. Et c'est un camarade plus jeune que moi qui est pré-

fère... Et toujours la même objection, ce reproche imbécile, vient me bourdonner aux oreilles : Il est vieux ! comme si on pouvait se passer de manger à mon âge... Vieux ! comme ils le disent, signifie : être inutile bon à rien !... Si j'avais de quoi vivre, je ne chercherais pas, dans un labeur pénible, de quoi subvenir à mes besoins...

On frappait à la porte de son logement. Jérôme essuya une larme et se leva pour ouvrir.

C'était Christophe, le garçon teinturier, qui venait, son bougeoir à la main, demander de la lumière, en s'excusant de la liberté qu'il prenait. Mais il resta sur le carré en disant à Jérôme :

— Je m'adresse mal, voisin, puisque vous êtes plongé dans l'obscurité. Faites pas attention, je vas cogner à une autre porte... et voilà !

Mais Jérôme avait pris son briquet, et il

offrit à Christophe la lumière que celui-ci se disposait à aller demander ailleurs. Sa chandelle allumée, le garçon teinturier ne fit pas un pas en arrière pour se retirer ; il resta immobile devant Jérôme, et après avoir promené un regard curieux dans la chambre, il dit :

— Tiens! il paraît que ces demoiselles ont de la presse... tant mieux! car la besogne, ça fait toujours plaisir ; n'est-ce pas, père Jérôme?

— Oui, mon garçon, oui, répondit Jérôme d'un air distrait.

— Moi, d'abord, continua Christophe, je mords à l'ouvrage tant que je peux... On a des bras, c'est pour s'en servir...... Et puis, on fait des économies, on amasse.... Tel que vous me voyez, je prête de l'argent...

— Tu prêtes de l'argent, interrompit Jé-

rôme avec vivacité; et sans doute à de gros intérêts ?

— De l'intérêt! c'est pas lourd : mais on dit que c'est sûr, attendu que le gouvernement n'est pas admis à faire banqueroute comme le premier épicier venu... Je mets à la caisse des épargnes... jolie tirelire où y a gras, vu l'affluence des individus qui ont la même idée que moi sur la chose en question. Parce que, voyez-vous, père Jérôme, j'ai un projet que je vous communiquerai, si vous voulez bien le permettre... Justement, ces demoiselles n'y sont pas, et comme c'est à leur intention, vous comprenez.

Et sans attendre que Jérôme lui ai fait signe de parler, Christophe se gratta le front et continua :

— Puisque vous le permettez, voici mon projet : j'ai vingt ans, une santé qui n'a jamais bronché, un bon état en mains, quel-

ques économies à la caisse des epargnes, et un mobilier pas endommagé ; ce n'est pas éblouissant ; mais il y a peut-être plus mal ; j'aime mam'zelle Célestine, voulez-vous me la donner pour femme ?

— Tu aimes Célestine! toi! repondit Jérôme en hochant la tête ; eh! mon pauvre garçon, avant de me faire une demande de mariage, sais-tu si celle qui en est l'objet éprouve pour toi un sentiment d'affection?

— Pour ça, père Jérôme, je ne dirai ni oui, ni non, vu que je suis encore à lui faire ma première déclaration ; quand je la rencontre sur l'escalier, je me sens rougir comme un nigaud, et c'est à peine si j'ai la force de lui dire : — Bonjour ou bonsoir, mam'zelle ! — Que voulez-vous, je suis timide comme un pierrot : je sais bien que c'est bête ! et c'est pour me donner le courage de lui dire : — Mam'zelle Célestine,

vous êtes une brave et honnête fille que j'aime, que j'estime, et dont je veux faire ma femme, avec votre permission, toutefois ; mais votre père m'a déjà donné la sienne, et alors... — Vous comprenez, père Jérôme, que cette dernière phrase produira de l'effet, et qu'elle ne pourra me refuser ce que je lui demande...

— Mais si elle ne t'aimait pas ? lui fit observer Jérôme en attachant sur le jeune ouvrier un regard interrogateur.

— Père Jérôme, répondit Christophe en souriant, votre fille a des yeux ; je n'aime pas à me flatter ; mais je me suis laissé dire qu'il y en avait de plus laid que moi. Mon physique n'est pas désavantageux, je ne fume qu'en cachette et ne me grise qu'une fois par mois ; quant aux économies de la caisse des épargnes, je n'en parle pas, attendu qu'une jeune fille est peu susceptible

d'apprécier la chose ; et voilà, père Jérôme, les raisons qui m'ont décidé à vous dire : — Voulez-vous de moi pour gendre ?

— C'est une demande à laquelle je ne puis répondre en ce moment, dit Jérôme ; d'abord, mes filles n'auront rien en mariage, et il est assez juste que je leur laisse au moins la faculté de choisir le mari qu'elles voudront. Ensuite, je crois que tu as eu tort de jeter les yeux sur Célestine...

— Dam ! c'est l'aînée, repartit vivement Christophe, et j'ai pensé que mon amour lui revenait de droit ; et puis sa sœur, mam'zelle Georgina, est une petite folle qui rit de tout... et voilà !

Jérôme resta quelques instans absorbé dans ses réflexions. Quant à Christophe il s'était appuyé sur le dossier d'une chaise, et répétait à voix basse : — Et voilà ! — Jérôme rompit enfin ce silence, embarrassant pour

tous les deux, en faisant remarquer à Christophe, qu'il fallait lui laisser le temps de réfléchir à sa proposition.

— Réfléchissez, réfléchissez, repartit le garçon teinturier, ne vous gênez pas, je suis immobile.

Jérôme eut quelque peine à lui faire comprendre que ce ne serait qu'après avoir consulté Célestine qu'il pourrait lui rendre une reponse décisive.

— Et je crains bien, ajouta le vieux Jérôme avec le ton de la conviction, qu'elle ne te soit pas favorable. Célestine ne songe pas encore au mariage, et la proposition que je lui ferai...

— Lui sera agréable, dit Christophe en interrompant le vieux Jerôme, si vous ne me nuisez pas auprès de mam'zelle Célestine; toutefois qu'un père veut une chose, il est bien difficile à sa fille de la repous-

ser... Et puis, qui sait! elle m'adore peut-être en secret.

Un sourire ironique courut sur les lèvres du vieux Jérôme qui, néanmoins, se sépara de Christophe en lui serrant cordialement la main; le garçon teinturier augura bien de cette pression amicale, et il rentra chez lui en formant des plans pour l'avenir, châteaux de cartes qu'un souffle pouvait détruire.

— Un mariage! s'écria Jérôme en suivant du regard Christophe qui s'éloignait. C'est un brave garçon, je n'en doute pas, mais il ne saurait convenir à Célestine; d'ailleurs....

Il s'arrêta; un soupir profond s'échappa de sa poitrine, une larme vint mouiller sa paupière, et il continua d'une voix saccadée :

— Je ne dois ni ne puis consentir à cette union... Je n'y consentirai jamais!

Célestine et Georgina montaient l'escalier; les deux sœurs travaillaient dans la même rue, et pour ainsi dire, porte à porte et elles avaient l'habitude de revenir ensemble afin d'en imposer à ces nigauds qui suivent les grisettes, après leur journée, et qui se croient aimables et galans parce qu'ils disent à une femme : — Oh ! la jolie personne ! qu'elle est bien faite ! ne marchez donc pas aussi fort ! — Et d'autres lieux-ommuns auxquels le plus grand nombre se croit en droit d'ajouter d'immodestes attouchemens.

Célestine et Georgina n'éprouvaient qu'une médiocre satisfaction de s'entendre dire qu'elles étaient fraîches et jolies, ce qu'elles savaient tout aussi bien que les lovelaces vaguant sur la voie publique, après huit heures du soir ; aussi fuyaient-elles avec soin ces admirateurs des robes retrous-

sées et des jambes bien faites ; elles appréhendaient tellement de ne point rentrer ensemble, que cette raison les avait déterminé à ne point quitter leurs ateliers respectifs, où l'ouvrage n'abondait pas toujours ; mais elles s'en consolaient en songeant qu'elles n'avaient point à aller dans un quartier éloigné chercher de l'occupation qu'elles trouvaient à quelques pas de leur demeure.

— Eh bien ! petites, leur dit Jérôme en les voyant entrer, êtes-vous contentes de la journée ?

— Très contente, répliqua Georgina ; on m'a fait espérer, que cette fois, l'ouvrage ne nous manquerait pas de sitôt... Cette assurance m'a rendu toute ma gaîté.

— Et toi, ma Célestine ? continua Jérôme en s'adressant à sa fille aînée, qui s'était

assise, pensive et rêveuse, dans un coin de la chambre.

— Je suis satisfaite de ma journée, mon père, répondit lentement Celestine, et j'aime à croire que les inquiétudes des jours derniers ne viendront plus nous assaillir. Nous avons une commission assez pressée et à celle-là doit en succéder une autre.

— Aussi, reprit Georgina en s'approchant de Jérôme, et en le câlinant, nous avons décidé, ma sœur et moi, que pendant quelques jours vous ne sortiriez plus, comme vous le faites, dans l'espérance de trouver des travaux mal rétribués et trop durs pour votre âge.

— Enfans, ne vous mêlez pas de ma conduite, dit Jérôme d'un ton sévère ; je ne suis pas assez vieux pour me condamner au repos, et chacun de nous doit contribuer au bien-être du ménage, autant que ses facul-

tés le lui permettent. En un mot, je ne veux pas encore être à votre charge... Plus tard, je ne dis pas.

Ni Georgina, ni Célestine n'osèrent répliquer. Jérôme n'était point d'une sévérité tyrannique avec ses filles ; mais cependant il savait d'un seul mot les contraindre à l'obéissance ; il lui suffisait de dire : Je veux ! pour faire cesser les résistances qui lui étaient opposées. Il prit Georgina par le bras, la conduisit jusqu'à la porte du cabinet servant de chambre à coucher aux deux sœurs, et lui dit sèchement : — J'ai à causer avec Célestine.

Georgina ne répliqua point. Elle embrassa silencieusement son père, et sortit, non sans avoir lancé à sa sœur un regard furtif. Célestine parut ne pas s'apercevoir que Georgina n'était plus dans la chambre, et qu'elle se trouvait en butte aux investiga-

tions paternelles. Jérôme l'examinait d'un regard inquiet : son front se plissa, ses yeux exprimèrent un vif mécontentement, et il murmura sourdement ces mots : — Est-ce qu'elle penserait à Christophe ? — Il prit une chaise, et le bruit qu'il fit en la plaçant près de celle occupée par Célestine arracha celle-ci à la méditation profonde à laquelle sa jeune imagination était en proie. Jérôme ne lui laissa pas le temps de lui adresser une question, et prit aussitôt la parole.

— Tu as du chagrin, Célestine, lui dit-il d'un air qu'elle put interprêter ainsi : N'essaie pas de me le cacher.

— Du chagrin ! répondit Célestine en souriant mélancoliquement, non, mon père, je vous assure ; je suis heureuse, très heureuse...

— Tu ne dis pas la vérité, Célestine, re

partit brusquement Jérôme ; tu as des chagrins que tu cherches en vain à dissimuler. Il y a une quinzaine de jours que je me suis aperçu de tes distractions, de tes rêveries, dont je n'ai pas voulu d'abord te demander la cause ; car j'attribuais ce changement à des caprices, à des idées de jeune fille. Aujourd'hui, je serais coupable, si je gardais encore le silence. J'ai le droit de t'interroger et d'exiger que tu me parles avec franchise... Refuseras-tu de me satisfaire ?

Célestine baissa les yeux pour éviter le regard scrutateur que Jérôme dirigeait sur elle. Quelques minutes de silence suivirent l'allocution chaleureuse que le vieillard venait d'adresser à sa fille. Celle-ci hésitait à répondre aux questions embarrassantes de Jérôme, et ce fut en balbutiant qu'elle laissa échapper quelques mots pour justifier la singularité de sa conduite. Elle attribua

ses préoccupations aux craintes qu'avaient fait naître dans son âme les mauvais jours qui venaient de les assaillir. Jerôme ne fut point satisfait d'une explication qu'il savait ne pas être vraie.

— Célestine, dit-il à sa fille en serrant ses mains dans les siennes, Célestine, tu me caches quelque chose ; ton manque de confiance me fait de la peine.....

— Mon père......

— Ne m'interromps pas, continua Jérôme d'une voix brève ; et puisque tu refuses de me confier tes chagrins, eh bien ! je n'imiterai pas ta réserve. Mais avant de t'ouvrir mon cœur, réponds à une question : Tu connais Christophe, notre voisin.

Célestine fit un léger signe de tête. Jerôme, qui s'attendait à la voir rougir au nom de Christophe, dissimula une légère

grimace, qui exprimait son étonnement, et poursuivit :

— Christophe est un brave garçon, travailleur, pas ivrogne, un bon sujet enfin......

Même attention de la part de Célestine. Étonnement toujours croissant de Jérôme, qui se dit à part :

— Est-ce qu'elle n'y pensait pas? hum! hum! je ferais peut-être bien de n'en pas dire plus long..... Mais Célestine semble attendre avec impatience la fin de son discours, et il continue :

— Ce garçon là est d'âge à s'établir; il veut se marier, et il s'est adressé à moi....... tout naturellement...... et m'a dit : père Jérôme, j'aime......

— Georgina, ajouta Célestine en souriant; je croyais m'être trompée; mais depuis quelques jours M. Christophe se montre si

galant envers Georgina il la salue avec tant d'empressement et d'embarras, que ma sœur et moi nous nous demandions le motif de ces politesses inaccoutumées ; les regards de M. Christophe auraient dû m'apprendre le motif de ses assiduités à se trouver sur notre passage.

— Ainsi, dit Jérôme, tu penses que c'est Georgina qu'il aime ?

— Il a dû vous le dire positivement, fit observer Célestine.

— Pas précisément, ajouta Jérôme en ricanant, Christophe s'est exprimé d'une manière si ambiguë que je n'ai pas bien compris......

— Oh! soyez certain, mon père, que c'est Georgina qu'il voulait vous demander en mariage ; et entre nous, je crois que cette demande-là ne fera pas de peine à ma sœur.

— Ha ! ha ! fit Jérôme, moitié riant, moitié colère.

— C'est toujours M. Christophe par-ci, M. Christophe par-là ; Georgina lui trouve un air agréable et des manières distinguées.

Cette dernière phrase avait été prononcée d'un air de dédain. Célestine, en rapportant l'opinion personnelle de sa sœur sur le mérite de Christophe, ne paraissait pas la partager. Jérôme ne fit pas attention à l'expression d'ironie qui régnait dans les paroles de Célestine. L'espèce d'amour que sa fille Georgina, au dire de sa sœur, éprouvait pour Christophe lui avait inspiré quelques réflexions dans lesquelles il était absorbé. Aussi, Célestine, qui ne se souciait point d'entendre une confidence promise, en échange d'une autre confidence, sortit de la chambre en murmurant de manière à n'être pas entendue :

— Bonsoir père !

Jérôme répétait tout bas

— Eh ! mais, si Christophe s'était trompé ; si c'était Georgina ?.... cela serait plus faisable..... Je ne peux pas prétendre à l'alliance d'un négociant, et tout bien réfléchi, je pense que Georgina serait heureuse avec lui. J'en causerai avec Christophe.

Et Jérôme s'endormit en oubliant la confidence qu'il voulait faire à Célestine, et l'aveu qu'il voulait obtenir d'elle.

Le lendemain matin, comme il s'apprêtait à frapper chez le garçon teinturier, Jean Fréju, qui sortait de sa chambre, son orgue sur le dos, lui cria :

— Il est trop tard, voisin, le merle est déniché dès le lever de l'aurore.

— Merci ! dit Jérôme en se disposant à rentrer dans son logement.

— Ne vous sauvez pas comme ça, voisin,

continua Jean Fréju en appuyant son orgue sur la rampe de l'escalier; je n'ai pas la mine d'un sauvage de l'Orénoque et, je ne mange que de *l'oye* — lisez *oie* — quand ma bourse veut bien me le permettre. Dam! je suis susceptible de causer avec le premier individu *quelconque*..... C'est à propos de cet olibrius de César Cornuquet, autrement dit M. Mélange, *propiétaire* par la grâce de l'eau et du bois de campêche, que je voulais m'entretenir avec vous.

Ce long préambule arrache quelques gestes d'impatience au vieux Jérôme, ce qui n'empêche pas Jean Fréju de continuer en baissant progressivement la voix :

— Je n'aime pas les *propiétaires* vu que c'est des tyrans qui vexent les locataires qui payent leurs bicoques dix-sept fois ce qu'elles valent. Pour lors, hier au soir, en me rafraîchissant d'un canon à seize sur le comptoir

du susdit Cornuquet, le tyran de ces lieux je l'ai entendu qui jabotait avec une manière d'huissier, un petit maigre, tout ridé, une face d'écumoir, quoi!

— « Nous pouvons pratiquer la saisie, que disait la face d'écumoir avec sa voix de fausset. — Vrai! qu'a répondu le susdit Cornuquet en écarquillant ses yeux, si bien que j'ai cru qu'il allait se pâmer. Eh bien! alors, qu'il a continué en s'adressant à la face d'écumoir, n'faut pas perdre de temps. Ce faignant de Jérôme.....

— Heim! fit le vieillard en grondant.

— C'était de vous qu'il parlait, le susdit Cornuquet, reprit Jean Fréju ; ce faignant de Jérôme qu'il a dit, ne mérite pas d'égards ; il me doit deux termes ; j'ai patienté, parce que je le croyais délicat ; mais, maintenant, qu'il témoigne la plus grande indifférence pour une dette sacrée, je ne vois pas pour-

quoi je prendrais des mitaines à son égard. Saisissez, vendez ces meubles, faites-le déguerpir de chez moi, cela me rendra service. — Rien de plus facile, a répondu la face d'écumoir ; nous avons un jugement du tribunal de paix, et sommes en mesure d'agir. — Agissez ! s'est écrié le susdit Cornuquet, de sa voix qui lui sert à commander sa compagnie. — J'agirai, qu'a dit la face d'écumoir en prenant la porte. J'ai fait marquer mon canon sur l'ardoise, et je suis sorti en me promettant de vous instruire de ce que ses gaillards-là voulaient faire contre votre *meublier*.

Jérôme avait écouté en silence ce que Jean Fréju venait de lui dire. Le nouveau malheur qui le menaçait l'empêcha de remercier son obligeant voisin. Celui-ci ne voulut pas se borner à instruire le vieux Jérôme de ce qu'on tramait contre lui, il y

ajouta un conseil, bon à suivre, suivant lui : c'était de déménager furtivement et de réduire à néant les poursuites judiciaires commencées contre lui. Mais soit que Jérôme ne partageât pas l'opinion de Jean Fréju, relativement aux propriétaires, soit qu'il craignit de se confier au marchand de chansons, il le remercia de l'avis qu'il venait de lui donner en rentrant chez lui.

— Il paraît qu'il a des scrupules quant à la plaisanterie du déménagement, se dit Jean Fréju en descendant l'escalier ; libre à lui ; mais si je me trouvais dans sa position, je....

Il était dans l'allée, et se trouva face à face avec Cornuquet, qui montait faire une dernière tentative auprès de Jérôme. Le marchand de chansons ôta civilement sa casquette en articulant : — Bonjour, citoyen Cornuquet !

Celui-ci jeta un regard courroucé sur son locataire, et monta l'escalier en grommelant:

— Citoyen..... citoyen..... ce mot-là n'est plus français.

Jean Fréju régalait toujours ses voisins de sa chanson la plus nouvelle, et en mettant le pied dans la rue il entonna le couplet suivant :

A ce soir! A ce soir!
Dans ma chambrette,
En cachette.
A ce soir! A ce soir!
Charles, tu viendras me voir!

III.

Il faut payer son terme.

— Croyez-vous donc, monsieur Jérôme, disait Cornuquet en accentuant chacune de ses paroles, croyez-vous que sa majesté nous délivre une patente *gratis pro Deo*, ou pour l'amour de Jésus-Christ ? si vous ne crompre-

nez pas le latin. Croyez-vous, par exemple que le receveur des contributions directes, M. Volant, me fasse crédit sur ma simple demande? S'il m'arrivait de ne point acquitter exactement mes douzièmes de contributions, on ferait pleuvoir sur moi une grêle d'avertissemens et de sommations, avec et sans frais.

— Mais, monsieur Cornuquet, repondait tristement Jérôme, ce n'est pas en prenant le pauvre monde à la gorge, en le réduisant au désespoir qu'on se fait payer.

— Quel moyen faut-il donc employer? demanda Cornuquet en ricanant.

— Un peu de patience arrange bien des choses, dit Jérôme.

— De la patience! repéta ironiquement Cornuquet; c'est une monnaie qui n'a pas cours, mon cher monsieur; et puisque vous refusez de me solder les deux termes échus,

sans préjudice du courant, je serai forcé de faire usage de tous mes droits ; il faut payer son terme, et comme dit la chanson :

C'est le devoir du troubadour français !

Or, vous manquez essentiellement à votre devoir..... Eh mais, s'écria-t-il en désignant du geste la cheminée, sans vous offenser, il m'est permis de m'étonner de la disparition d'un objet qui avait une certaine valeur : je veux parler de la glace que.....

— J'ai vendue ! repartit brusquement Jérôme.

— C'est un procédé extrêmement leste, ajouta Cornuquet, quand on doit deux termes à son propriétaire; car vous me devez deux termes, monsieur Jérôme......

— Je le sais parbleu bien! dit le vieillard avec humeur.

— Ce qui ne vous empêche pas de dormir, probablement, dit Cornuquet en haussant les épaules. Dormez, monsieur Jerôme, dormez, si cela vous fait plaisir, mais ne soyez pas étonné, si avant quinze jours, vos meubles figurent dans une vente à l'encan. Dieu merci ! les lois protègent les propriétaires ; je férai usage des lois........ Votre serviteur, monsieur Jérôme !

— Je ne suis pas le tien ! murmura le vieillard en fermant sa porte que Cornuquet avait laissée ouverte. Le marchand de chansons avait raison : il y a un complot contre mon mobilier. Mes pauvres enfans ! on veut nous mettre sur le pavé ! Morbleu ! cela ne sera pas.... Et que ferai-je pour les en empêcher ? Demander un délai, Cornuquet ne me l'accorderait pas..... C'est de l'argent, de l'argent seulement qui peut me sauver de cet affront........ Après tout, on n'est pas

malhonnête homme pour ne point pouvoir payer son terme... Et cette petite Georgina qui s'avise de remarquer ce grand Christophe... Et lui qui vient me demander la main d'une femme qui ne songe pas à lui...... Un mariage en perspective, et un avenir de misère... Il y a de quoi perdre la tête..... Voyons, Jérôme, voyons, que feras-tu ?

En s'adressant cette question, le vieillard promenait un regard autour de lui. Mille idées confuses se heurtaient dans son cerveau. Il cherchait à se rappeler s'il connaissait encore quelques amis auxquels il pût s'adresser pour emprunter de l'argent ; mais sa mémoire rebelle ne lui fournissait rien ; ses souvenirs s'étaient effacés, et c'est à peine si deux ou trois noms d'anciens amis se présentèrent à son esprit.

Le premier avait quitté Paris, le deuxième entraîné par la passion du jeu, s'était ruiné

et avait fini sa carrière par un suicide ; le troisième enfin, s'était brouillé avec Jérôme à la suite d'une discussion politique. Point d'amis ! Quant aux connaissances, elles n'étaient pas en position de lui faire la moindre avance. Après un mûr examen, Jérôme s'était convaincu qu'il ne lui était pas possible de sortir de la situation dans laquelle il se trouvait.

— A moins, toutefois, que Christophe ne vienne à mon aide, se dit Jérôme, je ne vois pas comment je pourrai m'opposer aux menaces de Cornuquet. Cet imbécile a la tête montée, et les huissiers, ça ne demande que plaies et bosses........ Adressons-nous à Christophe...... Point de fausse honte....... Il sait bien que je ne suis pas millionnaire, et entre gens du peuple, on doit s'entr'aider...... Allons chez Christophe.

L'ouvrier teinturier travaillait dans une

boutique de la rue des Noyers, et Jérôme s'achemina, en s'appuyant sur sa canne, vers l'endroit où il espérait trouver une âme compatissante. Il était parti en s'encourageant et en répétant : — Point de fausse honte ! — Mais à mesure qu'il approchait du but de sa course, son pas se ralentissait ; il regardait autour de lui comme quelqu'un qui cherche des objets de distraction afin de s'y arrêter. Jérôme appréhendait de se trouver en face de Christophe, et si en quittant la rue Mouffetard, ce qu'il voulait lui dire était présent à sa mémoire, en entrant dans la rue des Noyers, il ne s'en rappelait pas une seule phrase.

Néanmoins, il continua d'avancer en grommelant tout bas ; ce ne fut qu'à dix pas de la boutique qu'il éprouva de nouveau de l'hésitation à poursuivre son chemin. Il s'arrêta en se demandant comment il s'y pren-

drait pour dire à Christophe le sujet de sa visite.

Celui-ci quittait la boutique pour aller à la rivière, et en reconnaissant son voisin, il ne put s'empêcher de s'écrier : — Ah! l'hasard! le père Jérôme qui vient flâner dans mon quartier!

Et le garçon teinturier ouvrit une large main et serra le poignet du vieillard en ajoutant :

— Est-on susceptible de vous offrir le demi-setier de l'estime? ça fait du bien par où ça passe... et voilà!

Jérôme n'osa refuser la proposition de Christophe qui le conduisit chez le marchand de vin le plus voisin ; mais au lieu d'un verre de petit bourgogne, pris sur le comptoir. Christophe demanda une bouteille à quinze, qu'on leur servit dans un cabinet attenant à la boutique. Quand ils fu-

rent assis, Christophe, qui était impatient de savoir l'effet qu'avait produit sa demande sur Célestine, interrogea Jérôme.

— Quoi de nouveau? papa Jérôme, lui dit-il en dirigeant sur le vieillard un regard interrogateur; le vent a-t-il bien tourné à mon sujet?

— Pas trop, garçon, répliqua Jérôme d'un air embarrassé; il y a de l'obscur dans ton affaire.

— Comment l'entendez-vous, papa?

Et Christophe appuya ses coudes sur la table, et attendit avec anxiété l'explication qu'il demandait.

— Tu es un honnête garçon, reprit Jérôme, ta proposition m'a fait plaisir, j'aurais voulu pouvoir y répondre convenablement; mais malheureusement il y a des obstacles...

— Elle ne veut pas de moi parce qu'elle

en aime un autre? dit Christophe avec impétuosité.

— Il y a du vrai dans ce que tu viens de dire, continua Jérôme: Célestine ne t'aime pas; voilà tout.

— C'est bien assez, articula sourdement Christophe en frappant sur la table avec colère.

Le marchand de vins crut qu'on appelait, et il se présenta avec une seconde bouteille.

— Puisque la voilà, dit Christophe, laissez-la, mais une autre fois pas de couleurs... ou sinon....

Il se versa un verre plein, le but d'un seul trait, et dit à Jérôme, qui le regardait d'un air étonné: — Je cherche à m'étourdir, papa. — Et afin de n'être pas le seul en goguettes, il obligea le vieillard à lui tenir tête: ce dernier s'en defendit d abord, mais

Christophe était tenace dans ses idées, et Jérôme finit par céder.

— Vous disiez donc que mam'zelle Célestine ne pouvait pas me voir en face, articula Christophe en élevant la voix.

— Ce n'est pas précisément ça, dit Jérôme, mais elle refuse de devenir madame Christophe, et elle prétend que sa résolution te sera agréable...

— Plus souvent !

— Laisse-moi achever ; qu'elle te sera agréable, attendu qu'elle est certaine que tu en aimes une autre,

— La défaite est mauvaise, dit Christophe ; qu'on dise non... bien, très bien... la liberté, je ne connais que ça... je me suis bûché pour elle en juillet, et je recommencerai quand on criera : Vive la Charte ! à bas !... n'importe quoi ! Mais qu'une jeune fille prenne des détours pour désespérer un

brave garçon qui l'aime ; qu'elle se moque de lui, sans en avoir l'air... — Il s'interrompit pour demander une troisième bouteille, qui fut débouchée malgré les observations de Jérôme qui se hasardait à dire qu'il se griserait s'il continuait à boire.

— Ça m'est égal, répliqua Christophe en emplissant les verres, je noie mon chagrin. Je disais donc qu'il était inconvenant qu'une jeunesse se moque d'un individu... de moi, par exemple, qui n'ai que des intentions honnêtes et des vues de bon motif. Pourquoi qu'elle ne m'aime pas enfin ? Je ne suis pas assez défectueux de physique et de tournure pour ne point plaire... et du moment que je propose le mariage...

— Écoute, Christophe, lui dit Jérôme en lui serrant la main ; tu connais mon opinion sur toi, et tu dois croire que je suis étranger à la résolution qui te contrarie...

— Mieux que ça, dit Christophe, elle me vexe!...

— Soit, reprit Jérôme, les mots n'y font rien ; mais tu sais que l'amour ne se commande pas; tu aimes celle-ci, et c'est une autre à qui tu plais... comprends-tu?

— Je comprends que vous ne voulez pas de moi pour gendre, et comme je le disais tout-à-l'heure, ca me vexe.

— Mais je ne demanderais pas mieux, poursuivit Jérôme, c'est ma Célestine qui n'a point d'inclination pour toi... J'ai deux filles, Christophe, et peut-être que si tu avais choisi Georgina, je n'aurais pas eu à te dire : Christophe, c'est une affaire manquée.

— Mam'zelle Célestine est l'aînee, répliqua Christophe, c'est la plus raisonnable, et tout naturellement mon choix devait tomber sur elle. Ce n'est pas que sa sœur Georgina ne soit une agréable personne; mais

c'est jeune et folâtre, et ça ne songe pas encore au mariage.

— Hé! he! fit Jérôme en ricanant, si tu t'étais trompé...

— Quoi! mam'zelle Georgina serait jalouse de la préférence que j'ai donné à sa sœur?

— Jalouse, pas précisément; mais entre nous, Christophe, ça n'ira pas plus loin... Je crois que tu n'es point indifférent à Georgina; elle parle de toi, et toujours d'une manière avantageuse...

— Elle a bien de la bonté, interrompit Christophe en se caressant le menton; mais je préférerais que ce fut mam'zelle Célestine qui daigne s'occuper de moi; elle a un air si doux, si modeste!

— Georgina est une bonne fille, dit Jérôme; sa gaîté et son enjouement forment un contraste avec la gravité de sa sœur;

Célestine est trop raisonnable pour son âge...

— Et mam'zelle Georgina ne l'est pas assez, ajouta Christophe en riant.

— N'en parlons plus, dit Jérôme en quittant la table, malgré les efforts de Christophe pour l'y retenir.

Mais le vieillard avait des habitudes de sobriété qu'il se gardait bien d'enfreindre. Aussi Christophe se vit-il obligé de boire seul sa troisième bouteille. Le sang lui montait au visage, ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé, sa bouche laissait échapper des sons inarticulés, Christophe était ivre, enfin. Il serrait le bras de Jérôme en balbutiant d'une voix entrecoupée : — Papa Jérôme, vous venez de me faire considérablement de chagrin ; je suis visiblement contrarié. — Jérôme l'engageait à se calmer ; mais ses exhortations produisaient un effet tout contraire à celui qu'il en attendait ; Christophe

se lamentait de manière à mettre dans sa confidence tous les passans ; mais ceci ne dura pas ; le grand air agissait sur cette organisation qu'un vin détestable venait d'ébranler ; l'ivresse le maitrisait, et un silence morne succéda au flux de paroles, aux éclats de voix dont Christophe s'était montré si prodigue quelques instans avant. Il s'était attaché au bras de Jérôme, et tous deux marchaient en vacillant un peu.

Ils parcoururent ainsi la rue des Noyers, la place Maubert, et ne s'arrêtèrent qu'au pont de l'Archevêché, où le percepteur leur cria qu'on ne passait pas sans payer.

— C'est juste, murmura Christophe en regardant attentivement l'invalide qui était accouru pour prêter main-forte au percepteur ; c'est trop juste, mon brave homme, répéta Christophe en soulevant sa casquette, alors... nous ne passerons pas.

Et ils remontèrent la Seine jusqu'au port au vin. Jérôme commençait à se fatiguer d'une course aussi longue ; quant à Christophe, il semblait avoir oublié qu'il était sorti de sa boutique pour aller retrouver ses camarades qui lavaient au bateau de la rue de Bièvre ; il reprenait peu à peu son aplomb, sa langue articulait plus nettement, et il ne voyait plus danser autour de lui tous les objets qui frappaient ses regards ; les fumées du vin se dissipaient, en même temps que ses souvenirs restaient toujours aussi confus. Parvenus à la hauteur du jardin des Plantes, Jérôme s'appuya sur une borne qui se trouvait à hauteur d'appui, en disant à Christophe qu'il lui était impossible d'aller plus loin.

L'ouvrier teinturier jeta un regard étonné sur son vieux compagnon, en se demandant

par quel hasard ils se promenaient ensemble sur les quais.

— Ha ! j'y suis, se dit Christophe, c'est à cause de la réponse à ma demande en mariage... C'est vexant, tout de même, de lui déplaire à cette jeunesse... Enfin puisque c'est comme ça... inutile de se lamenter... faut savoir être homme.

Et il s'approcha de Jérôme pour s'excuser de son intempérance, causée, lui dit-il, par le chagrin que le refus de Célestine avait fait naître.

— Nous n'en serons pas plus mauvais amis pour cela, ajouta-t-il en terminant ; et si jamais l'occasion se présentait de vous rendre un service, je crois, père Jérôme, que cela ne vous empêcherait pas de vous adresser à moi.

— Merci, mon garçon, merci, lui répon-

dit Jérôme qui ajouta mentalement : Si j'osais !

— Il y a long-temps que je cherchais à faire connaissance avec vous, reprit Christophe ; ça se présente, eh bien, j'en profite... Qui sait ? mam'zelle Célestine changera peut-être d'idée ; et puisque vous me permettez de vous dire bonsoir de temps en temps, j'userai de la permission pour combattre cette mauvaise impression, qui s'effacera peut-être de son esprit...... dans le cas contraire, papa Jérôme, soyez bien assuré que je ne troublerai pas la tranquillité et la vertu dont vos deux filles jouissent pour le moment actuel. Christophe a des mœurs et de l'honneur ; et celui qui dirait le contraire, je lui casserais les reins, afin de lui apprendre à avoir une fausse opinion sur mon individu.

Tandis que Christophe discourait de la sorte, Jérôme réfléchissait s'il devait se con-

fier au jeune ouvrier, dont l'offre bienveillante était un encouragement à parler : mais le vieillard craignait de faire connaître sa position ; au moment de se séparer de Christophe, ce mouvement d'hésitation avait fait place à un élan de franchise, et en le quittant, il lui dit d'un air mystérieux que la journée ne se passerait pas sans qu'il eût mis son dévoûment à l'épreuve. Christophe voulut le questionner, mais Jérôme s'éloigna en lui criant : — A ce soir !

Le vieillard ressemblait à beaucoup de gens qui croient que quelques heures de délai peuvent amener du changement dans une situation inespérée.

— Il est prévenu que j'ai un service à lui demander, se disait Jérôme en regagnant la rue Mouffetard, et je serai moins embarrassé, moins timide, pour lui apprendre que je suis à la veille de me voir arracher le peu

que je possède... Christophe a des épargnes, il ne refusera pas de venir à mon secours.... C'est égal, j'eusse préféré qu'il m'eût demandé la main de Georgina; l'idée qu'il devait devenir mon gendre, m'aurait donné du courage... Enfin, puisque cela ne peut pas se faire...

Il allait traverser la rue Saint-Victor, lorsqu'une lourde voiture, une de ces machines roulantes qui, moyennant trente centimes, transportent, à travers les rues étroites de la capitale, la population parisienne, un omnibus, lancé au trot de deux chevaux vigoureux, vint barrer le passage à Jérôme qui, n'étant plus assez ingambe pour éviter un semblable choc, glissa sur le pavé. Un cri d'effroi partit d'un groupe de commères qui discutaient à la porte d'un marchand de vin.

Le cocher voulut, mais en vain, retenir

ses chevaux, le malheureux Jérôme était sous les roues de la voiture, et une horrible fracture le laissa gisant sur le pavé. L'omnibus avait continué sa route, sans que conducteur et cocher s'inquiétassent, le moins du monde, du malheureux qui venait d'être victime d'un de ces accidens rendus fréquens par la multiplicité des voitures qui sillonnent la capitale. Les commères firent trêve à leur discussion pour porter du secours au malheureux blessé ; mais elles ne tardèrent pas à reconnaître que les soins d'un chirurgien étaient d'une absolue nécessité, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre si on voulait le sauver.

— C'est pas cossu, dit une des femmes en examinant Jérôme qui s'était évanoui ; et il sera tout aussi bien à l'hôpital que dans son taudis. D'ailleurs, ousqu'il demeure ? ce cher homme, on l'ignore... Donc, à l'hôpital !

Deux commissionnaires offrirent leur brancart, sur lequel le marchand de vins plaça un de ses matelas ; on y coucha Jérôme, et on prit le chemin de l'hospice de la Pitié, comme étant le plus voisin du théâtre de l'événement.

IV

Un malheur.

Devant la grille d'entrée de l'hospice de la Pitié, il y a comme un carrefour assez spacieux ; Jean Fréju, le marchand de chansons, affectionnait singulièrement cette partie du quartier du jardin des Plantes, et ne

manquait jamais de commencer sa tournée de ce côté. Le soir le voyait dans les quartiers populeux, charmant les oreilles des prolétaires et des grisettes, faisant retentir les éclats de sa puissante voix, et provoquant assez souvent cette naïve reflexion

— Quel dommage que ce gaillard-là ne soit pas à l'Opéra !

Jean Fréju n'était que depuis quelques instans sur la place de l'hospice, et déjà un cercle de curieux s'était formé autour de lui ; il accordait son orgue, et après avoir toussé plusieurs fois ; il avait ouvert une large bouche, d'où s'échappaient les vers suivans :

Ha ! que j'vas t'être content !
D'être à la noce, d'être à la noce ;
Ha ! que j'vas t'être content !
D'être à la noce de mon parent

— Place ! place ! crièrent les commissionnaires qui transportaient Jérôme à l'hospice.

— Ah ! le pauvre homme ! disait une jeune fille en se cachant le visage avec son mouchoir.

— Est'y tombé de dessus un toît ? demanda un de ces oisifs avides d'événemens.

— C'est un malheur ! — Ou un suicide ! — Pourquoi pas un crime ! y s'en fait tant d'horreurs au jour d'aujourd'hui. — Le pied y aura glissé ! — Il avait peut-être bu un coup ?

Et cent autres réflexions, que leurs auteurs ne gardaient pas pour eux, se croisèrent en moins de quelques instans. Les commissionnaires n'avançaient que lentement au milieu du groupe qui avait déserté le marchand de chansons et sa superbe voix, pour jouir d'un spectacle qui lui semblait

plus intéressant. Jean Fréju s'était arrêté en voyant que son cercle diminuait rapidement, et ses yeux cherchaient quelle concurrence venait lui disputer son auditoire. Il aperçut Jérôme étendu sans connaissance sur le brancart qui allait franchir la grille principale de la Pitié; et il s'écria d'un air stupéfait : — Eh! mais, je le connais! c'est lui!

— Qui? lui! demanda de nouveau le curieux qui avait voulu savoir si le blessé était tombé du haut d'un toît.

— Ce pauvre Jérôme, continua Jean Fréju sans répondre à la question de l'imbécile qui s'était placé devant lui, droit comme un piquet. Comment diable a-t-il été blessé? est-ce que le Cornuquet se serait permis les voies de fait?

La translation de Jérôme à l'hospice, repoussait cette supposition; néanmoins, Jean

Fréju voulut éclaircir ses doutes ; il plia bagage et entra à la Pitié derrière les deux commissionnaires, malgré les observations du concierge auquel il répondit avec un sang-froid imperturbable : — J'suis de la famille, que j'vous dis ; j'ai le droit de suivre ma parenté, quoi !

Le *quoi* de Jean Fréju était sans réplique, car il articulait ce dernier mot d'une voix si brève, sa figure exprimait si bien la conviction, qu'on ne pouvait s'empêcher de lui céder, les observations étant regardées par lui comme non avenues. Cette fois encore, il maîtrisa de son quoi ! et d'un regard menaçant, le concierge de la Pitié qui avait essayé de lui représenter qu'on n'entrait à l'hospice que le jeudi et le dimanche ; or, comme on était au mercredi, il se trouvait dans son droit de lui interdire l'entrée que celui-ci ne s'était pas donné la peine de demander.

Jean Fréju se débarrassa de son orgue, qu'il plaça sous la protection d'une sœur qui surveillait les travaux de la buanderie, située dans la première cour, et suivit son voisin qu'on transportait dans une salle affectée aux fractures, et autres blessures du même genre.

Mais il ne lui fut pas permis de rester auprès du vieillard. On se servit des renseignemens qu'il donna pour écrire la pancarte qu'on accroche au pied du lit, puis on l'invita à se retirer en lui disant qu'il pourrait revenir le lendemain s'informer de l'état de son parent.

—Suffit! répliqua Jean Fréju en serrant les dents, on connaît ses droits : le jeudi est jour d'entrée ; j'entrerai, et sans permission encore.

Il descendit lentement l'escalier en se disant : — Beau local ! bien ciré ! on se servi-

rait du carreau à défaut de miroir... Linge blanc! chauffé comme un commissaire de police, et nourri !... ordinaire de huit sous, quoi ! du bouillon qu'est pas gras à figer sur le cœur, et de la viande qu'on avale sans faire de contorsions!... Respect au gouvernement! ajouta-t-il en soulevant sa casquette, je l'honore dans son ouvrage... L'hospice est une belle invention, tout de même.

Oui, bon Jean Fréju, l'hospice est une admirable institution dans laquelle il s'est glissé une foule d'abus qu'on ne déracinera jamais, attendu que ceux qui pourraient les signaler sont les premiers à en profiter. Depuis l'économe, qui prend le titre de sa place beaucoup trop à la lettre, jusqu'aux garçons et filles de salles, que de basses rapines! d'ignobles exactions! Croirait-on, par exemple, qu'il est prélevé par ces subalternes un impôt de quinze centimes pour por-

ter ou recevoir une lettre de la poste, et que, quand le malheureux malade ne peut acquitter cette modique rétribution, ils exigent de lui quelque partie de son habillement; croirait-on encore que les saintes filles — c'est le nom qu'elles se donnent — traitent avec plus d'égards et de compassion ceux qui affichent des dehors d'une profonde piété. Malheur à celui qui ne reçoit pas, avec de grandes démonstrations de reconnaissance, des mains de ces religieuses demi-cloîtrées, l'*Imitation de Jésus-Christ*, ou n'importe quelle autre pieuse élucubration de la société dite des Bons livres.

Guérissez, soulagez des maux pour lesquels ces établissemens damnables, ces théâtres, que vous condamnez du fond de votre cœur, vous abandonnent le vingtième de leurs recettes journalières; remplissez noblement votre tâche, saintes filles, dont

nous admirons le dévoûment; mais n'imposez pas aux malheureux, que leur misère conduit dans les hôpitaux, de prétendus devoirs de religion ; ne leur enseignez pas l'hypocrisie, et n'affectez pas une indifférence coupable pour ceux auxquels leurs souffrances arrachent des exclamations très peu évangéliques !

Jean Fréju a repris son orgue, et a franchi la grille d'entrée de la Pitié en réfléchissant au moyen qu'il emploiera pour apprendre aux filles de Jérôme le malheur qu'elles ignorent encore. Jean Fréju entre chez un marchand de vin, dont la boutique est à quelques pas de l'hospice, se fait servir un demi-setier et l'avale d'un seul trait en pensant qu'il trouvera peut-être une idée au fond de son verre. L'idée ne vient pas, et Jean Fréju en appelle à une autre libation qui ne lui réussit pas mieux.

— Ma foi, se dit-il, à force de chercher des idées ingénieuses, je finirais par perdre les miennes. Faisons notre tournée, et ce soir... eh ben ! au petit bonheur, je leur raconterai ça avec tous les ménagemens dont un citoyen français est susceptible.

Jean Fréju a quitté la boutique du marchand de vin ; il arpente, d'un pas lourd et cadencé, la rue Saint-Victor. Devant lui marchent deux jeunes gens qui parlent à haute voix, si bien que le marchand de chansons peut, sans effort, entendre leur conversation.

— Le pauvre diable ne s'en tirera pas, dit l'un ; il est indispensable de pratiquer l'amputation des deux jambes, et je crains bien qu'il ne puisse la supporter.

Jean Fréju fait un mouvement et se dit : — C'est de ce pauvre Jérôme qu'ils parlent, c'est sûr... écoutons.

— Que veux-tu, mon cher Léopold, c'est un de ces accidens qui se renouvellent chaque jour. La vie du piéton est à la discrétion de ceux qui vont en voiture. Ah! si j'étais préfet de police!...

— Ça sent l'étudiant, murmure Jean Fréju, il débine sur le dos de l'autorité supérieure.

— Si j'étais préfet de police, répète le jeune homme en élevant la voix, je ferais de bons règlemens, bien sévères, sur la circulation des voitures dans Paris.

— Mon cher Frédéric, le préfet de police a voiture; il s'inquiète peu, si toutefois cela lui cause le moindre souci, de nous autres piétons, et des dangers que nous courons dans les rues boueuses et malpropres de la capitale... Ayons voiture, cher ami, et nous ne songerons pas à ce qui nous préoccupe en ce moment.

— Léopold, tu es un égoïste.

— Parce que je trouve que tout est pour le mieux.

— Je ne partage pas ton avis, surtout quand je vois tant de fripons dans l'opulence et de malheureux qui sont aux prises avec la misère. Tout est pour le mieux! s'écrie celui qui voit ses intrigues, ses coupables menées couronnées de succès; je suis député, fonctionnaire public, magistrat inamovible! Tout est pour le mieux! je suis à même de profiter du budget, dont j'espère bien dévorer ma bonne part... Tout est pour le mieux! dit encore le négociant en apprenant que sa troisième faillite est arrangée, et que ses créanciers acceptent quinze pour cent de ce qui leur est dû... Oui, oui, tout est pour le mieux, pour quiconque réussit, n'importe par quel moyen.

— Frédéric, tu as encore sur le cœur ton

dernier examen ; et cette place d'interne que tu croyais obtenir, cette place qui t'échappe, t'inspire d'amères réflexions sur notre pauvre ordre social... Eh ! mon Dieu ! à quoi bon te chagriner ; tu répareras cet échec au premier examen, et alors, au comble de tes désirs, l'avenir ne te semblera pas aussi rembruni... Tu verras le bonnet de docteur s'approcher de ton front... tu rêveras à la nombreuse clientelle que ton talent aura su te former... et puis un bon mariage et deux cent mille francs de dot, achèveront de te donner une position honorable et une demi-fortune... tu auras voiture, mon cher Frédéric !

— En v'là un blagueur ! se dit Jean Fréju en riant ; comme il vous arrange la vie, ce gros sans souci là ! C'est égal, c'est lui qui travaillera sans doute ce pauvre Jérôme, il

faut que je lui touche deux mots au sujet de l'affaire en question.

Et Jean Fréju pressa le pas, et fut bientôt aux côtés de nos deux jeunes gens, qu'il interpella après leur avoir ôté sa casquette.

— Pardon! excuse! de la liberté, mes citoyens, leur dit Jean Fréju en les examinant avec curiosité, j'ai des oreilles, et machinalement vos paroles sont entrées dedans, quoi! si bien que je me suis dit : Puisque voilà les docteurs qui travailleront demain ce pauvre Jérôme, faut que je m'éclaircisse à son égard... vu qu'il a deux filles, mes citoyens, et vous comprenez que si votre travail devait lui faire passer l'arme à gauche, il serait peut-être nécessaire et indispensable de prévenir les jeunesses afin que..: vous comprenez... quand on ne doit plus se re-

voir... on peut avoir bien des choses à se dire... ça se voit !

— Ah ! il a deux filles ? ce pauvre diable ! s'écria Léopold.

— Et deux belles créatures, y peut s'en vanter, continua Jean Fréju ; pour lors, vous pensez que le pauvre cher homme ne survivra pas à son accident ?

— Peut-être ! répondit Léopold auquel Frédéric venait de faire un signe ; nous autres, nous avons pour habitude de mettre les choses au pis ; c'est une manière de rehausser les cures que nous faisons.

—Oui, oui, je comprends, dit Jean Fréju, et pour lors, franchement, là... entre nous... votre avis ne serait pas d'alarmer ces pauvres petites en leur disant que leur père est sur le point de quitter la vie présente pour aller... où l'on va quand on est défunt ?

— Ce n'est pas mon avis, répliqua vivement Frédéric.

— Ni le mien, ajouta Léopold ; mais cela ne doit pas les empêcher de venir rendre visite à leur père... croyez, monsieur...

— Jean Fréju, pour vous servir.

— Soit ! croyez que nous ferons tous nos efforts pour leur conserver cet honnête Jérôme.... mais amenez-les demain ; c'est de rigueur.

— Suffit ! je ferai en sorte de leur dire la chose le plus doucement possible.

Et Jean Fréju salua les deux jeunes gens et s'achemina vers le quartier Saint-Denis pour y exercer son industrie. Léopold et Frédéric, avec lesquels nous allons faire connaissance, s'arrêtèrent un instant et se regardèrent en silence. Il y avait dans l'expression de la figure de Frédéric comme un reproche que Léopold subissait malgré lui.

— Les filles de ce pauvre homme semblent t'intéresser vivement, dit Frédéric en interrogeant son ami du regard. A quoi bon cet empressement de les voir !

— Quelle idée ! répliqua Léopold en ricanant; tu attribues ma pitié à un motif...

— Que tu crains d'avouer, ajouta Frédéric avec vivacité. J'ai surpris un sourire au moment où ce M. Jean Fréju nous apprenait qu'elles étaient jolies. Espères-tu donc te faire un appui auprès d'elles du zèle que tu montreras pour leur conserver leur père ?

— Tu es fou ! répliqua brusquement Léopold ; tu me supposes des intentions que je n'ai certainement pas.

— Ce n'est pas la première grisette que tu cherches à tromper.

— Eh bien ! c'est qu'elles sont faites pour cela, dit Léopold en ricanant.

— D'accord ! dit Frédéric en donnant à

sa réponse une expression d'ironie ; mais on peut triompher de leurs scrupules sans leur promettre le mariage, sans leur jurer qu'elles ne nous quitteront jamais.

— Elles sont folles de le croire !

— Et nous bien lâches de faire de semblables promesses pour les posséder quelques semaines... amours passagères qui ne nous causent point de remords, et qui vouent souvent à la prostitution et à la débauche les malheureuses qui en sont l'objet.

— Plaisant moraliste ! en vérité, dit Léopold en haussant les épaules ; la lecture de nos modernes philosophes t'a troublé le cerveau. Eh ! mon cher Frédéric, si tu avais, comme moi, l'avantage de posséder dans ta famille un de ces moralistes pointilleux, prétendus sages qui tonnent dans leurs écrits contre la perversité d'un siècle qu'ils prétendent réformer; si tu t'enivrais quelque-

fois avec ces Caton de vingt-cinq ans, qui se gardent bien de prêcher d'exemple, tu jetterais leurs livres au feu, ou tu t'en servirais pour allumer tes cigares... Pauvre ami! tu es l'homme des déceptions, et ce monde, qui te semblait si brillant à voir, te fait horreur maintenant... Reste le beau sexe qui ne se présente à toi qu'à travers un prisme éblouissant; toutes les jeunes filles te semblent de chastes vierges promises au lien sacré du mariage... Je t'attends à ta première maîtresse... Tu l'aimeras comme un insensé, car tu es extrême en tout... et elle te trompera... c'est dans l'ordre... Alors, seulement, tu comprendras que la vie est un échange de bons et de mauvais procédés, de perfides tromperies et de sublimes dévoûmens, où l'un est dupe et l'autre fripon; heureux quand le premier ne se façonne pas aux habitudes cauteleuses du second... Eh! mon

cher Frédéric ! la vertu est une chose admirable... mais en théorie seulement.... la pratique en est difficile, et c'est un rude métier que celui de heurter. à chaque pas que l'on fait dans ce monde, l'homme vicieux que la fortune protége et auquel on ne se sent pas toujours la force de dire en face : Tu n'es qu'un fripon enrichi !

— Paradoxes que tout cela, reprit Frédéric avec humeur ; j'admire ta tolérance, en vérité ; tu applaudis en riant à des roueries que tu blâmes quelquefois avec aigreur. Ainsi, cette jeune fille, à laquelle tu as promis le mariage, cette jeune fille qui a cédé à tes désirs, confiante en ta parole, et que tu abandonneras au premier jour ; elle devra se consoler de ta perfidie envers elle, par la raison que la vie est un échange de bons et de mauvais procédés...

— Sans doute! si je n'avais pas profité de

l'occasion, un autre aurait été moins scrupuleux, et une maîtresse neuve est chose si rare par le temps de démoralisation qui court, qu'il faut se hâter de la saisir, quand par hasard on la rencontre sur son passage. C'est ce que j'ai fait.

—Sans songer que sa mère mourrait peut-être de chagrin en apprenant le déshonneur de sa fille.

— Je suis sans inquiétude de ce côté là, continua Léopold, attendu que la petite n'a jamais connu la respectable femme qui lui donna le jour... Ma jolie coloriste m'a conté son histoire, que je crois invraisemblable, ce qui ne m'a pas empêché de paraître ému de son récit... Ma prétendue sensibilité m'a valu certaines faveurs... qui, comme je te le disais tout-à-l'heure, me sont précieuses à cause de sa naïveté.

— Son innocence ne la sauvera pas d'un abandon.

— Peut-être ne me laissera-t-elle pas l'embarras de rompre...

— Si elle connaissait tes projets à son égard, pensa Frédéric, elle aurait déjà brisé ses liens.

Les deux jeunes gens étaient arrivés à la porte d'un restaurant de la rue de la Harpe, où ils prenaient leurs repas. Léopold rompit l'entretien en allant s'asseoir à une table où deux élèves en droit de ses amis finissaient de déjeûner. Frédéric prit place aux côtés de Léopold en se disant : — J'essaierai de prévenir sa coloriste !

Léopold est un garçon de vingt-quatre ans, d'une taille avantageuse, d'un physique qui annonce une santé vigoureuse, une organisation puissante ; son front est large ; ses yeux sont vifs et brillans ; le coloris de

ses joues n'a pas encore disparu, malgré un séjour de deux années dans la capitale ; il boit sec, est de première force au billard et aux dominos ; mais cette supériorité n'est pas aussi prononcée dans ses études ; ce n'est pas sans beaucoup de peines qu'il est parvenu à se faire admettre dans le service du médecin en chef de la Pitié ; son internat ne date que de quinze jours, et déjà deux ou trois absences, non justifiées, lui ont valu des reproches qu'il a écoutés d'un air distrait.

M. Levasseur, son père, qui prélève chaque année, sur ses vignobles de la Bourgogne, une somme de deux mille francs pour aider son cher Léopold à devenir un célèbre médecin, M. Levasseur s'est vu harcelé, non sans beaucoup de surprise et de douleur, par un traiteur intraitable qui a pris le parti de lui envoyer ses mémoires que le cher Léo-

pold jetait au feu, afin de s'en épargner la vue. Le bonhomme de père a payé ; mais en acquittant cette dette, il a écrit à son cher Léopold quatre pages de morale et de conseils sur la manière de se conduire. Leopold a serré précieusement la missive paternelle dans un coin de sa malle, en se disant :

— Aux vacances, je la lui reporterai; cela lui fera plaisir, et j'attraperai plus facilement un surcroît de subsides.

Du reste, bon camarade, ne refusant jamais une partie, riant de tout, de la vertu des femmes, même! vertu à laquelle il feint de ne pas croire, ce qui lui a valu une réputation de suborneur qui fait trembler les jeunes filles qui se hasardent au salon d'Apollon, à l'Élysée des Dames, et autres établissemens du même genre. Mais la conquête des appas de ces demoiselles ne le tente plus. Il a cherché une passion, et il paraît qu'il l'a

trouvée dans une jeune coloriste, dont son ami Frédéric déplore en secret, en faisant disparaître un frugal déjeûner, les malheurs et l'extrême confiance.

Frédéric n'a pas encore vingt-deux ans ; sa taille n'est ni grande, ni petite ; sa figure, quoique régulière, n'offre point à l'œil un ensemble qui plaît, et auquel on rend hommage par ces mots : Le joli garçon ! Sa tournure n'est ni gauche, ni dégagée. Il s'habille négligemment, *honnêtement*, dirions-nous, pour mieux exprimer la manière avec laquelle Frédéric porte ses vêtemens ; car il n'a point l'élégance d'un fashionable ni le laisser-aller de mauvais ton de ces dandys de bas étage qui affectionnent un chapeau posé verticalement sur le front, une pipe bien *culottée* et un bambou de six pouces de circonférence ; *bons* jeunes gens, qui font retentir le pavé de leur eperons, et qui n'abandon-

nent leurs cannes d'assommeurs que pour la cravache, qui leur donne les allures d'un homme *à cheval.* — Lisez : *homme qui a des chevaux*.

Frédéric est orphelin ; il tient son existence d'une vieille tante retirée en Bretagne, et qui lui fait compter, à chaque trimestre, par son notaire, quatre cents francs de pension ; mais Frédéric est économe et studieux, et il trouve encore les moyens de faire quelques épargnes.

Sa liaison avec Léopold, dont il ne partage pas la manière de penser, a pris naissance sur les bancs de l'École de Médecine ; l'habitude de se trouver ensemble leur a fait contracter ces familiarités qui autorisent bientôt l'intimité à laquelle certains donnent le nom d'amitié. Or, ces amitiés-là n'ont qu'à changer de quartier, d'hôtel garni, ou de restaurant seulement, pour faire place

la plus complète indifférence. Quoi qu'il en soit, Léopold et Frédéric se croyaient et se traitaient en amis. Frédéric avait même plus d'une fois fait quelques légères avances au cher Léopold, qui était assez fréquemment aux expédiens; et depuis deux mois environ, ces emprunts s'étaient élevés à près de cent cinquante francs ; mais Léopold ne s'inquiétait nullement de les rendre ; les vacances approchaient, et il s'était dit : — Mon bonhomme de père me donnera quelques écus rognés de plus.

Tels étaient les deux amis que nous rencontrerons plus d'une fois dans le cours de cette histoire.

V

Le beau chirurgien.

Célestine et Georgina rentrent comme à l'ordinaire, et s'étonnent de ne point trouver Jérôme au logis. Le vieillard n'a point pour habitude de sortir le soir. L'heure se passe, et Jérôme ne revient pas. Ses filles s'inquiè-

tent, et Georgina va descendre chez M. Cornuquet pour lui demander s'il a vu sortir leur père, lorsque Jean Fréju se présente à la porte du carré; et après quelques mots d'excuse sur l'heure avancée à laquelle il vient faire visite à ses voisines, il entre, prend une chaise, se gratte le front, et sans paraître étonné de l'air de surprise qui se peint sur la figure des deux jeunes filles, il leur dit :

—Mes chères demoiselles, je n'ai pas pour habitude de venir causer avec vous, mais aujourd'hui, il y a urgence...

Les filles de Jérôme se regardent en silence. Elles n'osent interroger Jean Fréju, qui continue :

— La vie est une véritable bagarre, mes chères demoiselles, et dam ! celui qui ne se range pas assez vite quand on lui crie : Gare ! celui-là court le risque de se faire

écraser... Pour lors, vous comprenez qu'il faut du courage, toutefois et *quantes* que la chose arrive.

Georgina et Célestine font un mouvement d'impatience que Jean Fréju s'empresse d'apaiser en leur disant :

— Maintenant que vous êtes bien préparées à apprendre le malheur arrivé à Jérôme...

— Un malheur! s'écrie Georgina; de grâce, monsieur, expliquez-vous ?

— Vous venez de la part de notre père ? lui demande Célestine.

— Je viens de ma propre part, reprend Jean Fréju en s'essuyant les yeux avec le parement de sa veste de chasse ; voici la chose : Ce matin, votre père est sorti... dam ! il est vieux, ce pauvre Jérôme, et ses *quinquets* — lisez : *ses yeux* — ne lui rendent plus les mêmes services qu'il y a quarante ans.

Il y voit trouble, quoi ! si bien que les voitures, qui ne font pas grande attention au pauvre peuple, lui ont passé sur son individu d'une manière effroyable...

— Où est-il ? où est-il ? demandèrent Georgina et Céléstine d'une voix que les sanglots étouffaient.

— A l'hôpital... bien chauffé, bien couché, et sous la protection d'un carabin auquel j'ai dit deux mots de recommandation à son sujet. Donc, vous pouvez être tranquilles... Demain, si vous le permettez, je vous accompagnerai.

—Bien volontiers, monsieur Freju, répondit Georgina ; mais de grâce, une question : la blessure de ce pauvre père est-elle bien dangereuse ?

— Pour ça, je ne suis pas compétent ; je crois que le carabin a dit que cela serait

long… très long ; mais quant au danger, je ne sais pas….

Et Jean Fréju, qui craint de laisser deviner ce qu'il pense des suites de l'accident arrivé à Jérôme, Jean Fréju se retire, en répétant que le lendemain matin il est entièrement à la disposition de ses jolies voisines. Comme il s'apprête à tirer la porte sur lui, une main vigoureuse l'en empêche ; il se sent saisir par le bras, en même temps que ces mots lui arrivent aux oreilles. — Excusez, papa, les rassemblemens sont prohibés par l'autorité, et voilà !

C'est Christophe, le garçon teinturier, qui se rend à l'invitation de Jérôme, mais qui, ne l'apercevant pas dans la chambre, perd tout-à-coup son assurance et balbutie en se trouvant seul avec les deux jeunes filles. Une interrogation muette de Célestine le

rend à lui-même, et il achève de leur annoncer le but de sa visite.

— Je suis venu trop tard, à ce qu'il paraît, ajoute Christophe en jetant un regard autour de lui, mais ce n'est pas de ma faute... la besogne... enfin, cela sera pour demain.

Et il se lève et se dirige vers la porte; mais Célestine le prie de rester. Christophe obéit, et il apprend que Jérôme a été blessé par une voiture et qu'on l'a transporté à l'hôpital de la Pitié. Cette triste nouvelle arrache des larmes au jeune ouvrier, qui murmure mentalement : — Je suis peut-être pour quelque chose dans ce malheur là... ma maudite promenade du matin lui aura été funeste. — Néanmoins, Christophe essuie ses yeux, fait un appel à son courage, et demande les détails d'un événement dont il se regarde comme l'unique cause; la posi-

tion de Jérôme, gisant sur un lit d'hôpital, loin de ses filles, et privé des soins qui pourraient adoucir ses souffrances, cette position lui inspire un projet qu'il se promet de mettre à exécution dès le lendemain ; et tout préoccupé de son idée, il souhaite le bonsoir aux filles de Jérôme, et rentre chez lui en réfléchissant au moyen qu'il doit employer pour leur rendre leur père.

— L'argent, dit-on, arrange bien des choses, pense Christophe ; eh bien, faisons une brèche à mes épargnes, et arrangeons-nous pour que le pauvre homme soit soigné et consolé à domicile.

Il se couche en se promettant d'agir le lendemain ; et en effet, avant six heures, Christophe est debout. Il a brossé son unique habit, ciré ses bottes, et s'est habillé avec autant de soin que s'il s'agissait d'aller à une noce. Il visite sa tirelire dans laquelle

il ne trouve que treize francs cinquante centimes, somme insuffisante pour ce qu'il veut faire.

— Bah ! bah ! se dit-il, je vas donner un coup de pied à la caisse des épargnes, et je ferai une petite saignée à mes économies. D'abord, prévenons la bourgeoise que je ne travaillerai pas aujourd'hui : il faut avoir des égards pour ceux qui nous occupent.

Christophe sort de sa chambre d'un pied léger, afin de ne point réveiller ses voisines, et se dirige vers la rue des Noyers, où il dit, en passant, que des affaires de famille l'empêcheront de faire sa journée ; mais qu'il récompensera le temps qu'il va perdre en sacrifiant son dimanche. Puis, ceci terminé, il s'achemine vers la rue de la Vrillière en se demandant combien il doit prélever sur ses économies.

— Deux cents francs ! pardine ! se dit

Christophe après avoir long-temps cherché ; il y a d'abord le papa Cornuquet à satisfaire; et puisque ce vieux loup-là conte à chacun ce qu'il se propose de faire pour forcer Jérôme à le payer, il n'y a pas de doute que le malheur qui vient d'arriver à ce pauvre cher homme ne saurait le toucher... Ces gueux enrichis ont le cœur dur... ils veulent oublier leur origine, et refusent de compatir à des maux qu'ils ont éprouvé... Enfin ! puisque c'est comme ça...

Il est arrivé devant la porte cochère par laquelle il passe pour aller déposer son argent ; mais, à son grand étonnement, elle est fermée.

— N'importe ! se dit Christophe avec ce ton de confiance d'un homme qui se croit dans son droit, frappons !

Et il frappe d'un bras vigoureux ; la porte s'ouvre, il entre, et va passer outre, lors-

qu'un concierge attentif à surveiller les visiteurs s'avance au-devant de lui et s'informe de ce qu'il demande.

—De l'argent, et le mien encore, réplique Christophe en souriant de l'air étonné avec lequel le concierge l'examine, c'est toujours au premier, la porte à gauche, n'est-ce pas ?

— Qui ? dit le concierge en retenant Christophe par le bras.

— La caisse des épargnes, pardine ! répond l'ouvrier teinturier en faisant lâcher prise à l'épais concierge qui lui barre le passage, en lui criant d'une voix de stentor :

— Êtes-vous fou ?

— Je ne le pense pas, réplique Christophe ; et s'il y en a un de timbré, je crois que c'est vous, mon brave homme.

— Au fait ! que demandez-vous ? que cherchez-vous ?

— Mon argent, rien que ça, il y a une

heure que je m'époumonne à vous l'apprendre. La chose en question est-elle déménagée, oui ou non?

— Jeune homme, répond le concierge avec un ton de gravité vraiment comique, jeune homme, d'après ce que j'entends, je m'imagine que vous ignorez entièrement les usages du lieu; d'abord, les bureaux n'ouvrent qu'à neuf heures, et vous vous présentez à sept heures et demie; ensuite, il ne suffit pas de dire : Je veux mon argent! pour l'avoir à l'instant même.

— De quoi! de quoi! articule Christophe en élevant la voix; faut prendre des manchettes pour redemander son bien dans cette *cacine!* — lisez : *barraque* — En voilà du nouveau! Eh bien! je leur chanterai une drôle d'antienne aux particuliers.... Qu'ils viennent, je les attends... Ah! il ne suffit

pas de dire : Je veux mon argent! excusez, alors!

Et Christophe s'assied sur une borne, se croise les bras, et répète entre ses dents : — Eh bien! nous allons rire! et puisqu'il y a du louche dans leur affaire, je retire mes économies... et voilà!

Le concierge veut s'amuser de la simplicité du jeune ouvrier; mais comme il le croit d'un caractère peu endurant, il prend des ménagemens pour se moquer de ses craintes. Christophe a deviné l'intention du gros homme, et, du geste, il lui montre sa loge en criant : — A c'te niche! vite! — Christophe a la pantomime extrêmement expressive, et le concierge se hâte de battre en retraite en marmottant : — Tudieu! quel compère! Laissons-le faire sa faction.

Une heure s'écoule, et Christophe commence à perdre patience; il se promène de

long en large en jurant entre ses dents contre un retard qu'il n'avait pas prévu. Enfin, l'horloge de la Banque a jeté dans les airs les neuf coups qui appellent les employés dans les bureaux. Christophe se console de sa longue attente en songeant qu'il va trouver à qui parler. Un vieillard de bonne mine, un de ces employés de la vieille roche, qui se feraient un cas de conscience de franchir la porte-cochère de leur administration à neuf heures cinq minutes, un patriarche de l'expédition, s'avance à pas précipités sous le vestibule où Christophe fait sentinelle.

Le saluer et l'arrêter par le bras fut, pour l'ouvrier teinturier, l'affaire d'un moment. Christophe, certain de l'attention de l'individu que son vigoureux poignet retient prisonnier, lui apprend, en peu de mots, le motif de sa visite, son mécontentement quand il a su que la caisse des épargnes

était beaucoup plus empressée de prendre que de rendre ; il termine en disant qu'il a absolument besoin de son argent.

— Vous comprenez, ajoute-t-il en secouant le bras du vieil employé.

— J'ai parfaitement compris, répond celui-ci ; mais votre affaire ne regarde pas ma division. Adressez-vous à ce grand monsieur qui vient vers nous.

Et le vieil employé s'éloigne en désignant à Christophe un collègue, d'une autre division que la sienne, qui s'achemine vers son bureau avec toute la lenteur possible. L'ouvrier teinturier lui barre le passage, et après quelques civilités qu'il croit nécessaires pour se concilier l'attention du nouveau venu, il lui expose brièvement ce qu'il veut. L'employé ne rit pas au nez de Christophe, parce que celui-ci ignore qu'il faut un délai de cinq jours entre la demande et le rem-

boursement de l'argent qu'il a confié à la caisse d'épargnes ; il lui explique clairement comment il doit s'y prendre, et le quitte sans s'offenser de l'impolitesse de l'ouvrier, qui ne songe pas à le remercier, tant la nouvelle qu'il vient d'apprendre lui a causé de mécontentement.

Tandis que Christophe voyait son projet ajourné, et qu'il s'en revenait triste et pensif vers son quartier, Jean Fréju accompagnait les filles de Jérôme à l'hôpital ; et, chemin faisant, il les préparait, par des demi-mots, au malheur auquel il s'attendait d'après les paroles échappées à Léopold sur l'opération qui devait être pratiquée. Mais le marchand de chansons entortillait ses phrases de circonlocutions si bizarres, que ni Georgina, ni Célestine ne comprirent un seul mot au discours qu'il leur débitait.

Jean Fréju ne cessa de parler qu'à quel-

ques pas de la Pitié; la vue de cet édifice public avait plus d'éloquence que lui, et il laissa les deux jeunes filles se livrer en liberté aux tristes reflexions qui vinrent les assiéger en franchissant la grille et en traversant cette espèce de geôle, où un surveillant et le concierge passent en revue les cabas, les paniers et voire même les poches des visiteurs, auxquels il est interdit d'apporter certaines douceurs aux malades; mesure prise dans l'intérêt général, et afin de hâter des guérisons que des imprudences gastronomiques pourraient retarder.

Les filles de Jérôme et Jean Fréju traversèrent les cours immenses qui séparent les bâtimens des hommes d'avec ceux affectés aux femmes; car toute une population souffreteuse s'agite, guérit ou meurt dans cette enceinte. La grille d'entrée n'était ouverte que depuis un quart d'heure, et déjà une nuée de vi-

siteurs de tous les âges — nous ne disons pas aussi de tous les rangs, car la misère ou l'honnête médiocrité, imprévoyante et peu chanceuse quelquefois, viennent seules chercher un refuge dans nos hospices. — Une armée de visiteurs se répandait dans les cours, dans les escaliers ; chacun cherchait des yeux la salle où il espérait trouver celui qu'il venait voir ; quelques malades, prêts d'entrer en convalescence, se risquaient à aller attendre dans la grande cour, ceux-ci une femme, les autres un fils, quelques-uns leurs connaissances.

Jean Fréju avait l'habitude des hôpitaux ; il n'en était pas à sa première visite, et il regardait d'un air indifférent ce qui se passait autour de lui ; Célestine et Georgina n'avançaient que lentement ; les embrassemens d'une mère, d'un époux ; les poignées de mains amicales ; les éclats d'une joie qui se

manifestait hautement en apprenant un prompt rétablissement sur lequel on ne fondait que des esperances éloignées ; ce bruit, ce mouvement, tout cela était nouveau pour elles, et nos pauvres jeunes filles enviaient des joies qu'elles croyaient ne pouvoir partager de long-temps.

Après mille détours dans des escaliers spacieux qui desservent trois étages de salles, Jean Freju s'arrêta, et se penchant vers ses compagnes, il leur dit : — C'est là, mes belles demoiselles, au numero 34, à droite ; allez devant, c'est le droit de la parenté... les connaissances ne viennent qu'après.

Il dit, et s'appuyant auprès de la porte de la salle, il poussa les filles de Jérôme devant lui : mais à peine avaient-elles fait quelques pas, qu'il réfléchit que c'était une maladresse de les exposer à apprendre, sans ménagement, un malheur qui était peut-être irréparable ;

et il courut derrière elles pour les devancer auprès du lit de Jérôme ; sa vivacité ne lui servit qu'à saluer son voisin en même temps que Georgina et Célestine pressaient tendrement les mains de leur père, qui murmura d'une voix faible en les apercevant : — Ah ! merci ! mon Dieu ! merci ! je ne mourrai pas sans les avoir embrassées !

— Eh bien, voisin ! lui dit Jean Fréju en saluant Jérôme avec sa casquette, eh bien ! cet accident n'est pas aussi fâcheux que nous le croyions d'abord ? Vous avez une mine de chanoine, vrai ! et de chanoine qui ne boit pas d'eau, ajouta-t-il en souriant ; vos couleurs font plaisir à voir, quoi !

Le marchand de chansons n'apercevait pas sur le visage du blessé les traces des souffrances aiguës que celui-ci cherchait à dissimuler sous un air indifférent, et le pauvre homme prenait la fièvre pour un signe de

bonne santé. Jérôme ne le désabusa pas ; la présence de ses filles lui faisait une loi de ne pas jeter le désespoir dans leur cœur ; et il répondit à Jean Fréju qu'il espérait bien s'en tirer.

— Mais ça ne sera pas sans beaucoup de soins, ajouta-t-il ; mon accident a failli me coûter la vie, et ce que j'en réchapperai, eh bien ! je dois le regarder comme un bonheur sur lequel je ne devais pas compter.

— Gageons, dit Jean Fréju, que le malheur a été causé par une voiture de richard ; ils n'en font jamais d'autres, et vous écrasent les pauvres gens, que c'est effrayant à voir quand on a un peu de ça ! — Et il posa la main sur son cœur.

Jérôme détrompa Jean Fréju et lui apprit, ainsi qu'à ses filles, ce qui s'était passé depuis sa sortie de la rue Mouffetard jusqu'à son entrée à l'hôpital de la Pitié. Le mar-

chand de chansons tonna contre les voitures publiques, Célestine et Georgina versèrent d'abondantes larmes pendant le récit que Jérôme leur faisait, et cet attendrissement eût pu avoir des suites funestes pour le blessé, si un infirmier, auquel il avait été particulièrement recommandé, n'eût couru prévenir un des internes de service, qui, comme on le pense bien, n'était autre que Léopold, qui comptait sur la visite que Jean Fréju lui avait annoncé la veille.

L'apprenti chirurgien, le *Lovelace* de la lancette, s'approcha avec vivacité du lit de son malade, sous prétexte de lui prescrire un calme absolu ; mais dans le but d'examiner les deux jeunes filles que Jean Fréju appelait de belles créatures. Son empressement à tâter le pouls de Jérôme lui fit heurter Célestine, placée au chevet du malade, et dont les yeux étaient baissés ; les regards de Léo-

pold s'arrêtèrent sur la figure mutine de Georgina, et notre apprenti chirurgien ne put s'empêcher de lui rendre hommage par ces mots : —Pas mal ! une fraîcheur éblouissante ! — Et il fit un mouvement pour juger si sa sœur pouvait soutenir avantageusement la comparaison ; mais, en se retournant, un cri étouffé s'échappa de la poitrine de Célestine, et il reçut dans ses bras la jeune coloriste, près de laquelle il s'était fait passer pour le fils d'un agent de change.

La surprise de Léopold égala son dépit ; néanmoins, il affecta le plus grand sang-froid, et attribua l'évanouissement dans lequel Célestine était plongée à un mouvement nerveux que quelques gouttes d'éther combattraient aisément. Et Léopold s'éloigna pour aller chercher un flacon à la pharmacie, tout en se disant à part lui. — La rencontre est singulière.... Cette petite Célestine qui

se trouve être la fille de ce pauvre diable ; elle ne me pardonnera pas ma supercherie... Bah ! bah ! femme qui aime est d'ordinaire très crédule, et celle-ci m'adore... Je me justifierai au premier rendez-vous !

Quand il revient vers le lit de Jérôme, Célestine a repris connaissance ; cependant elle n'ose encore envisager Léopold qui veut absolument lui faire respirer des gouttes d'éther, afin de pouvoir lui glisser quelques mots à l'oreille ; mais Georgina ne quitte point sa sœur, et le jeune chirurgien est obligé de renoncer à son projet. Alors, il change de batteries, et c'est Jérôme qui va lui servir à obtenir grâce d'un mensonge, extrêmement excusable, suivant lui. Léopold se montre si prévenant auprès du blessé, les paroles de consolation qui s'échappent de ses lèvres témoignent si bien du désir et de l'espoir qu'il a de conserver Jérôme à ses filles, que Jean

Fréju, dont la sensibilité a été singulièrement émoussée dans sa longue carrière, ne peut s'empêcher d'en être ému, et de serrer la main de l'interne en lui disant : — Sacrebleu ! vous êtes un bon garçon ! et si jamais vous aviez besoin de moi....

Le marchand de chansons ne peut achever sa péroraison ; l'arrivée de Christophe l'en empêche ; l'ouvrier teinturier a parcouru toutes les salles afin de trouver le lit de son infortuné voisin ; et après une heure de recherches, et avec l'aide d'un infirmier, qu'il a gratifié d'un honnête pourboire, il est parvenu à reconnaître le père Jérôme entouré de ses enfans.

— Merci ! vieux ! dit Christophe en faisant signe à l'infirmier de s'éloigner, voilà mon affaire !

Et il s'approche du lit de Jérôme, lui serre le main, et l'air avec lequel il aborde

son voisin semble dire : —Vous ne m'attendiez peut-être pas, mais j'ai bonne mémoire ; vous aviez un service à me demander, me voilà !

—Ce n'est pas à l'hôpital que nous devions nous retrouver, articule péniblement le vieillard en remerciant du regard l'ouvrier de sa visite.

— Que voulez-vous? père Jérôme, dit Christophe, la vie n'est pas toujours semée de roses, il y a aussi des épines ; mais j'espère bien que vous ne resterez pas longtemps ici.

— Je le crois, mon garçon, répond Jérôme d'un air soucieux.

Christophe se penche sur le lit et demande au vieillard quel était le service qu'il voulait réclamer de lui. Jérôme hésite à répondre, et Christophe, dont les regards se sont arrêtés déjà sur Léopold qui est placé

près de Célestine, à laquelle il adresse une prière muette, Christophe a éprouvé un sentiment de jalousie, à la vue de ce beau jeune homme qu'il ne connaît point, mais qu'il voudrait n'avoir pas trouvé auprès du lit de son voisin. Néanmoins, il persiste à savoir de Jérôme ce qu'il comptait lui demander la veille, et afin de mettre le vieillard à son aise, il lui dit :

— Entre pauvre gens, père Jérôme, la fierté, c'est bêtise ; nos gains sont petits, et on a beau se priver, ce n'est pas toujours une raison pour faire face à ses engagemens, si minces qu'ils soient... et puis les *manque* d'ouvrage, les maladies, les... enfin, tout le bataclan de l'existence qui vous tombe toujours sur les bras dans les mauvais momens... si bien qu'on se trouve dans l'embarras... mais heureusement que tout le monde n'a pas le même guignon ; moi, par exemple, je

suis assez chanceux... et j'ai pensé, père Jérôme, que vous ne me refuseriez pas de vous être utile ; vous ne m'avez rien dit, et cependant, je connais votre position au vis-à-vis du sieur César Cornuquet, mauvais citoyen s'il en fut jamais, et très peu délicat, comme j'ai pu en juger hier au soir.

—Comment, garçon, reprit Jérôme avec le ton de la contrariété, comment, M. Cornuquet t'a conté que je lui devais deux termes ?

—Pas précisément à moi, répliqua Christophe, j'en ai pris ma part, dans une conversation générale sur le comptoir, en buvant un litre sur le pouce, comme on dit. C'est une bagatelle qui ne doit pas vous inquiéter maintenant, attendu que je m'en charge.

Jérôme fit un geste, et voulut parler, Christophe l'en empêcha.

—Pas de remerciemens, ajouta-t-il, ça n'en vaut pas la peine ; et j'espère que ma franchise vous engagera à ne point retarder plus long-temps la confidence que vous vouliez me faire... Dites, père Jérôme, et soyez certain que ça se fera, si c'est faisable.

— Tu es un brave garçon, mon cher Christophe, lui dit Jérôme d'une voix émue, et je ne sais comment t'exprimer ma reconnaissance.

— Nous en parlerons plus tard, dit Christophe, pour le moment, il s'agit de vous.

Léopold, ne pouvant obtenir de Célestine un seul regard qui lui apprît qu'elle lui pardonnait sa supercherie, Léopold rompit de son autorité de médecin, l'entretien de Jérôme et de Christophe; d'un ton docte et grave, il ordonna au vieillard de garder le silence.

—N'abusons pas de nos forces, ajouta-t-il

en se rengorgeant, votre état exige de grands ménagemens.

Jean Fréju avait pour habitude de traiter sans cérémonie les personnes qu'il honorait de son estime, et comme Léopold s'était concilié son affection, il lui serra amicalement les mains, et le prenant à part, il lui demanda si son opinion de la veille s'était améliorée au sujet de l'opération dont il paraissait redouter les suites. Léopold n'était point un sot, et cependant il fut choqué du ton de familiarité que le marchand de chansons prenait avec lui, et c'est à peine s'il daigna répondre à la question que celui-ci lui adressait. Célestine et Georgina embrassèrent leur père qui profita de ce moment pour dire à son aînée : — Christophe est un honnête garçon ; si Georgina pouvait lui convenir, je ferais ce mariage-là avec plaisir ;

tu es raisonnable, Célestine, je te recommande ta sœur ; veille sur elle !

Célestine n'entendit pas, sans une extrême confusion, la prière que son vieux père lui adressait ; elle n'osa lui répondre qu'elle se montrerait digne de la confiance qu'il mettait en elle. Jérôme ne se sépara de ses enfans qu'avec une extrême répugnance ; mais Léopold ne sachant plus quelle contenance tenir, avait résolu de brusquer les adieux. et, d'une voix brève, il laissa tomber ces mots : — Père Jérôme, vous avez le plus grand besoin de repos ; le pouls est agité; ce n'est pas ainsi qu'on se prépare...

Il n'acheva pas : le mot : *opération* expira sur ses lèvres ; il eut pitié des filles du pauvre Jérôme et leur laissa ignorer qu'elles voyaient peut-être leur père pour la dernière fois. Jean Fréju fut plus expansif. et il quitta

le lit de son voisin en lui souhaitant le courage et la force d'esprit nécessaires pour supporter la chose en question. Christophe n'était pas content de sa visite, et quoiqu'il sut que ce beau jeune homme, qui lui faisait ombrage, était de la boutique, — c'est ainsi qu'il appelait l'hôpital — la manière avec laquelle il semblait reluquer Célestine lui déplaisait.

— Je le guetterai, se dit-il, et si c'était à lui que je dusse le renversement de mes projets sur mam'zelle Célestine, il n'aurait qu'à bien se tenir! attendu que je ne suis pas patient, et que je lui suppose des vues déshonnêtes... Suffit! je n'aurai pas les yeux et les oreilles dans ma poche.

Jean Fréju reprit ses fonctions de cavalier à la sortie de la Pitié, et offrit son bras à Célestine qui l'accepta; Christophe marchait à côté de Georgina, à laquelle il n'adressait pas

la parole, et si le marchand de chansons n'eût jeté quelques mots au vent, afin d'alimenter la conversation, le trajet de l'hôpital à la rue Mouffetard se serait fait dans un morne silence. On se sépara au coin de la rue des Fossés-Saint-Marcel. Célestine et Georgina allèrent à leurs ateliers, Christophe remonta chez lui pour vêtir la blouse et le pantalon de toile, la tenue de la semaine, et Jean Fréju, qui avait déposé son orgue de Barbarie chez Cornuquet, entra se rafraîchir et reprendre son gagne-pain; mais avant de quitter le bras de Célestine, il s'écria :

— Mes petites voisines, si vous aviez besoin de Jean Fréju, j'espère que vous ne vous feriez pas scrupule de cogner à sa porte. J'y suis toujours après dix heures du soir...

Célestine et Georgina le remercièrent par

un gracieux sourire, et s'eloignèrent sans faire attention à Christophe qui se tenait raide comme un soldat à la parade, et murmurait entre ses dents : — Mesdemoiselles, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Que ce M. Christophe est taciturne, dit Georgina à sa sœur ; pendant tout le chemin il n'a pas daigné me dire un mot.

— Il a peut-être des chagrins, répliqua Célestine.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas adresser la parole aux gens, continua Georgina ; je suis revenue de la bonne opinion que j'avais de lui, et je crois maintenant que c'est un sournois.

Célestine n'essaya pas de détromper Georgina sur le compte de Christophe, qui lui avait été recommandé par son père ; tout entière aux réflexions que sa rencontre avec

Léopold avait fait naître : il lui tardait d'être seule pour se livrer sans contrainte à sa douleur.

VI

Le Testament d'un Gueux.

Il avait été décidé que Jérôme serait opéré le lendemain matin, mais comme il n'était pas certain qu'il pût supporter cette terrible épreuve, aussitôt après le départ de ses deux filles, Léopold, qui n'avait pas voulu le

quitter, lui demanda s'il n'avait pas quelques arrangemens à faire, au cas où l'opération n'aurait pas tout le succès qu'il en attendait.

—Je vous comprends, lui repondit Jérôme en secouant tristement la tête, je dois me regarder comme un homme perdu.

—Ce n'est pas là ma pensée, dit Léopold, mais il faut savoir tout prévoir dans ce monde, et puisque vous avez des enfans...

—C'est juste, je dois leur laisser mes dernières volontés. Je vous en remercie, mon jeune docteur, je vais songer à tout cela...

— Si je puis vous être utile à quelque chose, ajouta Leopold, vous pouvez compter sur moi, je me mets entièrement à votre disposition.

— He! he! si je vous prenais au mot, mon jeune docteur, dit Jerôme en sou-

riant tristement; les vieilles gens ont parfois de singulières idées. et bien sûr que si je vous communiquais les miennes, vous ne pourriez vous empêcher d'en rire.

— Pourquoi cela, mon brave Jérôme; je vous offre mes services, vous les acceptez, et maintenant je vous écoute; parlez, que voulez-vous, qu'attendez-vous de moi!

— Je voudrais faire mon testament, dit Jérôme après quelques instans employés à se recueillir.

—C'est facile, repartit Léopold en faisant signe à un infirmier de venir lui parler.

Et il lui demande du papier, des plumes et de l'encre, que celui-ci s'empresse de lui apporter. Jérôme était absorbé dans ses réflexions, et il ne remarqua pas que Léopold attendait en silence qu'il voulût bien lui dicter ses dernières volontés; mais celui-ci le rappela à lui-même en disant

— Père Jérôme, quand vous voudrez, je suis prêt...

Le vieillard regarda Léopold en souriant.

—Vous êtes médecin, mon jeune ami, et c'est un notaire qu'il me faut.

— Un notaire ! répéta Léopold.

—Oui, cela vous étonne, continua Jérôme : comme je vous le disais tout-à-l'heure, les vieilles gens ont par fois de singulières idées, et la mienne est du nombre. Un notaire seul peut recevoir mes dernières dispositions.

— Un notaire soit ! reprit Léopold en se levant, c'est un personnage facile à vous procurer, et je vais de ce pas vous en chercher un.

Et Léopold sortit aussitôt pour se mettre à la recherche d'un notaire royal ; tout en s'acquittant de la commission que Jérôme venait de lui donner, notre jeune chirurgien

ne pouvait s'empêcher de rire de la bizarre fantaisie d'un pauvre diable, trop heureux de trouver l'hôpital pour refuge, et qui, à la veille d'en finir avec l'existence, avait besoin d'un notaire pour lui dicter ses dernières volontés. Un soupçon, que de fréquens exemples pouvaient justifier, prit naissance dans l'esprit de Léopold qui s'adressa cette question :

— Est-ce que le bonhomme aurait eu la manie de thésauriser? Cela s'est vu...... et dernièrement encore, je lisais dans un journal qu'un mendiant était mort de froid dans un misérable galetas où l'on avait trouvé une trentaine de mille francs.... Je le voudrais pour ses filles... pour Celestine surtout, dont l'âme fière se révolte à l'idée de l'état misérable dans lequel sa naissance l'a placé.... Pauvre fille! la vanité, l'orgueil l'ont perdu!... Ce n'est pas à Léopold, le

petit étudiant en médecine que tu as cru céder, mais au fils unique d'un riche agent de change... eh bien, je m'en repens maintenant... il est si doux d'être aimé pour soi-même! Oui elles résistent à un obscur ouvrier, qui les épouserait certainement; et elles s'abandonnent aux caresses et aux trompeuses promesses du premier élégant qui les désire... Ah! les jeunes filles! les jeunes filles!

Et Léopold accompagne cette exclamation d'un bruyant éclat de rire.

— Eh! mais, je moralise, se dit-il; il y a des jours où si l'on m'entendait parler, on me décernerait le prix de vertu... Ha! voici mon affaire : l'écusson royal! tâchons de ne pas rire au nez du notaire en m'acquittant de ma commission.

Avant de parler au concierge, il jette un coup-d'œil sur les affiches de vente qui ta-

pissent les murs du vestibule ; le nom de *Clémençot* est imprimé en majuscules, et Léopold le répète tout bas afin de paraître moins étranger à l'officier ministériel dont il vient réclamer le ministère.

— Chez M. Clémençot ! crie-t-il en passant devant la loge du concierge.

Et il monte un étage, et lit sur une porte : — Étude : *tournez le bouton*, *S. V. P.* — Léopold obéit à cette invitation polie ; il tourne le bouton et pénètre dans une grande chambre où une demi-douzaine de jeunes gens griffonnent le papier timbré avec une célérité qui ne fait pas regretter l'application d'une machine à vapeur à l'art de grossoyer des actes, invention qui ne peut manquer d'être insérée au premier jour au *Bulletin des Lois*. Si du moins elle pouvait diminuer les frais de procédure !

Léopold s'adresse à l'un des scribes de

M. Clémençot, et lui demande si son patron est visible. Le notaire en herbe ne lève pas la tête pour examiner le questionneur, il répond d'une voix sourde : — Dans son cabinet !

— J'en suis charmé, dit Léopold en pénétrant dans le cabinet du notaire.

M. Clémençot est un homme de quarante-huit ans ; sa figure est grave, sévère même : on voit qu'il est pénétré des devoirs et de l'importance de ses fonctions, et qu'il ne traite pas légèrement les affaires. Léopold le salue en silence, et avant de parler, il réfléchit à ce qu'il va dire ; le physique de M. Clémençot a glacé la verve bouffonne de notre jeune chirurgien qui s'est dit en s'asseyant : — Celui-là me fait l'effet de ne pas rire tous les jours. Soyons concis.

M. Clémençot s'est tourné du côté de Léopold, et son regard semble dire : Mon

temps est précieux, hâtez-vous de parler.

— M. Clémencot, dit Léopold, en qualité de notaire vous faites des testamens...

— Oui, monsieur, répond Clémençot.

— Un pauvre diable, qui a eu le malheur d'être écrasé, martyrisé par une voiture publique, nous a été amené hier à la Pitié...

— Monsieur est médecin? dit Clémençot.

— Interne seulement, répond Léopold en s'inclinant; le pauvre diable doit subir demain matin l'amputation, mais je crois que nous ne le sauverons pas. Sans lui faire connaître d'une manière précise le résultat de l'opération, je lui ai donné à entendre qu'il valait mieux mettre ses affaires en règle avant qu'après... attendu qu'après, c'est souvent impossible..... Cet homme a des filles, et il m'a témoigné le désir de faire son testament par devant notaire... On doit res-

pecter les volontés d'un mourant, et je suis venu vous trouver, afin de vous prier de m'accompagner à l'hôpital de la Pitié pour y recevoir les dernières volontés de ce malheureux.

— Je suis à vos ordres, monsieur, dit Clemencot en prenant son chapeau; quand vous voudrez...

Léopold précéda le notaire jusqu'à la porte du cabinet, dont ce dernier lui fit les honneurs. Ils sortirent ensemble, et pendant le trajet, le jeune chirurgien crut devoir prévenir M. Clémencot que c'était lui qui se chargeait d'acquitter les frais que cette fantaisie allait occasionner. Le notaire fit un signe de tête, comme pour acquiescer à la responsabilité que Léopold prenait sur lui, et ils arrivèrent ainsi à la grille de la Pitié, où le jeune homme se fit reconnaître.

Quelques minutes après, M. Clémençot était au chevet du lit de Jérôme.

Celui-ci était assoupi, et le notaire, qui s'en aperçut, ne voulut pas permettre à Léopold de troubler le sommeil du vieillard.

— J'attendrai, lui dit-il.

Et il arrangea ses papiers, tailla longuement sa plume; enfin Jérôme se réveilla en poussant un cri douloureux. Léopold se pencha vers lui, et apprit au vieillard que le notaire qu'il avait demandé était près de son lit.

Jérôme le remercia du geste, et examina en silence l'homme auquel il allait dicter son testament. La figure de Clémençot lui arracha cette réflexion : — Il m'a l'air d'un honnête homme!... je puis me confier à lui. — Et il fit signe à Léopold de s'éloigner. Celui-ci obéit en se disant : — Il y a quelque chose là-dessous...

— Vous m'avez fait appeler ? monsieur, dit Clémençot.

Jérôme jette un regard autour de lui et répond :

— Oui, monsieur votre ministère m'est nécessaire ; vous n'avez pas pour habitude de venir chercher des cliens dans une salle d'hôpital ; mais une fois n'est pas coutume. veuillez me prêter toute votre attention.

Et le vieillard rassemble ses souvenirs et raconte à M. Clémençot une aventure de sa jeunesse, aventure bizarre dans laquelle Jérôme a été l'instrument d'une volonté plus puissante que la sienne, et le complice d'une mauvaise action ; mais au moment de paraître devant Dieu le pauvre homme veut réparer, autant qu'il est en lui, le mal qu'il a fait.

Le notaire l'écoute en silence ; il com-

prend quelle était l'intention de Jérôme en le faisant appeler, et il rédige, sous sa dictée, un projet de testament; car il faut que celui du pauvre homme soit olographe, afin de le rendre incontestable devant la loi.

Clémençot a demandé à Jérôme s'il savait écrire, et sur la réponse affirmative de ce dernier, il lui arrange sur son lit une manière de pupître, et lui dicte les phrases qui doivent servir à réparer une grande injustice. Jérôme a signé, et M. Clémençot lui annonce que c'est une affaire terminée.

— Il reste seulement à nommer votre exécuteur testamentaire, lui dit-il; l'un de vos parens...

— Je n'en ai pas, répond Jérôme.

— Le premier de vos amis, alors.

Le vieillard hésite un moment à faire un choix. Les noms de Christophe et de Léopold se pressent sur ses lèvres; mais un instant de réflexion suffit pour le convaincre que le jeune chirurgien est plus apte à remplir le rôle d'exécuteur testamentaire; il en prévient le notaire qui approuve son choix.

— Ce n'est pas tout, dit Jérôme, et si je ne craignais d'abuser de votre complaisance, je vous prierais de m'écrire quelques lignes que je vous dicterai... c'est au sujet de Christophe, un garçon que je crois honnête et rangé, et qui songe au mariage... je ne serais pas fâché de le voir entrer dans ma famille.

Clémençot se prête au désir exprimé par Jérôme. Celui-ci paraît soulagé depuis qu'il a fait son testament, ses yeux éteints se raniment, sa voix est plus sonore, il ne cherche

plus ce qu'il veut dire, et il dicte, sans s'arrêter, la lettre suivante :

« Ma chère Célestine,

« Tu connais mes intentions à l'égard de « Christophe ; s'il se décidait à épouser Geor-« gina, je t'engage à presser la conclusion de « ce mariage ; c'est le seul parti auquel il « lui est permis de prétendre, et je suis cer-« tain qu'elle n'aura pas lieu de se repentir « du choix que je fais pour elle. D'ailleurs, « si tes soupçons étaient fondés, l'obéis-« sance lui serait facile.

« Quelle que chose qui arrive, ma chère « Célestine, promets-moi de ne point aban-« donner Georgina ; ta raison servirait à la « guider, et l'autorité que tu as toujours « exercé sur elle, te rendrait ta tâche facile ;

« son caractère est léger irréfléchi ; mais « son cœur est bon ; tu le sais comme moi...

« Adieu, mes enfans, priez Dieu pour le « vieux Jérôme qui vous embrasse et vous « bénit. »

Le vieillard signa. Sa main tremblait, son front s'était rembruni et c'est à peine s'il eut la force de dire :

— Cette lettre devra être envoyée, après ma mort, à Christophe, c'est lui qui...

Il ne put achever ; un nuage couvrit ses yeux, ses dents se serrèrent, et il retomba lourdement sur son oreiller en poussant un sourd gémissement. M. Clémençot appela du secours ; Léopold accourut avec des infirmiers et rassura le notaire en disant

— Cela ne sera rien : un évanouissement

causé par la fatigue.... Cette somnolence apaisera la fièvre qui le dévore.

Clémençot serra ses papiers dans son portefeuille, et avant de quitter le chevet du blessé, il prit Léopold à part et lui dit :

— Ce vieillard vous a nommé son exécuteur testamentaire.

— Cela me revenait de droit, pensa Léopold ; moi qui suis son gendre du côté gauche.

— L'ouverture du testament est fixée à un an, continua Clémençot ; si un malheur arrivait, vous m'en préviendriez... Votre serviteur !

Et le notaire s'éloigna sans faire attention à la pantomime de Léopold qui, après un geste d'étonnement exprimant la surprise que lui causait le délai d'une année, avait ajouté celui, non moins expressif, de comp-

ter de l'argent ; il espérait que le notaire trahirait le secret du testament par un de ces sourires approbateurs ; mais M. Clémençot était dans l'exercice de ses fonctions, et la rigidité de son caractère se déployait alors et ne souffrait point une indiscrète demande ou une interprétation déplacée. Léopold en fut pour sa pantomime, et une heure après, lorsqu'il quitta la Pitié pour aller dîner, il se disait encore

— A un an l'ouverture du testament ! Quels sont les legs que ce pauvre diable a pu faire?... Permis à lui de déraisonner... la fièvre est là pour excuse... Mais un notaire... un notaire royal ! prendre des balivernes au sérieux, et apporter, dans la rédaction d'un pareil acte, tout le flegme et l'attention réclamés pour un testament qui dispose d'une grande fortune... Il y a un mystère là-dessous... Attendons douze grands mois, et ma

qualité d'exécuteur testamentaire me permettra d'apprendre quels sont les devoirs qui m'ont été imposés.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

I

Deux orphelines.

Les prévisions de Léopold ne se réalisèrent pas d'abord ; l'opération fut pratiquée sur Jérôme, qui la supporta avec courage et résignation ; il dormit deux heures d'un sommeil léger, et son réveil n'offrit point les

symptômes d'abattement précurseurs d'une mort prompte et soudaine : le pouls était bon, le teint légèrement coloré, et l'habile praticien, qui venait de faire l'opération, et qui terminait sa visite par la salle où Jérôme était placé, ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise par ces mots : — Il vivra ! je ne l'espérais pas... — Léopold partagea cette opinion d'un homme plus éclairé que lui et quitta l'hôpital bien convaincu qu'il ne remplirait pas les fonctions d'exécuteur testamentaire qui lui avaient été dévolues.

Mais aussitôt le départ des médecins, Jérôme eut le délire, et après une demi-heure d'agonie, il expira en murmurant d'une voix étouffée :

— Ma fille... Georgina !... Célestine !... ne me maudissez pas !...

Le pauvre diable avait vécu !

A son retour à la Pitié, Léopold apprit que le vieillard venait d'être enlevé par les infirmiers et conduit à la salle des morts. Il se hâta d'aller le reconnaître, et par ses soins, le corbillard des indigens transporta la dépouille mortelle du vieillard au cimetière du Mont-Parnasse ; une croix de bois indiquait la place où il reposait ; quand tout ceci fut terminé, Léopold se rendit chez M. Clémençot, auquel il apprit que Jérôme avait cessé de vivre.

— C'est un malheureux de moins sur cette terre, dit le notaire en cherchant sur son bureau la lettre qu'il devait envoyer à Christophe ; dans un an, à pareille époque, nous procéderons, en présence de ses filles, et de vous, Monsieur, à l'ouverture du testament déposé dans mon étude. Veuillez me laisser votre adresse.

Léopold jeta sur le bureau une carte de

visite moirée sur laquelle Clémençot put lire : *Léopold Levasseur, rue de la Harpe,* 94. Le notaire transcrivit cette adresse, et remercia Léopold de la peine qu'il venait de prendre en passant chez lui ; la visite du jeune homme était terminée, et il se retira en disant à M. Clémençot : — A un an !

— Il me reste un devoir pénible à remplir, pensa Léopold quand il fut dans la rue ; je dois prévenir les filles du défunt... étourdi que je suis ! s'écria-t-il en se frappant le front, j'ai oublié de demander à ce M. Clémençot le nom de la rue et le numéro.... Ma foi ! je ne retournerai point sur mes pas... allons à l'atelier de Célestine, et tâchons, à l'aide d'une sensibilité factice, de nous faire pardonner nos petits mensonges.

Et Léopold prit le chemin de l'atelier de madame Serbleu, coloriste depuis quarante

ans, au numéro 38 de la rue Saint-Victor ; maison bien chère à son cœur, et dans laquelle elle a eu l'avantage d'enterrer quatre maris ; quatre mauvais sujets, comme elle le dit, des pas *grand chose* qui lui donnaient plus de taloches que de sujets de satisfaction ; aussi a-t-elle juré qu'elle ne se remarierait plus, attendu qu'elle avait le sexe masculin en horreur.... et cinquante-trois bonnes années, un ratelier entièrement dégarni, des cheveux grisonnans et un maudit rhumatisme... toutes choses incompatibles avec les douceurs de l'amour.

C'est chez madame Serbleu que Célestine a fait son apprentissage ; sa douceur, la timidité de son caractère lui ont valu les bonnes grâces de sa maîtresse, qui n'a pas voulu que sa jeune élève allât porter dans une autre maison les prémices de son talent naissant, et qui, pour la retenir chez elle, lui a offert vingt-

cinq sous par jour, en lui donnant à entendre qu'elle serait toujours la préférée de l'atelier ; ces flatteries ont gagné le cœur de Célestine qui, depuis huit ans environ, occupe la même place chez madame Serbleu ; celle-ci n'a pas manqué de raisons plausibles pour ne point augmenter sa jeune ouvrière, dont le travail s'est amélioré, et qui pourrait prétendre à un salaire plus élevé ; mais soit timidité, soit habitude, Célestine n'a pas cherché à obtenir de madame Serbleu une rétribution plus équitable ; elle se plaît chez sa maîtresse d'apprentissage, et les fréquentes visites d'un beau jeune homme, qui la courtise pour le bon motif, visites que madame Serbleu a tolérées — uniquement pour faire plaisir à son ouvrière — lui ont fait désirer de ne pas voir se rompre la bonne intelligence qui règne entre elle et la respectable madame Serbleu.

Ce beau jeune homme, qui fréquente Célestine pour le bon motif, est, comme on le devine, l'étudiant Léopold, qui a cru devoir se donner un père agent de change, profession plus élégante que celle du vigneron, et qui annonce une aisance à laquelle la culture des plus beaux vignobles n'atteint pas toujours.

Nous dirons brièvement l'histoire des amours de Célestine et de Léopold.

C'était un soir. Huit heures venaient de sonner ; heure fortunée, que l'ouvrier attend avec impatience, que la grisette voit arriver avec un secret plaisir, en songeant que son bon ami l'attend, à quelques pas de l'atelier, pour la reconduire chez elle. Entre huit et neuf heures du soir, il doit se faire une prodigieuse dépense de sermens et de promesses ; que de raccommodemens sont scellés dans ces promenades à travers les

flots d'une multitude affairée! que de rendez-vous sont donnés, de ruses concertées pour mettre en défaut la vigilance paternelle et maternelle!

Il était huit heures, et Célestine descendait lestement l'escalier du numéro 38 de la rue Saint-Victor, afin d'aller rejoindre sa sœur Georgina, qui travaillait dans une rue voisine. Mais au moment où elle franchissait le seuil de l'allée, le beau jeune homme que vous savez, Léopold, se trouva sur son passage, et comme il était connaisseur, il admira la gracieuse tournure, l'air décent et la figure de vierge de la jeune fille qui, sortant d'une allée noire et puante, ressemblait assez à une apparition; c'est ainsi que Léopold qualifia cette rencontre; mais comme Célestine ne s'était pas arrêtée complaisamment pour subir l'examen minutieux auquel l'étudiant procédait, celui-ci se mit à la suite de

la jolie grisette, qu'il eut la maladresse de perdre de vue à l'entrée de la Montagne Sainte-Geneviève.

Mais l'impression avait été si profonde, la jolie figure de Célestine s'était si bien gravée dans la mémoire de notre bel étudiant, que le lendemain soir, à la même heure, il faisait faction à quelque distance de la sombre allée d'où il avait vu sortir celle qu'il surnommait plaisamment : *La vierge égarée*. Célestine ne se fit pas attendre ; elle parut, comme la veille, vive, légère, trottant menu, les yeux baissés, les coudes en dehors ; comme la veille aussi, Léopold la trouva charmante ; et, réglant sa marche sur la sienne, il se promit de ne pas la quitter sans avoir su l'endroit où elle demeurait ; à l'entrée de la Montagne Sainte-Geneviève, Célestine entra dans une maison de chétive apparence, que Léopold examina attentivement et dont il

prit le numéro en se disant — A demain les informations ; elle vaut la peine qu'on se dérange.

Le lendemain, en revenant de faire son service à la Pitié, il entra dans la maison où il croyait que Célestine demeurait, et, à son grand contentement, il trouva sur son passage une loge de portier.

— Assurément, se dit-il en tournant le bouton de la porte, j'obtiendrai, moyennant récompense honnête, les renseigmens que je désire avoir sur ma charmante sylphide.

Notre étudiant en fut pour ses questions et sa pièce de trente sols. Le portier lui apprit qu'il n'y avait point de jeune fille de dix-huit ans qui demeurât dans la maison ; qu'au premier étage il existait un atelier de brocheuses, atelier dans lequel travaillait une vingtaine de jeunes filles ; mais qu'aucune d'elle ne restait dans la maison. Léopold

sortit tout courroucé du mauvais succès de ses démarches, mais en se promettant d'aller attendre le lendemain sa belle inconnue, et de l'aborder sous le premier prétexte qui lui viendrait à l'idée.

Cependant il fut obligé d'ajourner son projet; deux places d'Opéra, qu'il gagna au billard à son ami Frédéric, et le désir d'entendre *Robert-le-Diable*, l'emportèrent sur l'envie qu'il avait de faire la connaissance d'une grisette qu'il convoitait.

Léopold ne manqua pas, le jour suivant, de se trouver sur le passage de Célestine, à laquelle il offrit galamment son bras, offre que la jeune fille refusa en regardant du coin de l'œil l'audacieux qui se permettait de lui adresser la parole. L'examen fut favorable au bel étudiant qui, loin de se rebuter, se mit à faire de grandes phrases sur les dangers de laisser sortir seule, le soir, une jeune per-

sonne aussi accomplie. Léopold se vantait de posséder à fond l'art d'*entortiller* — qu'on nous passe la trivialité de l'expression, qui est exactement vraie — une jeune fille, et quelques essais dans ce genre, qui avaient été couronnés de succès, lui donnaient une confiance en lui-même qui ne lui faisait douter de rien.

En cette occasion Léopold mit en œuvre tout ce que son éloquence put lui fournir d'argumens persuasifs et difficiles à rétorquer; et comme il savait que ce n'était pas à un élève de rhétorique qu'il avait affaire il ne craignit pas d'avancer les raisons les moins plausibles, les phrases les plus vides de sens; Célestine écoutait en silence et à la permission que Léopold sollicitait, d'être chaque jour son cavalier, elle n'osa répondre : Je vous le permets! non plus que le désespérant : Je vous le défends!

Or, notre étudiant connaissait le proverbe, assez faux, à notre avis, de : *Qui ne dit mot consent.* Il en fit une large application à Célestine, et de ce qu'elle n'osait lui défendre de la suivre, il en conclut qu'elle lui permettait de l'accompagner. Mais elle était encore arrivée à la porte de la maison où Georgina travaillait, et l'entretien commencé se rompit brusquement au grand déplaisir de l'étudiant qui se disait mentalement :

— Bravo ! bravo ! elle s'humanise ; quelques jours encore, et....

La subite disparition de Célestine ne lui permit pas d'achever son soliloque ; et il battit en retraite, en donnant au diable cette maison mystérieuse dans laquelle son inconnue se rendait chaque soir, quoiqu'on prétendit qu'elle n'y logeât pas.

Ce manége qui intriguait Léopold ne

fut pas long-temps un mystère pour lui; le premier entretien qu'il se procura, par les moyens que nous connaissons déjà, fut employé à savoir ce qui attirait Célestine dans cette maison de la Montagne Sainte-Geneviève; il fut honteux d'avoir soupçonné sa belle inconnue; ce qui ne l'empêcha pas de la questionner adroitement sur ce qu'elle faisait, et quand Célestine lui eut dit qu'elle colorait des estampes chez madame Serbleu, Léopold résolut de se présenter chez la maîtresse coloriste, sous le prétexte de lui donner quelques gravures à enluminer.

Ce projet fut mis à exécution, et Célestine ne put se méprendre sur le motif d'une commande qui permettait à Léopold de la voir, autrement qu'à la clarté douteuse des réverbères de la capitale et de l'éclairage très peu brillant de cette partie du quartier Saint-Jacques.

La beauté de Célestine soutint avec avantage l'examen du grand jour, et Léopold se persuada bientôt, grâce aux obstacles qu'il rencontrait, là où il ne soupçonnait qu'une faible résistance, qu'il était amoureux, très sérieusement, de la jolie coloriste ; il soupira quinze grands jours sans pouvoir obtenir la plus légère faveur ; un baiser même lui fut refusé ; notre étudiant aimait, mais aussi, il ne voulait point en être pour ses frais d'amabilité... et une collection de gravures, artistement enluminée, pour laquelle Madame Serbleu réclamait une somme de trente six-francs ; son temps perdu, son argent inutilement dépensé, le dépit d'avoir échoué, lui qui s'était vanté, et qui croyait peut-être, ne pouvoir rencontrer une femme cruelle, toutes ces considérations l'engagèrent à persévérer dans son projet de séduction.

C'est alors qu'il imagina de se faire passer

pour le fils d'un agent de change, et qu'il laissa tomber négligemment, les mots : *Mariage, amour éternel!* deux choses incompatibles, si l'on croit les époux qui ont quelques années de ménage. Quoi qu'il en soit, Léopold sut tirer un bon parti des vues honnêtes qu'on lui supposait : et grâce aux conseils de madame Serbleu, qu'il sut intéresser par d'adroites flatteries, Célestine se relâcha un peu des principes de sévérité contre lesquels toute la logique amoureuse de Léopold était venue échouer.

En moins d'une semaine, notre étudiant fit un chemin rapide dans le cœur de Célestine, qui avait été éblouie par la position sociale de son galant, et la perspective, que celui-ci lui laissait entrevoir, qu'un jour viendrait où il la nommerait sa femme; et en attendant qu'il la conduisit à l'autel, il en usa avec elle comme si monsieur le

maire y avait passé. Célestine n'opposa qu'une légère résistance aux désirs de Léopold, et la petite chambre de celui-ci fut le témoin d'une défaite que l'hymen devait excuser.

Mais hélas! la possession de l'objet adoré en avait diminué le prix, et en même temps que Léopold se désenchantait, et qu'il cherchait à rompre avec Célestine, celle-ci formait les plus beaux projets d'avenir qu'on pût imaginer; l'amour de Léopold, la certitude qu'il l'épouserait, et qu'elle serait riche, lui firent regarder cette liaison comme un bonheur; le souvenir de sa faute ne lui causait point de remords, car en cédant aux désirs de Léopold, elle s'était persuadée que le sacrifice qu'elle lui faisait la rendrait plus chère à son cœur, et qu'il ne pourrait l'abandonner; malheureusement pour elle, c'est à quoi Léopold songeait sé-

reusement ; seulement il attendait une occasion, se faisant un scrupule de la faire naître.

Le malheur arrivé à Jérôme, et sa rencontre avec Célestine, à laquelle il avait fait croire qu'il était obligé de s'absenter pour quinze jours de Paris, absence qui avait fait verser bien des pleurs à la jeune coloriste, lui parurent suffisans pour rompre une liaison qui commençait à lui peser ; et en se rendant chez madame Serbleu pour apprendre à Célestine que le vieillard n'existait plus, Léopold réfléchissait à ce qu'il allait dire à sa jolie maîtresse.

—Parbleu! pensa-t-il en montant l'escalier, elle ne va pas manquer de me reprocher ma supercherie ; eh bien, profitons de nos avantages ; n'apaisons point l'orage qui gronde sur ma tête... le dépit fera le reste.

Et il entra chez madame Serbleu, qui

était absente dans le moment. Célestine se trouvait seule à l'atelier, et semblait absorbée dans une rêverie profonde. La vue de Léopold lui arracha un cri de surprise. L'étudiant s'assit en silence, et se pinçant les lèvres, afin de se donner un air sérieux, il dit, d'un ton grave et mesuré :

— Je bénis le hasard qui me permet de vous entretenir sans témoin.

— Vous avez raison, Monsieur, répliqua Célestine avec aigreur, il n'est pas nécessaire qu'un tiers puisse entendre votre justification.

Léopold réprima un éclat de rire, et s'efforçant de garder son sérieux, il continua :

— J'ai des torts envers vous, Célestine, je le sais ; et c'est en vain que j'essaierais de me justifier, votre esprit est prévenu contre moi : je suis condamné d'avance.

— Quel langage ! murmura sourdement

Célestine dont le regard étonné cherchait à lire dans les yeux de Léopold.

— Ce n'est point dans le but d'obtenir mon pardon, poursuivit Léopold, que je suis venu vous trouver. Un devoir douloureux m'amène près de vous, Célestine; les secours de l'art ont été impuissans, et le malheureux Jérôme...

— N'achevez pas! s'écria la jeune fille avec l'accent d'un sombre désespoir; oh! mon Dieu! mon Dieu! devais-je m'attendre à cette terrible nouvelle!

Et Célestine se couvrit le visage de ses mains, et des sanglots étouffés s'échappèrent de ses lèvres. Léopold, que cet événement n'avait pas d'abord affecté, se sentit troublé à la vue d'une douleur aussi poignante; il baissa tristement la tête en se disant mentalement : — Remettons la rupture à un autre jour; la pauvre fille succombe-

rait sous le poids d'émotions si nouvelles.

Et afin de la consoler, il lui prodigua des paroles d'espoir et d'avenir ; il lui parla de son amour, de ses projets, et comme Célestine ne l'accablait point de reproches pour ses mensonges, il profita de son silence pour excuser sa conduite, et dépouiller la riche enveloppe qui, d'après ses idées, lui avait servi à triompher des scrupules et de la résistance de la jolie coloriste. Mais en redevenant ce qu'il était, — un petit étudiant en médecine, léger d'argent et riche d'espérances — il ne s'en montra que plus tendre et plus désireux de faire oublier ses torts.

Célestine laissa parler Léopold autant que celui-ci le jugea nécessaire pour effacer l'impression défavorable que sa conduite passée avait fait naître dans son esprit les consolations qu'il prodiguait à la jeune fille triomphèrent de ses pleurs ; le calme rentra

dans son cœur, et l'assurance que Léopold l'aimait toujours, acheva de dissiper la profonde tristesse que la nouvelle de la mort de Jérôme avait occasionné.

L'arrivée de madame Serblen fit cesser l'embarras de Léopold, qui en profita pour prendre congé de Célestine; celle-ci, en le reconduisant, lui dit : — A ce soir, mon ami, mon cher Léopold ; je vous présenterai à ma sœur.

Notre étudiant serra étourdiment la main qui cherchait la sienne, et répéta : — A ce soir ! — Mais à peine la porte était-elle refermée derrière lui qu'il ajoutait :

— Chère Célestine, j'aurai ce soir des occupations majeures, et demain ressemblera à ce soir, et ainsi des autres. . Peste ! en voulant jouer le rôle de consolateur je m'immolais indéfiniment... Dans quelques jours sa douleur sera calmée, et notre rupture ,

que je lui annoncerai officiellement, ne pourra lui causer qu'un médiocre chagrin... c'est un de ces événemens si communs dans la vie, qu'on n'en meurt plus; c'est à peine si une migraine vient déranger nos habitudes...

Et le soir, Célestine attendit en vain Léopold qui ne parut pas; elle comptait cependant sur lui pour l'aider à apprendre à Georgina la funeste nouvelle qui les rendait toutes deux orphelines; ne le voyant point paraître, elle s'achemina, en marchant bien lentement, vers la Montagne Sainte-Geneviève, car elle espérait toujours que Léopold, n'ayant pas été maître de son temps, viendrait la rejoindre aussitôt qu'il pourrait s'échapper de l'endroit où il se trouvait retenu. Mais cet espoir fut encore trompé. Léopold ne songeait nullement à Célestine,

qui ne put se décider à apprendre elle-même à Georgina la perte qu'elles avaient faite.

— Nous irons voir notre père, demain, avait dit Georgina en faisant sonner avec affectation l'argent de la semaine qu'elle venait de recevoir ; je compte bien lui porter quelques douceurs... et toi, Célestine, ne feras-tu pas une brèche à ce que tu as gagné ? pour lui faire plaisir à ce bon père.

Célestine ne répondit pas à cette question, mais elle dit, avec le ton de l'amertume, que Georgina se croyait seule capable de sacrifices envers leur père. Georgina s'étonna de l'aigreur que Célestine mettait dans ses observations, et les deux sœurs achevèrent en silence le chemin qui leur restait à faire pour arriver au coin de la rue des Fossés Saint-Marcel où César Cornu-

quet, qui guettait leur retour, sur le seuil de sa boutique, leur fit signe de venir à lui; et quand elles se furent approchées, il leur dit d'un ton capable :

— Mesdemoiselles, j'ai appris avec infiniment de peine le malheur arrivé à votre bonhomme de père ; mais, cependant, je ne puis empêcher que justice ait son cours, et que ce qui est commencé s'achève. Vous paraissez ne pas comprendre ce que j'ai l'honneur de vous dire, je vais m'expliquer plus clairement et appeler les choses par leur nom. Le père Jérôme me doit deux termes ; le propriétaire vit de ses loyers comme le marchand de son commerce, l'ouvrier de son état ; quand on ne paie pas son propriétaire, celui-ci est en droit de recourir à la justice qui lui délivre une certaine quantité de papiers timbrés, par lesquels il se voit autorisé à faire vendre le

meubles de son débiteur; j'en suis là, mesdemoiselles, et voici ce que l'huissier vient d'apporter pour votre bonhomme de père.

Et César Cornuquet tira de la poche de sa veste une signification de vente, illisiblement écrite, qu'il remit à Célestine en l'engageant à en faire une lecture attentive.

— Vous comprendrez, ajouta-t-il en ricanant bêtement, qu'il y a urgence à acquitter les deux termes qui me sont dûs...

Il salua les deux sœurs, et rentra dans sa boutique en s'applaudissant d'avoir eu la fermeté de ne rien accorder. Il est vrai de dire que ni Célestine, ni Georgina n'avaient eu la pensée de demander un délai à ce créancier intraitable qui leur annonçait, le sourire sur les lèvres, qu'il n'attendait que le moment de faire vendre leur modeste mobilier; mais Cornuquet attribua leur re-

serve au ton sévère avec lequel il s'était exprimé.

— Tous les malheurs nous tombent à la fois, pensa Célestine en froissant avec dépit le papier timbré.

— Le méchant homme ! se dit Georgina en jetant un regard courroucé dans la boutique de Cornuquet; ne pas avoir pitié de nous dans un moment où notre pauvre père est malade par suite d'un affreux accident...

Elles allaient entrer chez elles, lorsque Christophe, qui avait laissé sa porte ouverte, afin de voir passer les filles de Jérôme sur le carré, s'avança, et s'adressant à Célestine, il lui dit qu'il avait à lui parler, ainsi qu'à sa sœur Georgina ; et comme sa demande parut causer quelque surprise aux jeunes filles, il fit un geste pour les rassurer, et ajouta aussitôt :

— C'est au sujet d'une lettre que je viens

de recevoir de la part d'un notaire, qu'on m'a dit être un ami du père Jérôme, à ce qu'il paraît, puisqu'il s'est chargé de faire ses commissions.

Et Christophe donna à Célestine la lettre que Clémenceot lui avait envoyé ; Célestine la prit, et remerciant du geste le jeune ouvrier, elle allait s'éloigner, lorsque ce dernier la retint en disant : — Il y a une réponse, et comme je vous le disais tout-à-l'heure, j'aurais deux mots à vous dire à ce sujet.

Célestine se doutait du contenu de la lettre que Christophe venait de lui remettre ; mais comme elle ne se sentait pas le courage d'annoncer à sa sœur la mort de Jérôme, elle ne refusa pas l'entretien que Christophe lui demandait.

— Il est sans doute chargé de nous apprendre ce malheur, se dit elle en invitant leur jeune voisin à les suivre ; il faut que

Georgina en soit instruite, et la présence d'un étranger me donnera la force nécessaire pour consoler cette pauvre sœur.

Christophe avait appris, par un petit billet que le notaire avait joint à la lettre de Jérôme, que le pauvre homme était mort, et qu'il comptait sur lui au cas où il se déciderait à contracter un mariage avec la plus jeune de ses filles. Clémençot avait engagé Christophe à réfléchir sérieusement au parti qu'il voulait prendre à cet égard, et à venir le trouver, si ses intentions devenaient conformes au vœu manifesté par le vieillard avant d'expirer.

Georgina avait offert une chaise à Christophe ; mais celui-ci la refusa en disant qu'il aimait mieux rester debout. Célestine, après un moment d'hésitation, ouvrit la lettre de son père, et lut, d'un œil sec, la touchante prière que Jérôme adressait à sa fille aînée,

à laquelle il recommandait de veiller sur sa jeune sœur. Georgina suivait avec anxiété tous les mouvemens de Célestine, et quand celle-ci arriva au dernier alinéa de la lettre, qui était ainsi conçu :

« *Adieu mes enfans, priez Dieu pour le vieux*
« *Jérôme, qui vous embrasse et vous bénit.* »

Georgina s'écria, agitée par un secret pressentiment : — C'est une lettre de mon père !

— Oui, mam'zelle, répondit tristement Christophe, il est bien heureux, à cette heure !

— Ma bonne Georgina, ajouta Célestine d'une voix troublée, l'accident arrivé à notre père était plus grave qu'on ne le pensait d'abord, et....

Célestine jeta un regard suppliant sur Christophe comme pour lui dire : — Venez à mon secours, ne prolongeons pas plus long-temps son incertitude. — Le jeune ou-

vrier comprit la prière muette que Célestine lui adressait, et il s'empressa de satisfaire son désir, en apprenant à Georgina, avec les ménagemens que son bon sens lui suggéra, le malheur qui les rendait toutes deux orphelines. La douleur de Georgina fut si vive, son désespoir se manifesta avec tant de violence, que Célestine se sentit honteuse de ne point éprouver les mêmes regrets, alors que Léopold était venu lui dire : — Célestine, le pauvre Jérôme a cessé d'exister ! — Aussi, s'efforça-t-elle de prodiguer des consolations à Georgina; mais la pauvre fille y parut insensible, et Christophe, craignant de se montrer indiscret en restant auprès des filles du père Jérôme, se retira en murmurant : — Qui eût dit, il y a trois jours, qu'elles auraient à pleurer la mort de leur père... Pauvres orphelines ! Christophe ne vous abandonnera pas !

II

La femme de ménage.

— Mère Farday ! mère Farday ! vous êtes curieuse !

— Moi, Mosieu, réplique une femme de quarante-six ans, Dieu de Dieu ! mosieu *Léyopode*, — lisez : *Léopold* — c'est une

idée que vous vous fourrez dans la cervelle.

— Je vous le répète, mère Farday, que vous êtes curieuse, et qu'au lieu de nétoyer mes habits, vous écoutez à cette porte... je viens de vous y surprendre, et vous le niez...

— Tiens ! faut-y pas convenir qu'on est moucharde, à c't'heure.

— Il faut faire votre besogne, et ne pas vous mêler de ce qui ne saurait vous intéresser.

Et Léopold allume son cigare et rentre dans sa chambre en disant à Frédéric, qui s'y promène de long en large :

— Oui, mon cher, la petite est libre maintenant ; je n'ai plus de prétentions sur elle, et si tu as envie de te mettre sur les rangs, tu peux le faire sans me chagriner.

— Tu parles de cette rupture bien gaiement, répliqua Frédéric en donnant à cette observation une expression d'ironie qui

échappa à Léopold, car il se hâta de répondre :

—Une rupture entre Célestine et moi était devenue nécessaire, indispensable, et.... maudit cigare!

Et il ouvrit brusquement la porte derrière laquelle sa femme de ménage se tenait collée ; ce mouvement faillit la jeter à la renverse, mais elle ne se plaignit pas, et alla au-devant des reproches, que Léopold s'apprêtait à lui adresser, en s'écriant d'une voix enrouée :

— Faut avouer, mosieu *Léyopode* — la mère Farday n'articulait jamais un nom d'une manière convenable — faut avouer que c'te maison est une fameuse barraque! on y trouve des animaux de toutes espèces, ainsi que des toiles d'araignées que ça fait frémir... j'en ôtais à c'te porte quand vous l'avez ouverte....

— Bien trouvé, la vieille! dit Léopold en souriant ; ah! vous êtes une malicieuse commère.

Il prit le briquet, et rentra dans sa chambre en négligeant, cette fois, d'en fermer la porte.

— Ainsi, dit Frédéric en attachant sur Léopold un regard scrutateur, ainsi, tout est fini entre vous ?

— Absolument, répliqua Léopold, et tu vas juger si j'ai agi prudemment. Célestine a perdu son père, comme tu sais, et ce malheur, en la rendant orpheline, lui laisse une entière liberté dont elle veut profiter ; la petite personne m'adore, j'en suis certain, et pour se rapprocher de moi, pour m'ôter surtout jusqu'à la possibilité de rompre, elle me ferait volontiers le sacrifice de sa réputation, et viendrait partager ma mo-

deste couchette et la misère d'un pauvre étudiant.

— Ah! tu lui as donc avoué que tu n'étais pas le fils d'une notabilité financière?

— Notre rencontre à la Pitié m'en faisait une loi; pris en flagrant délit de mensonge, je me suis immolé de fort bonne grâce, je t'assure, et ma belle Célestine a appris que son heureux vainqueur était un modeste carabin. Eh bien! à cette révélation, à laquelle ma grisette s'attendait, je croyais lire dans ses yeux le dépit et la colère... la douceur et la résignation animaient sa physionomie; pas un reproche, une parole amère; heureuse de mon amour elle semblait me dire : — Aimez-moi, je n'en demande pas plus.

— Et tu la récompenses en l'abandonnant.

— Que veux-tu que j'en fasse! s'écria Léopold en ricanant; certes! Célestine est

une bonne fille ; je souhaiterais à à tous mes amis une maîtresse comme celle-là ; mais toutes ses bonnes qualités ne sauraient me rendre heureux ; car je ne suis pas assez riche pour l'épouser, et ce qu'il me faut, avant tout, c'est une situation, une famille, une femme qui ait une dot...

— Mais ton père jouis d'une honnête aisance, lui fit observer Frédéric, tu es fils unique...

— Je le sais parbleu bien ! dit Léopold, papa Levasseur me laissera une soixantaine de mille francs ; mais le bonhomme est encore vert ; il boit sec, tire des alouettes au vol, et fait ses trois lieues dans ses vignes sans être fatigué ; c'est ce que nous appelons un homme de la vieille roche ; et il ne se décidera à quitter ce bas monde que le plus tard possible ; je lui souhaite de longues années ! c'est pourquoi, mon cher

Frédéric, il est prudent à moi de songer à un bon établissement, et ce n'est pas en vivant avec une grisette que j'arriverai à capter les bonnes grâces d'un oncle ou d'un père, gens fort aimables d'ordinaire, mais très arriérés sur certaines parties de notre civilisation. J'ai senti que, pour ne point nuire à mon avenir, je devais laisser ma jolie Célestine maîtresse de sa destinée.

Frédéric réprima un mouvement de dépit, causé par l'indifférence qu'affectait Léopold en parlant d'une pauvre fille qu'il avait séduite. Celui-ci ne s'en aperçut pas, et continua son espèce de confession.

— Je m'attends bien à quelques scènes larmoyantes ; mais je m'arrangerai de manière à les éviter ; mon portier a reçu l'ordre de ne point laisser monter chez moi d'ici quinze jours les personnes du sexe qui

viendraient me demander, et si j'en excepte la mère Farday...

— Plaît-il, Mosieu? dit la femme de ménage en s'avançant.

Léopold lui fit signe qu'il ne voulait rien, et poursuivit :

— Je ne recevrai pas un cotillon d'ici la fin du mois. On m'écrira, je ne répondrai pas; on finira par se fâcher, c'est ce que je demande; le dépit, l'amour-propre blessé feront le reste... Je connais les femmes, mon cher Frédéric, elles vous pardonnent tout, excepté l'indifférence; elles veulent bien qu'on les trompe, mais non pas qu'on les dédaigne... Ma jolie Célestine m'oubliera pour un autre.

— Si tu étais dans l'erreur! si cette passion résistait au mépris, à l'indifférence?

— Frédéric, tu es un novice dont je veux désiller les yeux. Tu crois fermement aux

grandes passions, à ces sentimens exaltés, profonds, à ces entraînemens irrésistibles vers une femme qu'on se persuade aimer sincèrement, alors qu'on ne fait que la désirer. Les obstacles qui s'opposent à la possession nous irritent, et notre amour grandit avec les difficultés et prend le nom de passion, autrement dit déraison... La femme la plus ordinaire s'embellit à nos yeux des charmes que d'autres ne soupçonnent même pas, mais qui nous frappent et nous subjuguent, insensés que nous sommes! Parvenons-nous à plaire, à faire agréer notre hommage, l'intimité la plus étroite succède-t-elle à cette contrainte gênante dans laquelle nous nous complaisions? la femme adorée, notre idole, se dépouille peu à peu de ce prisme brillant qui l'environnait : les volontés, les caprices, les bouderies surviennent; elles ont tout fait pour nous enchaîner, et

se montrent indifférentes pour nous retenir... Chez les grandes dames, cela dure plus long-temps ; la coquetterie, qui ne les abandonne jamais, leur conseille de ne point se livrer à des caresses, qu'elles désirent autant que nous, mais qu'elles ne nous accordent qu'après des sollicitations qui en rehaussent le prix... Les grisettes sont plus expansives et plus vraies ; mais, en revanche, elles usent le sentiment qui les domine, en s'y livrant sans réserve, elles nous font trouver la satiété... et puis les illusions s'envolent plus aisément ; car la parure, cet auxiliaire redoutable, la parure ne vient pas leur prêter cet attrait magique qui enfante souvent un second amour, que je nommerai orgueil ou vanité de posséder une maîtresse élégamment, soyeusement parée ; toute chatoyante de bijoux ; créature mignarde, parfumée, qui a des vapeurs et des maux de nerfs ce

qui l'oblige souvent à vous recevoir mollement étendue sur une ottomane où elle s'étudiera à prendre une attitude gracieuse qui dessinera ses formes... La grisette reste armée de sa seule beauté ; elle ne se parfume que le dimanche, et ne revêt ses robes les plus élégantes que ce jour-là. Le travail, cette vie laborieuse, incessante, ne lui permet pas de s'écouter, de se dorloter, aussi, elle se porte bien, ne pense à son amour qu'à la fin de la journée, et s'il arrive qu'elle soit trompée, c'est encore au travail qu'elle devra les promptes distractions, cet oubli qu'une petite maîtresse cherchera vainement des semaines entières...

— Ainsi, tu conclus qu'une grisette est incapable de ressentir une passion véritable; suivant toi, les grandes dames seules ont ce privilége.

— Mon cher ami, il y a bien peu de véri

table poésie dans une existence qu'on dispute à un travail de chaque jour ; la grisette peut aimer comme la grande dame ; mais, assurément, on ne l'aimera pas aussi longtemps ; la désillusion suivra de près l'entière possession ; ce que je te dis là, je l'ai éprouvé plusieurs fois ; j'ai aimé dix grisettes avec toute la fougue de mon âge, et c'est à peine si je me rappelle leurs noms... Eh bien ! l'année dernière, aux vacances, j'ai rencontré chez mon père la femme du notaire de l'endroit, jolie créature aux contours très prononcés, à la gorge rebondie, à l'œil flamboyant, une Vénus Calipige enfin ! J'ai été aimable avec elle, et c'est à peine si elle a daigné m'accorder un sourire, une parole encourageante ; son nom — c'est Adèle qu'elle se nomme — son nom n'a été prononcé qu'une fois devant moi par son épais mari, et il s'est gravé dans ma mémoire ; ses

traits sont présens à ma pensée... Et cependant je ne forme aucun projet ; mon cœur est parfaitement libre..: mais je serais heureux de me trouver avec Adèle... Ç'eût été une grisette, que je n'y songerais plus.

La sonnette du carré se fit entendre. Mère Farday, qui écoutait attentivement, et sans y comprendre grand'chose, l'allocution que Léopold adressait à Frédéric, mère Farday lâcha son balai et courut ouvrir. Un grand jeune homme à la taille élancée, à l'œil hardi, aux manières dégagées, vêtu avec assez d'élégance, entra avec vivacité en disant : — Léopold est chez lui !

Et il l'aperçut qui venait au-devant de lui en s'écriant : — Eh ! c'est le cousin Cognac! Bonjour, mon bon Louis ! comment te portes-tu ?

— Joli sujet ! marmotta la femme de ménage en ramassant son balai, ça méprise les

vieilles gens et ça m'appelle chameau! C'est pas lui qui trouvera *une* omnibus pour lui passer dessus... pauvre Jérôme! qui aurait dit qu'une voiture à six sous l'aurait envoyé dans l'autre monde! C'est tout de même dur d'apprendre de ces nouvelles-là sans s'y attendre... Ah! mosieu *Léyopode*, vous avez suborné c'te pauvre Célestine, et à c't'heure, vous voulez la planter là pour raverdir... nous verrons nous verrons; la mère Farday n'a pas sa langue dans sa poche, Dieu merci! elle saura vous donner du fil à retordre, mon petit carabin... c't'horreur du genre humain qui dit des abominations des grisettes..... chiens de jeunes gens!

Et la mère Farday achève promptement son ouvrage, dépose les insignes de sa profession et s'en va répétant entre ses dents

— Tu n'as qu'à bien te tenir mosieu *Léyo-*

pode, la vieille mère Farday va te tailler de la besogne.

La femme de ménage de Léopold a quarante-six ans environ, de la vivacité dans la démarche, un physique considérablement endommagé par la petite vérole et les privations qui ne laissent pas des traces moins profondes; elle a dû avoir une taille passable, mais avec le temps, la mère Farday s'est voutée ; et puis la misère enlaidit tant une femme ! et celle-ci a compté plus de mauvais jours que de bons. Néanmoins elle a lutté courageusement, et comme elle le dit : — Je *vivote* tant bien que mal ! — Garde-malade de la petite propriété, elle est connue dans le quartier de l'École de Médecine pour son habileté à poser les sangsues, cette panacée à la mode ; les femmes en couches lui ont procuré quelques bons profits, mais malheureusement sa clientelle est très bor-

née, et elle a été obligée de chercher des ménages de garçon ; celui de Léopold s'est présenté, et depuis deux mois qu'elle soigne son mobilier, ses chaussures et ses habits, elle ne cesse de lui répéter : — Mosieu *Léyopode*, faites-moi donc avoir des pratiques ; ça vous est facile à vous qui conaissez tant de carabins.

Léopold lui a toujours fermé la bouche en lui assurant qu'il s'occupait d'elle, mais les talons tournés, il ne songe pas à sa femme de ménage qu'il a surnommée *la Pie*. Car mère Farday est de l'avis de ceux qui prétendent que la parole a été inventée pour en faire un fréquent usage, et son unique défaut, c'est l'exercice de cette faculté dont elle fait parfois un abus vraiment assourdissant.

Mère Farday est sobre, économe ; elle prévoit toujours pour l'avenir, et s'efforce de faire des économies ; mais ses gains sont si

modiques qu'elle voit fréquemment ses faibles épargnes se dissiper dans une semaine peu chanceuse. Elle occupe, dans une maison de la rue du Jardinet, une petite chambre, garnie d'un chétif mobilier; mais elle ne tient pas aux aisances de la vie; elle est abritée du froid et de la pluie, c'est le principal.

Maintenant que nous avons fait connaissance avec elle, suivons-la dans son logement; elle est sortie de chez Léopold agitée par un sentiment de colère que les phrases de ce dernier ont fait naître en elle; la vivacité de sa démarche, les mots entrecoupés, sans suite, les discours incohérens qui s'échappent de ses lèvres, annoncent une grande préoccupation; elle a bientôt franchi les six étages qui séparent sa mansarde du sol de la rue; elle est chez elle, et ouvre avec précipitation une mauvaise caisse dans

laquelle sont serrées ses hardes du dimanche.

— *Requinquons*-nous un brin ! se dit la mère Farday en procédant à sa toilette avec une célérité surprenante.

Et en moins de quelques minutes, la femme de ménage s'était dépouillée de ses vêtemens pour s'affubler d'une robe d'indienne à grands ramages, d'un fichu de soie d'une nuance douteuse et d'un bonnet, qui n'était plus à la mode depuis long-temps, mais qu'importe ! elle était proprement vêtue, et pouvait se présenter partout. Un coup-d'œil dans un petit morceau de glace la convainquit de cette vérité, et elle s'écria avec un air de satisfaction : — On peut se risquer au vis-à-vis du premier venu ! — Elle allait sortir, lorsque la vue d'un petit coffre, placé sur le rebord de la croisée, lui arracha cette exclamation : — Folle que je

suis! j'oubliais le principal! — Elle vida les papiers qu'il contenait dans son tablier, fit un choix parmi ceux-ci, et les serra soigneusement dans sa poche. Ceci terminé, elle abandonna sa mansarde, et descendit en réfléchissant à la démarche qu'elle allait faire.

III

Réparation d'une faute.

C'était un dimanche, jour de repos et de plaisir, et la mère Farday se dirigeait à travers les rues populeuses du faubourg Saint-Marceau, vers la rue Mouffetard, but de sa course, tout en se disant : — Mon carabin

ne s'attend pas à ce que je machine contre lui ; sa victime sera heureuse en dépit de ses idées de fortune, d'avenir... Ce bon sujet qui en est à sa onzième et qui n'a pas envie de s'arrêter ; j'vas lui jeter des bâtons dans ses roues, et il sera bien forcé... Hé ! hé ! ajouta-t-elle après un moment de silence, s'il s'obstinait à en prendre une douzième !.. Bah ! bah ! la petite est gentille, et il est d'un âge où un joli minois bouleverse bien des projets. D'ailleurs, je serai là... et... me voici arrivée... v'là bien la rue des Fossés Saint-Marcel, et c'te maison où il m'a défendu de venir le voir... ce pauvre Jérôme ! Il ne se doutait pas que j'y reviendrais un jour, et qu'il ne serait plus là pour me recevoir... C'est-y drôle la vie de ce monde ! c'est-y drôle !

Et mère Farday s'enfonce dans l'allée et monte l'escalier en se disant : — Bien sûr

qu'y ne demeurait pas au premier étage. — Au troisième, elle s'arrête pour respirer ; on cause à l'étage supérieur, et par habitude, mère Farday prête l'oreille et entend la conversation suivante :

— Ah ! bah ! s'écrie Jean Fréju en reculant de surprise à la nouvelle que Jérôme n'existait plus ; le pauvre diable est *ad patres!* et ses filles le savent-elles?

— J'ai dû leur apprendre cette fâcheuse nouvelle, répond Christophe.

— Tiens ! se dit la mère Farday ; c'étaient des amis de Jérôme.

— Bien fâcheuse, en effet, reprend le marchand de chansons en faisant un geste de compassion ; le voisin avait de l'arriéré avec ce cosaque de Cornuquet, et il est de force à faire vendre tout ce qu'est là-dedans — et du geste il indique le logement de Jérôme — pour se couvrir, comme il le dit, de sa

dette... Ah ! si je n'étais pas si gueux !... mais les trois quarts du temps je tire le diable par la queue !...

— Tous les bons enfans ne sont pas logés à la même enseigne, continua Christophe en baissant la voix. — Ce qui oblige la mère Farday à monter trois marches pour mieux entendre. — Moi, par exemple, poursuit l'ouvrier teinturier, je n'ai pas à me plaindre de mon lot; je ne suis pas millionnaire...

— Je le crois, dit Jean Fréju entre ses dents.

— Mais je puis rendre un service aux amis quand l'occasion s'en présente; le Cornuquet ne touchera pas seulement à une chaise, attendu qu'à cette heure il ne lui est rien dû...

— Vraiment ! s'écrie Jean Fréju en jetant sur Christophe un regard où se peint l'étonnement.

— Parole d'honneur ! reprend l'ouvrier

teinturier avec le ton de la gravité; mais, motus! je vous invite à me garder le secret, vu que je n'oblige pas pour qu'on le tambourine...

— Bien pensé, garçon, ajoute Jean Fréju; mais ne gâte pas ton ouvrage en rôdant autour d'elles pour... enfin... suffit... tu m'entends... Une jolie fille qui n'a pas d'argent peut encore payer ses dettes; ça se voit tous les jours... mais il y a du déchet.... quant à son honneur... Elles sont sages toutes deux... ne l'oublie pas.

Et Jean Fréju charge son orgue sur son dos, et s'apprête à descendre l'escalier, ce qui oblige la mère Farday à rétrograder de quelques marches pour lui laisser le passage libre.

— Excusez, la petite mère, articule le marchand de chansons, qui ajoute mentalement, après l'avoir regardé du coin de l'œil:

— La particulière est un peu sur le retour ; elle a vu le grand Napoléon et ce *maigre chine* de Robespierre… Respect au sexe qui a vécu ! ajouta-t-il en faisant une révérence en avant.

Et parvenu sur la voie publique, il fredonne entre ses dents une chanson semi-politique, que la police n'avait pas encore mise à l'index, et qui commence par ces mots :

C'est la seringue,
Qui vous distingue,
Partisans du juste-milieu…

Mais un sergent de ville, qui rôdait dans la rue Mouffetard, ayant fait un geste désapprobateur, Jean Fréju l'interpréta aussitôt en changeant sa romance, incompatible avec les sentimens d'un agent de l'autorité.

Mère Farday est parvenue au quatrième étage ; elle s'adresse à Christophe, qui se sert du carré comme d'un cabinet de toilette, et lui demande la porte des demoiselles Jérôme.

— C'est au fond à droite, répond Christophe en regardant attentivement la mère Farday, dont le physique ne lui convient pas ; cognez fort ! ajoute-t-il.

Mère Farday oublie de lui dire merci ! ce qui indispose Christophe qui veut qu'on soit poli ; la femme de ménage se conforme aux intructions qu'elle vient de recevoir ; elle frappe à la porte, qui s'ouvre aussitôt, et se referme derrière elle.

—Cette visite-là m'est suspecte, murmure Christophe en se grattant le front ; si je n'avais pas les mouchards en horreur, je tâterais de leur métier en écoutant ce qu'elle va leur dire... Fi donc ! c'est un moyen auquel

je n'aurai jamais recours... mais c'est égal, je ne la perdrai pas de vue, la vieille !

C'est Georgina qui est venu ouvrir ; à sa vue, la femme de ménage a fait un mouvement en arrière, son front s'est assombri, et le sourire bienveillant, qui était sur ses lèvres, a fait place à une expression de mécontentement et de contrainte ; néanmoins elle expose en peu de mots le sujet de sa visite ; l'arrivée de Célestine, qui était dans la chambre voisine, évite à Georgina la peine de répondre qu'elle va prévenir sa sœur. La mère Farday examine en silence Célestine, et comme celle-ci paraît surprise d'une visite qui a pour but de l'entretenir en particulier, la mère Farday s'empresse de dire, en s'adressant à Georgina : — Ma chère petite, veuillez nous laisser seules.

Georgina ne sait si elle doit obéir à cette injonction ; mais un signe que lui fait Céles-

tine, l'y engage ; elle sort de la chambre en se demandant ce que cette femme peut vouloir à sa sœur.

— Nous sommes seules, Madame, dit Célestine en s'approchant de la mère Farday qui la regarde avec un intérêt qu'elle ne cherche pas à dissimuler ; que voulez-vous de moi ?

La question est directe, et la réponse ne se fait pas attendre.

— Vous m'excuserez, ma chère demoiselle, dit la mère Farday d'une voix émue, malgré la répugnance que j'éprouve à renouveler une douleur, hélas ! trop récente, il faut que je vous parle de votre père, de cet excellent Jérôme...

— Vous avez connu mon père ? interrompt Célestine.

— Oui, ma chère demoiselle, oui, et je m'en vante, car c'était un honnête homme

que le bon Dieu a rappelé à lui trop tôt ; il n'avait pas fini sa tâche ici-bas...

Et la mère Farday s'essuie les yeux, et s'arrête un moment pour reprendre haleine. Célestine est pensive ; elle regarde la vieille femme à la dérobée ; sa voix a réveillé en elle des souvenirs confus, mais elle cherche vainement, dans les traits de la personne qui lui parle, quelque ressemblance qui puisse l'aider à préciser une époque, un fait ; sa mémoire ne lui retrace rien, et elle renonce à deviner quel intérêt amène cette femme près d'elle.

— Enfin, ma chère demoiselle, reprend la mère Farday en s'efforçant de surmonter sa douleur, le pauvre cher homme n'est plus là pour vous guider, et vous donner de ces conseils dont les jeunes filles ont tant besoin, aujourd'hui que les faux pas sont si fréquens ; je ne dis pas ça pour vous, s'em-

presse d'ajouter la mère Farday en remarquant l'embarras que son observation vient de causer à Célestine ; mais en qualité d'amie du défunt, je crois que vous m'accorderez un peu de cette confiance...

— C'est à la mort de mon père, seulement, que vous vous êtes rappelée cette amitié que vous invoquez aujourd'hui, répliqua Célestine avec aigreur ; ce que j'entends m'étonne ; car c'est la première fois que vous venez ici.

— Sans doute, continua la mère Farday sans s'émouvoir ; mais j'ai dû me conformer aux volontés de ce pauvre Jérôme qui m'avait dit : Au... — Elle s'interrompit tout-à-coup, et reprit en souriant tristement : — Nous avions eu des petits différends ensemble ; dans le moment, nos manières de voir ne s'accordaient pas ; je voulais qu'il fît une démarche que lui trouvait blâmable ; enfin,

ma chère demoiselle, nous nous quittâmes fâchés... il y a déjà long-temps de cela... Le père Jérôme changea souvent de logement depuis... mais le soin qu'il mit à cacher ses nouvelles demeures fut inutile, quant à moi du moins; je sus toujours sa dernière adresse... ah! dam, j'avais mes raisons pour cela, et si le bon Dieu m'avait fait la grâce de prospérer dans tout ce que j'ai entrepris, Jérôme m'aurait vue revenir malgré sa défense... car, nous nous étions sérieusement brouillés... La chance m'a été défavorable, et j'ai *vivoté* au jour le jour, comme on dit. Ma démarche vous étonne encore, poursuivit la mère Farday en remarquant l'air de surprise qui animait le joli visage de Célestine, je vois qu'il faut des preuves de ce que j'avance.

Et la mère Farday tira de sa poche des lettres qu'elle jeta sur la table, en invitant Cé-

lestine à en prendre connaissance ; la jeune fille hésitait, mais sur l'observation que la vieille femme lui fit, que ses yeux auraient peine à déchiffrer des caractères bien connus, elle obéit, et ramasse au hasard la première lettre qui lui tombe sous la main.

— Lisez ! lisez ! dit mère Farday.

Célestine parcourut en silence une lettre dans laquelle Jérôme donnait le nom d'amie à celle qui recevait ses confidences ; il y parlait de ses filles, de la nécessité qui l'obligeait de les faire revenir de la campagne, où leur enfance s'était écoulée ; des regrets amers, pour des folies sur lesquelles il ne s'expliquait pas, s'y trouvaient exprimés ; la lettre se terminait par ces mots :

« Augustine, nous avons de graves repro-
« ches à nous faire ; l'avenir nous fera peut-
« être expier cruellement nos torts récipro-
« ques. »

Célestine reconnut l'écriture de son père et ne put se refuser à croire que cette femme qui était auprès d'elle, n'eût possédée la confiance de Jérôme ; mais elle ne trouvait pas que cela dût suffire pour lui accorder la sienne.

— A quel titre vient-elle ici ? se demandait la jeune fille en parcourant négligemment les lettres étalées sur la table ; je respecterai les faiblesses de notre père, mais je n'accorderai jamais à une étrangère, l'autorité qui n'appartient qu'à une mère.

— Ma chère demoiselle, reprit la mère Farday, après avoir promené autour d'elle des regards curieux, ma démarche avait un but que je puis vous avouer maintenant...

Célestine fit un mouvement. Mère Farday continua :

—Je sais qu'un certain *Léyopode*, un beau garçon, aimable, gai, un charmant cavalier

enfin, étant parvenu à se faire aimer de vous...

— Madame, de semblables détails dans votre bouche...

— Ne sont pas aussi déplacés que vous pourriez le croire, ajouta la vieille femme en branlant la tête ; ce M. *Léyopode* est aimable ; et comme je vous le disais tout-à-l'heure, ma chère enfant, ce n'est pas la première fois qu'il abuse de son physique et de ses autres avantages pour suborner une jeunesse, et après, la planter là, sans s'inquiéter, le moins du monde, de ce qu'elle deviendra... Peut-être seriez-vous bien étonnée si je vous disais qu'il songe en ce moment même à rompre avec vous?... Votre sourire m'annonce votre incrédulité ; vous doutez de mes paroles ; quelques jours encore, et vous aurez la preuve que je vous disais la vérité, lorsque je vous annonçais

que votre amant se séparerait de vous...

— Je ne sais qui a pu vous faire supposer....

— Point de fausse honte, ma chère demoiselle ; s'abandonner aux caresses d'un amant est une faute, sans doute, mais toutes celles qui commettent cette faute là, si elles ont pour excuse leur inexpérience, ne peuvent alléguer en même temps qu'elles sont privées des conseils d'une mère... Une fille peut aimer son père de toutes les forces de son âme ; mais il y a toujours entre elle et lui un sentiment de réserve qui empêche ces confidences que la tendresse d'une mère sait provoquer... La vôtre vous manquait dans ce moment difficile où le cœur parle pour la première fois ; ce M. *Léyopode* vous a plû ; vous avez cru qu'il vous serait fidèle, qu'il vous épouserait peut-être...

— Il me l'a juré, répliqua Célestine avec

ce ton de confiance qui semblait dire : Je ne doute pas qu'il tienne promesse.

— Des sermens ! reprit la mère Farday, ah ! ils n'en sont pas chiches... ils jureraient toute la journée, qu'ils n'en seraient pas plus malades...

— M. Léopold ne ressemble pas à ces jeunes gens qui se font un jeu de l'amour et de la vertu d'une femme.

— Lui ! il ne vaut pas mieux que les autres ; peut-être même vaut-il moins ; c'est ce que le temps vous apprendra ; mais, puisque vous tenez à lui, il réparera ses torts, et malgré ses petites idées, nous pourrons le contraindre à vous épouser... je le connais un peu, ce cher homme, et il ne se doute pas que la vieille mère Farday est capable de s'opposer aux projets qu'il a formés... Quand je devrais mettre en avant le papa Levasseur... qui ne plaisante pas sur

le chapître de l'honneur, à ce qu'il paraît... quand je devrais lui faire écrire toutes les belles équipées de son cher *Léyopode*....

— Vous ne ferez pas cela, Madame, dit Célestine avec vivacité; je vous défends de le chagriner.

— Hum! hum! murmura sourdement la mère Farday, elle me défend... — Et elle ajouta, en élevant la voix: — Oh! avant d'en venir à cette fâcheuse extrémité, nous essaierons des moyens plus concilians... comme dit le proverbe: *On n'attrappe pas des mouches avec de l'eau de javelle*. La douceur d'abord; et si elle ne réussit pas, la rigueur alors... fiez-vous à moi, ma chère demoiselle, vous serez heureuse!

Célestine n'était que médiocrement convaincue; mais la mère Farday l'obligea bientôt à partager entièrement son opinion, quand elle lui eut fait convenir que la veille

au soir Léopold ne s'était pas trouvé sur son passage comme il en avait pris l'habitude depuis le commencement de leur liaison ; le dépit, la crainte d'avoir été trompée firent le reste. Célestine s'abandonna aux conseils de la mère Farday, qui n'eut pas de peine à la décider de se rendre chez le bel étudiant, et de monter chez lui, malgré la consigne que ce dernier avait donné à son portier ; la jeune fille ne chercha pas à s'expliquer quel genre d'intérêt animait la vieille femme ; elle se décida et obéit instinctivement à tout ce qu'elle lui prescrivait ; en quelques instans, sa toilette fut achevée ; elle appela Georgina, lui dit quelques mots à l'oreille, et sortit avec la mère Farday.

Léopold s'habillait quand Célestine pénétra chez lui. A la vue de celle qu'il appelait déjà son ex-maîtresse, notre étudiant ne put s'empêcher de faire une grimace et de se

dire mentalement : — Mon imbécile de portier aura été boire au cabaret voisin, et ma belle Célestine en a profité pour arriver jusqu'à moi... morbleu !

— Eh bien ! monsieur, lui dit la jeune fille d'une voix caressante, c'est ainsi que vous me remerciez de ma bonne visite : vous me boudez, c'est gentil ! après votre conduite d'hier au soir...

— Ma conduite, répéta Léopold, elle est exemplaire, ma conduite, et personne...

— Oui, je vous conseille de vous en féliciter ; quand on a des affaires importantes, on prévient les gens, afin de leur épargner de l'inquiétude ; mais c'est un souci que vous ne sauriez avoir.

Et Célestine s'est débarrassée de son châle ; elle a jeté son bonnet sur le lit, et sans paraître remarquer que Léopold est prêt à sortir, elle s'assied commodément dans la ber-

gère en velours d'Utrecht, placée près de la fenêtre, et dit, avec le ton de la résolution :

— Je suis venue pour entendre votre justification, Monsieur, me la ferez-vous attendre long-temps ?

— Ma justification, articule lentement Léopold en jetant sur Célestine un regard d'étonnement ; mais avant de me justifier, ma chère amie, il faudrait que j'eusse des torts...

— Vous en avez envers moi, réplique Célestine avec fermeté : d'abord, hier au soir vous avez manqué à la promesse que vous m'aviez faite.

— Une affaire d'une importance majeure...

— Je m'attendais à votre réponse ; malheureusement, Monsieur, ce n'est pas dans un estaminet, en jouant du punch au billard, qu'on traite d'ordinaire des affaires

comme celle que vous prétendez avoir terminée.

— Comment sait-elle tout cela? se demanda Léopold, qui ne pouvait se douter que sa femme de ménage ait donné des renseignemens à Célestine.

— Vous paraissez surpris, Monsieur, continua la jeune fille, qui suivait, sur le visage de Léopold, l'effet de ses paroles; ce n'est pas tout, je sais encore que vous méditez une trahison...

— Il y a du Frédéric dans tout ceci, pensa Léopold; c'est lui qui l'aura prevenue... Ah! mon déloyal ami!

— Vous avez formé le projet de m'abandonner, et cela sans songer aux suites funestes que cette résolution pourrait avoir pour moi; car je vous aime, Léopold, je vous aime au point de me faire une arme de mon amour pour combattre votre fatale ré-

solution... Je ne rougis pas d'avouer ce que j'éprouve pour vous... Ne m'avez-vous pas dit, avec cet accent qui part du cœur : Célestine, tu seras ma femme, je le jure! Je vous ai cru, parce que je ne pouvais douter de la sincérité de vos paroles; vous m'aimiez, et en vous sacrifiant mon honneur, mon seul bien à moi, je vous ai donné la preuve que j'avais confiance en votre promesse... et maintenant, vous songeriez à m'abandonner... Oh! non, vous renoncerez à ce projet...

— Mais...

— Vous y renoncerez, Léopold, s'écria Célestine avec le ton de l'exaltation ; un horrible malheur vient de me priver du seul appui sur lequel je puisse compter dans ce monde; désormais je suis libre, ma volonté m'appartient, et cette contrainte que je m'imposais, afin de ne point chagriner mon

vieux père, cette contrainte n'est pas un obstacle que vous m'opposerez... Vous devez me comprendre, Léopold...

Notre étudiant avait très bien deviné ce que Célestine attendait de lui, mais il ne s'empressait pas de répondre, car il n'entrait point dans ses vues de s'embarrasser d'une jeune fille, dont la présence chez lui pouvait nuire à son avenir : il cherchait des phrases polies, à l'aide desquelles il pût lui faire comprendre qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer; mais que, cependant, son amour ne pourrait le décider à transgresser les ordres de son père.

— Bon ! j'y suis, se dit-il; le papa Levasseur va me servir de bouclier pour repousser les traits que cette petite syrène me décoche... Un père est un personnage essentiellement utile... même à un mauvais sujet.

Et il prit un air grave pour répondre à Célestine.

— Ma bonne amie, lui dit-il, la position d'un étudiant est précaire; rien de stable, rien sur lequel il puisse fermement compter; ses études le préoccupent... ses examens le tourmentent... et s'il cherche des distractions, c'est moins un besoin du cœur que le désir de s'étourdir un peu... j'ai voulu m'étourdir ; mais ma faible raison a succombé, et en croyant jouer avec le sentiment, je suis devenu réellement amoureux... vos charmans attraits, votre naïveté ont triomphé de l'indifférence que je voulais conserver auprès de vous.

— Quel ton cérémonieux! dit Célestine avec un mouvement de dépit : autrefois vous me traitiez avec plus d'abandon.

— Ma chère Célestine, autrefois j'avais tort...

— N'achevez pas, Monsieur ! s'écria la jeune fille avec explosion ; je ne suis point venue chez vous pour m'entendre dire des choses mortifiantes... Vous avez deviné ce qui m'y amenait ; ce n'est pas une suppliante prière que je vous adresse, Léopold ; je vous rappelle vos engagemens, et vous ne pouvez vous refuser à les remplir.

— Peste ! se dit l'étudiant en se pinçant les lèvres, on dirait qu'elle me récite une leçon apprise à l'avance : ne nous laissons pas gagner : soyons ferme... mon avenir le veut ainsi.

Et Léopold argumenta, déraisonna, fit de la logique à sa manière pour convaincre Célestine de l'impossibilité où il se trouvait de la garder auprès de lui : il mit son père en avant, son respectable père qui était sur le point de faire un voyage à Paris pour s'assurer, par lui-même, des progrès que son fils

faisait dans ses études, et s'informer de la vie qu'il menait ; et il exagéra le rigorisme du bonhomme ; il en fit un fanatique en matière d'existence sociale ; mais Célestine souriait ironiquement en écoutant Léopold, qui suait sang et eau, au milieu de ses périphrases, qui n'avaient pas toujours le sens commun, et que Célestine interrompait par ces mots :

— Je vous aime Léopold, votre abandon me donnerait la mort ; je ne me résoudrai jamais à me séparer de vous !

Ce fut vainement que Léopold se mit en frais d'éloquence, il ne put rien gagner sur l'esprit d'une jeune fille dont la timidité et la douceur l'étonnaient quelques jours auparavant.

— On lui a monté la tête, se disait-il en se dépitant ; mais je ne lui céderai pas.

Pauvre Léopold ! ta colère échoua devant quelques pleurs ; c'est vainement que tu

t'étais affermi dans le projet de rompre avec une maîtresse jeune et jolie, et pour laquelle ton cœur n'éprouvait point encore cette froide indifférence, dernier symptôme d'une passion qui s'en va, il te fallut succomber au piége qu'on te tendait : un raccommodement scella les nouveaux sermens que ta bouche articula avec cette franchise qu'un tendre rapprochement fait naître. Tu avais cherché à te dégager entièrement ; et cette permission, qu'on venait solliciter, cette cohabitation à laquelle tu voulais échapper, a été accordée par toi. Celestine habitera ta modeste demeure, et ménagère habile, elle saura te créer des ressources que la vie d'estaminet et de restaurant n'aurait jamais su deviner.

Te voilà mari-garçon, Léopold; prends garde ! cet avenir, ton idole, à laquelle tu te vantais orgueilleusement de tout sacrifier,

ton avenir n'est plus dans tes mains; une autre volonté que la tienne va te guider. Tu t'es dit : — Cela durera un mois ; elle-même demandera le divorce ! — Pauvre fou ! prends garde ! car tes prévisions ne se réaliseront peut-être pas !

Célestine est sortie de chez son amant en lui disant : — Au revoir, mon Léopold ; à demain ! — Et à quelques pas de la maison, elle rejoint mère Farday qui commençait à trouver le temps long, et qui maudissait tout bas la loquacité si ordinaire aux amoureux.

— J'ai réussi, lui dit Célestine ; et elle serre la main de la vieille femme comme pour la remercier ; car c'est à ses conseils, à la leçon que mère Farday lui a tracé à l'avance, qu'elle doit le bonheur qui lui arrive.

— Ah ! vous avez réussi, reprend la femme

de ménage : le vaurien s'est amendé ; il vous a encore fait de belles promesses...

— Mieux que cela, ajoute Célestine.

Et elle lui apprend qu'elle demeurera chez Léopold, et qu'il ne lui sera pas aussi difficile qu'elle le pensait, de l'amener à une entière réparation de ses torts.

— Avec un peu de fermeté, ajoute-t-elle je le déciderai à m'épouser !

Et elle se sépare de la mère Farday et retourne rue Mouffetard.

IV

Laquelle des deux?

Huit jours se sont écoulés. Célestine a fait entendre à sa sœur qu'elles ne pouvaient garder un logement trop spacieux pour elles — il n'y avait que deux pièces — et qu'il était nécessaire de prendre des arrangemens

avec le propriétaire, afin d'acquitter les deux termes échus, et pour le paiement desquels il avait menacé de faire vendre leur mobilier. Georgina a répondu à sa sœur qu'elle ne demanderait pas mieux que de prendre des arrangemens avec M. Cornuquet, mais qu'elle ne prévoyait pas comment, avec le gain de leurs journées, elles parviendraient à mettre de côté la somme qui était due au propriétaire.

Alors Célestine a parlé de vendre quelques meubles inutiles; elle a donné à entendre qu'il lui serait facile de trouver à se loger chez madame Serbleu, qui déjà lui a offert une chambre. Georgina s'est étonnée d'une résolution aussi étrange; mais Célestine s'est empressée d'ajouter qu'elle a songé à lui assurer un appui.

— Ce garçon teinturier, dont tu me parles si souvent sera cet appui, a-t-elle ajouté

en souriant de la surprise de Georgina ; mon père m'a vivement recommandé M. Christophe, au cas où il se déciderait à t'épouser ; et je n'ai pas attendu qu'il me fît la demande de ta main...

— Comment, tu as osé ! s'écrie Georgina en rougissant de honte.

— Où est le mal ? réplique Célestine ; ce garçon a des vues honnêtes, mais sa timidité est si grande, qu'il craignait de nous déplaire en nous avouant ses projets ; j'ai été au-devant de la confidence qu'il se proposait de nous faire, et en provoquant une explication franche, j'ai su qu'il t'aimait...

— Comment ! il t'a fait cet aveu-là !

— Certainement ; Christophe a pour toi de l'estime, de l'amitié, et la preuve, c'est qu'il t'épousera... mais dans quelques mois seulement ; nous devons respecter la mémoire de notre père ; c'est un sacrifice que

les convenances nous imposent; je lui ai permis de te faire la cour en attendant... cela te distraira; oh! sois sans crainte, s'empresse-t-elle d'ajouter, il n'a que des vues honnêtes, ce garçon, il est incapable de nuire à ta réputation. Je vais voir ce M. Cornuquet.

Et Célestine descend lestement les quatre étages, en s'applaudissant de son stratagème qui lui permettra de mettre à exécution le projet arrêté d'avance entre elle et Léopold, projet qui paraissait d'abord ne soulever aucune difficulté, mais que la présence de Georgina a rendu impossible; elle entre dans la boutique de Cornuquet, et trouve celui-ci, commodément assis sur sa banquette, les coudes appuyés sur ses genoux, le nez au vent, les yeux errans çà et là. Célestine le salue en lui faisant une petite mine gracieuse, et lui apprend qu'elle vient dans

l'espérance de le trouver disposé à conclure un arrangement qui mettra fin aux poursuites qu'il a cru devoir diriger contre son père pour le paiement de ce qui lui est dû.

— A moi? reprend Cornuquet avec un gros rire qui a des prétentions à la malice; mais il ne m'est rien dû, mademoiselle; vous êtes liquidée envers moi... — Et il ajouta mentalement : — Et je n'en suis pas fâché.

— Mais, monsieur, reprend Célestine, qui ne comprend pas comment sa dette a pu être payée; personne, que je sache, n'était chargé d'acquitter ces deux termes, et je ne devine pas...

— Le nom de l'ami généreux qui a fait le coup, ajouta Cornuquet d'un ton goguenard; he! he! il n'y a pas besoin d'être sorcier pour cela; la liste de vos connaissances n'est peut-être assez étendue, qu'en cher-

chant bien vous ne puissiez y trouver le nom de Christophe.

— Christophe ! répète Célestine, comment c'est lui qui nous a rendu ce service ?

— Il vous en rendra bien d'autres, si vous le laissez faire, réplique Cornuquet, que l'étonnement de Célestine amuse; c'est un gaillard qui a du foin dans ses souliers, comme on dit populairement ; ça travaille dur, et ça fait fi d'un verre de vin ; c'est une véritable demoiselle.

Célestine n'en veut pas entendre davantage; elle va retrouver Georgina, mais elle se garde bien de lui apprendre ce que Christophe a fait pour les tirer d'embarras : sa séparation d'avec sa sœur n'aurait plus un motif plausible, et après une semaine d'hésitations, de combats, elle en est arrivee à brusquer cette séparation, à la présenter

comme nécessaire, indispensable. Célestine a bien quelque influence sur l'esprit de Georgina, mais le bon sens de celle-ci est un obstacle à ses projets, car elle redoute de vivre seule, éloignée de Célestine, à laquelle elle confie ses peines, ses chagrins d'un jour; privée désormais d'un appui, qu'elle s'est habituée à regarder comme ne devant jamais lui manquer, elle combat, avec assez de raison, la détermination de Célestine; c'est vainement, elle ne peut obtenir que cette réponse, qui annonce une résolution inébranlable :

— J'ai réfléchi à notre situation ; elle exige que nous vivions séparées; d'ailleurs, ton avenir est plus assuré que le mien, puisque Christophe songe sérieusement à te prendre pour femme; les convenances l'empêchent de parler de ses projets, mais dans quelques mois, rien ne s'opposera à ton

bonheur... car tu seras heureuse avec lui, ma chère Georgina.

Et sans perdre de temps, Célestine s'occupe de mettre son projet à exécution. Elle profite de l'absence de Georgina pour faire monter le propriétaire Cornuquet, auquel elle donne congé de son logement; celui-ci se récrie; mais Célestine lui propose un arrangement, que Cornuquet s'empresse d'accepter, et qui consiste à séparer de nouveau le logement en deux parties distinctes; la porte de communication sera condamnée, comme elle l'était avant l'arrivée de Jérôme dans la maison; Georgina conservera la petite chambre qui donne sur la cour, et afin d'assurer à Cornuquet le paiement de son loyer pendant six mois, elle lui abandonne quelques-uns des meubles garnissant la chambre de Jérôme; l'idée de vendre ainsi des objets qui lui rappellent

la mémoire de son père ne la trouble pas; elle conclut ce marché sans disputer sur le prix, et convient avec Cornuquet que les lieux seront mis en état le lendemain lundi, pendant leur absence; Cornuquet s'y engage et prend congé de Célestine en lui disant : — Foi d'homme ! tout s'arrangera ainsi que vous le désirez.

L'imprudente Célestine s'applaudit de sa résolution; désormais, elle sera libre de ses actions; Léopold, qui d'abord avait montré de l'éloignement pour cette co-habitation que Célestine désirait ardemment, afin de resserrer les liens qui l'unissaient à son amant, liens fragiles qu'un caprice, une misérable querelle pouvait à jamais briser, Léopold presse la jeune fille de venir demeurer avec lui. Une lettre du papa Levasseur à changé les idées d'ambition et d'avenir de notre jeune étudiant; la dispa-

rition d'un dépositaire infidèle, une effroyable grêle, qui a ravagé en quelques heures la plus belle récolte que de mémoire d'homme, il y ait eu en Bourgogne, tous ces malheurs réunis ont inspiré au papa Levasseur une lettre extrêmement pathétique, dans laquelle il prêche a son cher Léopold l'ordre et l'économie ; il lui a rappelé les énormes sacrifices qu'il s'est imposés pour lui donner l'education brillante qu'on reçoit dans un collège de Paris, moyennant mille francs par année, et ceux non moins grands, que sa profession d'apprenti-médecin a nécessités.

L'épitre paternelle a fait faire de sérieuses reflexions à Léopold ; la vie de mari-garçon qui s'offre à lui, loin de l'effrayer, lui semble la plus propre à mettre les conseils de son père en pratique. L'ordre, l'économie résultent, lui a-t-on dit de cette vie d'inté-

rieur que le mariage seul peut faire connaitre.

— Eh bien! s'est écrié Léopold, après quelques minutes de méditation, je puis me procurer ces avantages sans avoir les inconvéniens résultant d'une liaison que la loi a rendu éternelle. Si mon essai n'est pas heureux, j'en serai quitte pour chercher une bonne querelle à ma charmante Célestine; après elle, une autre... c'est le véritable moyen de trouver une femme parfaite.

Aussi, fut-il le premier à presser Célestine de venir demeurer chez lui; celle-ci ne demandait pas mieux, et elle avait travaillé en conséquence pendant la semaine qui s'était écoulée; Georgina n'éprouvait plus la même répugnance à se séparer de sa sœur; peu à peu, elle s'était habituée à cette idée, qu'elle avait d'abord repousséeavec force; et Célestine, charmée d'une soumission sur laquelle

elle n'osait compter, a avoué à Georgina le secret de son amour ; la joie qui éclate dans les yeux de Célestine, l'entraînement de son discours, l'éloge exagéré qu'elle fait du caractère et des manières séduisantes de Léopold, ont vivement ému Georgina, qui n'a pas de peine à décider sa sœur à lui faire connaître cet aimable jeune homme, qui sera riche un jour, et qui lui a juré de l'associer à son sort.

Célestine a prévenu Léopold du rôle qu'il devait jouer auprès de sa jeune sœur ; elle lui a recommandé surtout la réserve et le ton le plus respectueux alors qu'il s'adresserait à elle. Notre étudiant consent de bonne grâce à ce que Célestine exige de lui, et le dimanche suivant, il se rend rue Mouffetard, après avoir prévenu la mère Farday qu'il n'avait plus besoin de ses services.

La femme de ménage a laissé échapper

quelques exclamations de surprise, des : — Hélas! mon Dieu! jour de Dieu! c'est-y bien possible! — Et Léopold, lui ayant confirmé cette nouvelle, en s'acquittant de ce qu'il lui doit, la mère Farday est sortie de chez lui en se promettant de connaître avant peu le motif d'une détermination qui compromet son existence.

— Car, enfin, se dit-elle, je comptais sur les dix francs par mois qu'il me donnait pour soigner ses hardes et son mobilier, et puis, tout d'un coup... est-ce que cette ingrate de Célestine lui aurait donné le conseil de se débarrasser de moi?... Hé! hé! c'est dans les possibles; elle a eu peur que je ne me permette des libertés avec elle... à cause du service que je lui ai rendu... nous verrons, ma petite Célestine, nous verrons, et pas plus tard qu'aujourd'hui, ce que je dois penser de vous.

Célestine comptait sur la visite de Léopold qui lui avait promis la veille de venir rue Mouffetard, afin de renouveler connaissance avec Georgina; celle-ci ne s'attendait pas à trouver, dans l'amant de sa sœur, ce jeune chirurgien de l'hôpital qui paraissait témoigner tant d'intérêt à son père. Célestine s'était ménagée ce dernier moyen pour triompher des scrupules de sa jeune sœur à l'égard d'une liaison qui, malgré son amour, ne lui semblait pas tout-à-fait excusable. Cette pudeur, innée chez les femmes, ce sentiment des convenances, auxquelles elles obéissent instinctivement, lui avaient fait désirer que Georgina qu'elle traitait comme un enfant, n'eut pas une parole de blâme en voyant que c'était à ce jeune chirurgien qu'elle avait donné son cœur.

Léopold ne se fit pas attendre; il monta sans hésiter les quatre étages et alla frapper

à la porte que Célestine lui avait désignée de manière à ne pas s'y méprendre; mais notre étudiant tourna à droite, au lieu de prendre à gauche, et ce fut chez le philosophe Jean Fréju, le beau chanteur des rues, qu'il s'adressa; lorsque ce dernier ouvrit sa porte, Léopold reconnut son erreur, et s'empressa de dire :

— Je me trompe; excusez-moi; c'est à mademoiselle Jérôme que je désire parler.

— La porte au fond du *collidor,* lui répliqua Jean Fréju en le toisant des pieds à la tête; tiens! tiens! tiens! murmura-t-il entre ses dents; voilà un *moderne,* — lisez un élégant — qui vient déjà traîner ses guêtres dans ces parages..... Est-ce que nos deux tourterelles auraient envie de s'envoler ?... Ces jeunesses! ces jeunesses!

Et il se met à chanter à pleine gorge :

Faut pas heurter, faut pas heurter,
L'galant qu'on n'peut pas épouser !
L'mirlitlord qui veut nous tromper.

La verve poétique de Jean Fréju lui avait suggéré ce troisième vers qui faisait allusion à la visite que les filles de Jérôme allaient recevoir ; mais sa superbe voix n'arriva pas jusqu'aux oreilles de Célestine et de Georgina, elle n'éveilla que l'attention de Christophe, qui cherchait depuis une heure comment il s'y prendrait pour offrir à ses jeunes voisines de les accompagner au cimetière du Mont-Parnasse, où reposaient les cendres de Jérôme. Cette triste promenade lui paraissait de rigueur, et il s'étonnait que l'idée fût venue de lui.

— Ma foi ! s'était-il dit en frappant du

pied avec impatience, au petit bonheur! Je leur dirai ce qu'il me viendra à l'esprit... Et voilà!

Il sortait de sa chambre, comme Léopold entrait chez ses voisines; la vue de l'étudiant, qu'il ne reconnut pas, de même que Jean Fréju, qui s'était attaché à la mise de l'individu en négligeant l'examen du visage, l'espèce de familiarité avec laquelle Léopold venait d'entrer, le chapeau sur la tête, et le — Bonjour! — singulièrement amical qui s'était échappé de ses lèvres, en abordant Célestine qui lui avait ouvert la porte, tout cela fut remarqué par Christophe qui sentit le sang lui monter au visage. Il fit quelques pas dans le corridor, comme pour s'élancer sur les traces de Léopold, mais un mouvement de crainte le cloua à la même place. Il eut peur de déplaire, et cette réflexion se présenta à son esprit inquiet : — Ai-je la

droit de les troubler? de les espionner?...
Oh! non..... non.....

Christophe allait rentrer dans sa chambre, lorsque Jean Fréju sortit brusquement de la sienne, après avoir roucoulé son allusion chantante, qui suivant lui, valait tout un gros sermon bourré d'une excellente morale.

— Hé! hé! fit Jean Fréju avec un gros rire, en apercevant Christophe qui semblait être aux aguets; il paraît que le *moderne* t'a fait de l'impression, comme on dit; il est singulièrement bien ficelé avec ses vêtemens qui ne sortent pas du Temple... L'endroit n'est pas assez recherché pour que le mirliflor y fasse ses emplètes, et puis les marchands ne font crédit que de la main à la poche... Ce n'est pas comme les tailleurs... ça m'a toujours manqué à moi... ah! si j'avais eu un ami tailleur! au jour d'aujourd'hui je rou-

coulerais peut-être des morceaux d'opéras-comiques ou non comiques... mais la mise me manquait et les guenilles n'inspirent pas de confiance... *L'habit ne fait pas le capucin*, dit la *Morale des Actions*, oui, mais elle l'aide à se bichonner, le capucin, elle le rend attrayant... et...

Christophe avait écouté silencieusement cette longue apostrophe à l'injustice du sort, que Jean Fréju débita avec accompagnement de gestes et de roulement d'yeux; son oreille était attentive, et cherchait à saisir quelques éclats de voix qui partaient de chez ses voisines; le bruit d'un baiser résonna fort distinctement, et fut entendu de Christophe et de Jean Fréju; l'ouvrier teinturier serra les poings et s'adressa mentalement cette question :

— Laquelle des deux? Le marchand de

chansons étouffa un éclat de rire, et s'élança dans l'escalier en fredonnant :

A ce soir! à ce soir!
Dans ma chambrette,
En cachette;
A ce soir! à ce soir!
Chose, tu viendras me voir!

— C'est la première fois que cet homme vient ici, se disait Christophe, et cette familiarité, cet abandon lui est permis... Ah! père Jérôme! pourquoi faut-il qu'un accident vous ait enlevé sitôt!... vos filles avaient encore besoin de votre appui, de vos conseils surtout... si j'osais parler... mais je n'en ai pas le droit...

Et Christophe rentra tristement chez lui, mais il ne referma point sa porte; il voulait voir passer cet inconnu qui avait éveillé en lui un sentiment nouveau : la jalousie! Il se promettait de le suivre à la piste, de savoir

et son nom et sa demeure. Christophe était absorbé dans une profonde rêverie lorsque Léopold sortit avec Célestine et Georgina; le bruit qu'ils firent, en passant sur le carré, le rappela à lui-même; il leva les yeux et put se convaincre que ses soupçons étaient fondés; que cette intimité, qu'il redoutait avec tant de raison, existait entre ses voisines et le bel inconnu.

— Je ne devais en suivre qu'un, pensa Christophe, eh bien! j'en suivrai trois... je risquerai moins de le perdre de vue maintenant qu'il se fait accompagner...... Ah! mam'zelle Célestine! mam'zelle Célestine!

— Savez-vous si elle est chez elle? lui demanda une vieille femme, qui était haletante d'avoir monté les quatre étages, et qui balbutia cette demande d'une voix entrecoupée.

— Je ne suis pas portier, lui répliqua du-

rement Christophe qui avait reconnu la mère Farday pour être venue, quelques jours avant, chez les demoiselles Jérôme.

Et il descendit l'escalier en courant, sans daigner répondre à la vieille femme qui lui criait : — Jeune homme! jeune homme! pourriez-vous me dire...

La voix de la mère Farday se perdit dans l'escalier, car Christophe ne s'arrêta point pour converser avec elle ; il était arrivé dans la rue, et il avait aperçu Léopold qui se dirigeait vers le haut de la rue Mouffetard en donnant le bras à ses deux compagnes.

— Rien que deux! se dit Christophe en accompagnant cette exclamation d'un rire ironique... Suivons-les!

Et il s'attacha à leurs pas, réglant sa marche de manière à les suivre sans être aperçu. A la barrière, Léopold tourna à droite, et suivit le boulevart extérieur en parlant avec

vivacité, tantôt à Célestine, tantôt à Georgina; si bien que le doute dans lequel était Christophe se prolongeait, car Léopold semblait partager également ses soins et son attention entre les deux sœurs.

Léopold et ses compagnes cheminaient toujours sur les boulevarts, et Christophe, qui ne devinait pas le but de cette promenade, se livrait à des commentaires sur les dangers auxquels les jeunes filles sont exposées alors qu'elles n'ont plus de parens pour veiller sur elles. L'ouvrier teinturier, garçon simple et candide, que la corruption n'avait pas encore atteint, moralisait à part lui, de manière à édifier une assemblée de mauvais sujets les plus corrompus. Christophe avait été abandonné par sa mère, en venant au monde. Élevé aux Enfans-Trouvés, il s'y était fait distinguer par sa bonne conduite et son application. A six ans, il l-

sait couramment, et à douze, il entrait chez M. Royer, maître teinturier de la rue des Noyers, qui moyennant quatre années de son temps, avait consenti à lui montrer son état, et à l'héberger pendant la durée de ce long noviciat; l'aptitude, le zèle de Christophe ne s'étaient point démentis dans sa nouvelle situation. Il avait été enfant soumis, il fut apprenti docile; c'était *un sujet*, comme on dit vulgairement, et le seul défaut qu'on put lui reprocher était une extrême timidité, une défiance de lui-même et des autres qui le portaient à s'isoler au milieu de ses camarades.

Christophe avait la manie de thésauriser — manie excellente, ma foi! — et quand ses camarades cherchaient à l'entraîner au cabaret en lui reprochant son avarice, il baissait la tête, et se contentait de penser qu'il était plus sage d'amasser que de dissi-

per. Cette timidité, à laquelle ses amis donnaient le nom de sauvagerie, l'avait préservé de faire de ces folies qu'on pardonne aisément, parce que, dit-on, *il faut que jeunesse se passe.* Or, Christophe avait grandi, sa jeunesse s'était passée, et il avait satisfait à la loi, cette lourde dette, qui pèse plus particulièrement sur le peuple, quoi qu'en disent certains optimistes qui crient à l'égalité. Pauvres sots!

Le sort avait été favorable à l'orphelin; un bon numéro, l'avant dernier du tirage, le préserva de l'insigne honneur de servir la patrie entre les quatre murs d'une caserne; Christophe ne fut point arraché, de par la loi, à son travail; il continua de teindre et de nettoyer, ainsi que de faire des économies, et c'est animé de ces sentimens d'ordre que nous l'avons trouvé logé sur le même carré que défunt le père Jérôme.

Tout en moralisant et en observant l'attitude de Léopold, Christophe arriva à la porte du cimetière Mont-Parnasse, et ce ne fut pas sans un mouvement de surprise qu'il vit Léopold acheter deux couronnes à l'une des marchandes qui encombrent les portes des cimetières et vous assourdissent des cris : — Venez à moi, ma petite dame! achetez-moi une couronne! — L'étudiant s'était retourné, et Christophe l'avait reconnu.

— Le carabin de la Pitié! s'écria-t-il mentalement; et comme s'il eût été honteux de lui avoir supposé des intentions déshonnêtes, des idées désorganisatrices, il recula en arrière afin de n'être point aperçu. Il lui semblait qu'il venait de commettre une mauvaise action en épiant les démarches de ses voisines.

Léopold avait rejoint Célestine et Georgina, qui l'attendaient à l'entrée du cime-

tière; l'étudiant avait pris des renseignemens auprès du concierge qui lui indiqua, du geste, la direction qu'il devait suivre.

— Au fait! pensa Christophe en s'avançant, il n'est pas défendu de venir saluer le coin de terre où dort un brave homme..... S'ils me voyent, je leur parlerai..... Si ce carabin n'a pas l'air de faire fi de moi, car alors!

Et Christophe pénétra dans l'intérieur du cimetière en faisant un geste menaçant.

V

Mains noires et mains blanches

Ce ne fut pas sans avoir beaucoup cherché à travers ce vaste champ de repos, jalonné de modeste croix de bois, et auquel d'orgueilleuses distinctions ont fait donner le nom de *fosse commune*, comme si la terre

n'était pas la même à quelques pieds plus loin! que Léopold et ses jeunes compagnes parvinrent à trouver l'endroit où reposait la dépouille mortelle de Jérôme. Célestine et Georgina s'inclinèrent, et le front vers la terre dirent à voix basse une prière à laquelle Léopold se joignit d'intention; le recueillement des pauvres filles, qu'un accident cruel avait rendu orphelines, fit une profonde impression sur l'âme peu sensible de l'étudiant, qui regardait les pleurs comme la preuve d'une indigne faiblesse, et une douleur profonde comme un jouet que les personnes sensibles aimaient à se donner.

Mais ici le désespoir ne se manifestait point par d'éclatans sanglots : c'était une douleur muette et profondément sentie; il n'y avait point de coquetterie à venir s'agenouiller au pied d'une croix de bois, car

ces oisifs, qui parcourent nos cimetières en ricanant et en se communiquant les réflexions que leur suggère la vue des monumens et la lecture des inscriptions, ces curieux qui n'apportent point dans leurs excursions ce recueillement que l'endroit où ils se trouvent commande impérieusement, ces promeneurs insipides, ne se montrent avides que de tombeaux fastueux et de riches mausolées ; ils s'éloignent de la fosse commune comme d'un lieu repoussant. Soyez certains que ceux qui s'y acheminent, en jetant autour d'eux des regards furtifs, y viennent guidés par un sentiment pieux, et non pour étaler leurs douleurs en public.

Célestine et Georgina avaient fini leur prière ; les couronnes que Léopold s'était procurées à l'entrée du cimetière ornaient la croix de sapin sur laquelle on lisait le nom de Jérôme et cette phrase simple, mais

touchante. *Il fut enlevé trop tôt à l'amour de ses enfans.* Au moment de s'éloigner du champ funèbre, Célestine aperçut Christophe, qui marchait lentement, la tête baissée, et le fit remarquer à Leopold en lui disant quelques mots à l'oreille, auxquels celui-ci répondit : — Très bien ! Ah ! c'est-là ce M. Christophe..... — Et le coup d'œil qu'il laissa tomber sur Georgina semblait dire : — Pauvre petite ? tu mérites mieux que ce lourdaud d'ouvrier. — C'est que Christophe n'était pas un élégant ; ses vêtemens des dimanches étaient propres, mais ils n'étaient que cela ; il ne marchait pas en se dandinant, il n'affectait point des allures qui lui étaient étrangères ; né ouvrier, il restait ouvrier, et n'enviait point un luxe au-dessus de son état.

A cette exclamation de Célestine : — C'est M. Christophe ! — Celui-ci avait levé la tête, se doutant bien quelle était la personne qui

venait de le reconnaître, et s'était approché pour saluer ses voisines. Léopold examinait, d'un air dédaigneux, l'ouvrier teinturier, dont la timidité redoublait toujours auprès des femmes, et qui en cette occasion lui parut être d'une gaucherie extrême. En effet, le premier mouvement de Christophe avait été de porter une main à son chapeau ; tandis que de l'autre, il désignait la croix placée à quelque distance et sur laquelle il venait de lire le nom de Jérôme ; un geste exprimant le regret répondit à son geste, mais ni Célestine, ni Georgina ne lui demanda comment il se trouvait au cimetière, et Christophe, qui cependant n'était point un sot incapable de rassembler deux ou trois phrases raisonnables, Christophe demeurait immobile à la même place, les yeux opiniâtrement fixés sur son chapeau, dans le fond duquel il semblait vouloir lire.

— Venez-vous? mesdemoiselles, dit Leopold d'un ton sec, car la rencontre de l'ouvrier teinturier le contrariait, et il voulait se débarrasser de sa présence; laissons monsieur continuer sa promenade.

— C'est fini, répliqua Christophe; le pauvre cher homme, que nous regrettons tous, a ce qu'il lui faut. — Et il designa la croix qui s'élevait sur la fosse — On est certain de le retrouver, et c'est ce que je voulais. — Il s'avança près de Leopold, et comme le visage de celui-ci n'exprimait ni la contrainte, ni le dédain, il lui serra cordialement la main en disant : — Vous êtes un brave et honnête jeune homme; pas fier surtout, et c'est rare, car à vous autres, il faut des amies à falbalas et à chapeaux, et ces demoiselles n'ont pas de tout cela, mais elles sont sages, et c'est une qualité qui vaut mieux que les plus belles toilettes.

— Il moralise, pensa Léopold, il ne sera pas facile de nous en débarrasser ; laissons-le discourir à son aise.

Et il prit le bras de Célestine en lui disant :

— Vous permettrez, mesdemoiselles que je vous reconduise chez vous.

— Je fais le même chemin, s'empressa d'ajouter Christophe, et si ca ne vous gêne pas, nous ferons route de compagnie?

—Volontiers, monsieur Christophe, lui répondit Célestine;Georgina accepte votre bras.

— Très bien, reprit Léopold en se penchant à l'oreille de Célestine, nous pourrons causer.

Georgina, que sa sœur venait de placer sous la protection de Christophe, prit le bras que l'ouvrier ne songeait pas à lui offrir, et tous les quatre sortirent du cimetière. Célestine causait à voix basse avec Léopold ce qui faisait faire des contorsions

à Christophe qui voyait toutes ses espérances à jamais perdues, car il s'était flatté qu'avec le temps, la persévérance et de bons procédés, il parviendrait à triompher de l'indifférence de Célestine ; mais cette froideur, à laquelle il attribuait l'éloignement que la fille aînée de Jérôme avait toujours montré pour les liens sacrés du mariage, cette froideur n'existait pas ; le baiser du matin lui revint à la mémoire, et le pauvre garçon se dit tristement : — Elle l'aime, je n'en puis douter ! — Et malgré cette certitude qu'il venait d'acquérir, il voulut encore questionner Georgina.

— C'est un bon garçon, que ce carabin-là, dit-il à la jeune fille, qui s'étonnait déjà du silence que son cavalier gardait avec elle.

— Oh ! oui, s'empressa-t-elle de répondre ; il n'a pas dépendu de lui de sauver notre

père; ses bons soins n'ont fait qu'adoucir ses derniers momens.

— Les soins, c'est son état, dit Christophe qui ne partageait point l'enthousiasme que la conduite de Léopold avait fait naître dans l'esprit de Georgina; ils sont un tas de carabins comme ça dans les hôpitaux pour soulager les malades, et il n'y a pas de préférence : des égards pour tous, c'est recommandé par les chefs; mais ce que je trouve bien dans sa conduite à votre égard, c'est qu'il a fait rendre les derniers devoirs à votre père, sans m'en prévenir, il est vrai, moi et les autres amis de ce bon Jérôme..... Je veux bien croire qu'il n'en ait pas eu le temps; son intention est bonne, et je n'ai pas le droit de suspecter le reste.... mais....

Christophe hésitait à poursuivre; il n'osant demander à Georgina ce que Célestine pensait de Léopold; la jeune fille vint à son aide

— Vous avez raison, monsieur Christophe, lui dit-elle ; ce M. Léopold nous témoigne de l'intérêt, à ma sœur surtout, qu'il connaissait avant le funeste accident que vous savez.

— Ah ! mam'zelle Célestine le connaissait ? reprit Christophe d'une voix troublée ; oh ! alors, je conçois maintenant sa manière d'agir ; quand on a des intentions....

— Les siennes sont pures, ajouta Georgina avec vivacité ; lorsqu'il sera reçu médecin, il épousera ma bonne Célestine.

— Ah ! il l'épousera ! fit Christophe, qui ajouta tout bas : — Hum ! hum ! tout ceci me paraît louche.

Mais une réflexion traversa subitement son esprit ; il se rappela avec quel embarras Jérôme avait reçu sa demande en mariage ; l'espèce d'éloignement que le vieillard avait voulu lui inspirer pour sa fille Célestine qui,

lui avait-il dit, ne songeait point à se marier; en rapprochant ces diverses circonstances, et les vœux que Jérôme formait pour qu'il fît choix de Georgina, Christophe ne put douter que cette liaison ne fût connue et approuvée du vieillard qui avait eu l'ambition de bien établir sa fille aînée.

—C'est dommage! se dit l'ouvrier teinturier, elle me plaisait; il n'y faut plus songer... je n'ai pas de chance, tout de même.

Et afin de s'étourdir sur cette révélation, qui détruisait l'espoir dont il s'était bercé jusqu'à ce moment, il essaya d'être galant avec Georgina; mais la conversation languissait, car la jeune fille était pensive, et répondait par monosyllabes à ce que Christophe disait. Heureusement qu'ils entraient dans la rue Mouffetard; Christophe se sentit plus à l'aise en songeant que la corvée qui lui avait été imposée par Célestine finissait à la porte de

leur maison, et qu'il allait être libre de se désoler tout à son aise.

Son attente fut encore trompee; Leopold prit congé de Georgina et de Célestine, et en serrant la main de celle-ci, il lui dit : — A demain! — puis il s'éloigna après avoir salué l'ouvrier teinturier qui ne répondit pas à cette politesse, tant il était de mauvaise humeur. Il suivit ses deux voisines, qui montaient lentement l'escalier: au quatrième et comme Christophe s'apprêtait à rentrer chez lui, Célestine le prit à part, et lui dit : — Monsieur Christophe, j'aurais à vous parler.

L'ouvrier allait repondre mais Célestine lui fit signe de se taire, en lui montrant Georgina. Christophe ouvrit sa porte, et le coup-d'œil qu'il lanca à Célestine semblait dire : Je suis à vos ordres; quand vous voudrez.

Il n'attendit pas long-temps; un quart-heure s'était à peine écoulé lorsque Célestine parut à la porte de sa chambre ; Christophe l'invita du geste à entrer, mais ce ne fut pas sans un sentiment de répugnance que la fille aînée de Jérôme, qui avait sollicité cet entretien, franchit le seuil de la chambre de l'ouvrier ; il lui semblait que la démarche qu'elle faisait auprès de lui était blâmable ; néanmoins elle se rendit à cette invitation muette, et referma doucement la porte derrière elle.

— Monsieur Christophe, articula-t-elle d'une voix faible, j'ai des reproches à vous adresser....

— A moi, mam'zelle, répliqua Christophe avec l'accent de la surprise.

—A vous, monsieur Christophe, poursuivit Célestine en s'efforçant de surmonter son trouble, il est des services qu'on reçoit avec

plaisir d'un ami; mais, ces mêmes services nous humilient lorsque nous les devons à une personne qui n'a pour nous qu'indifférence et pitié.

— Je ne vous comprends pas, mam'zelle Célestine, reprit Christophe, que le ton grave et sévère de la jeune fille avait interdit.

— Je connaissais vos projets de mariage, continua Célestine; mon père, la veille du jour funeste qui vit notre malheur, mon père m'avait appris que vous désiriez obtenir la main de Georgina.

Célestine mentait; mais ce mensonge obligeait Christophe à s'expliquer franchement, et elle l'employa sans scrupule.

— Votre père s'était trompé sur mes intentions, quant à mam'zelle Georgina, articula Christophe en attachant sur Célestine un regard pénétrant; je ne songeais pas précisément....

Célestine esquiva l'aveu qui allait lui être fait, en interrompant Christophe par cette phrase, qui exprimait un reproche :

— J'avais raison de dire que vous n'aviez pour nous qu'indifférence et pitié.

— Quelle idée! s'écria Christophe; oh! vous ne le pensez pas.

— Monsieur Christophe, dit Célestine avec le ton de la persuasion, je ne rougis pas, devant vous, de la misère dans laquelle nous nous trouvions il y a deux jours; notre dette envers M. Cornuquet a été payée par vous...

— On s'est trompé, ce n'est pas moi.

— Ne niez pas, mon ami, continua Célestine, la vérité m'est connue; votre conduite généreuse mérite des éloges, sans doute, mais il m'eût été plus doux de les adresser à un frère qu'à un étranger...

— Cependant, mam'zelle....

— Je crois bien que ce n'est pas l'intérêt qui vous a fait changer d'idée ; les filles du pauvre Jérôme n'étaient pas plus riches, il y a quelques jours, qu'elles ne le sont aujourd'hui ; c'était la main d'une modeste ouvrière que vous demandiez à son père, et celui-ci n'a pu que vous dire : Christophe, votre recherche me fait plaisir pour ma Georgina ; c'est une bonne, une excellente fille qui mérite d'être heureuse ; elle est encore bien jeune, mais votre raison la guidera.

— Je vous jure, mam'zelle... essaya d'articuler Christophe, je vous jure que....

Célestine ne le laissa pas achever la justification qu'il voulait entreprendre.

— Chargée par mon père, à son lit de mort de veiller sur Georgina, d'assurer son bonheur : cette responsabilité m'a déterminé à provoquer de votre part une explication franche ; vous excuserez ma démarche, mon-

sieur Christophe, en faveur du motif...

— Certainement, mam'zelle, repartit Christophe, avec une vivacité qui ne permit pas à Célestine de compléter l'expression de sa pensée; je trouve votre motif très excusable, malheureusement...

Il s'arrêta tout-à-coup; la parole expira sur ses lèvres; Christophe s'imagina que l'aveu du sentiment que Célestine avait fait naître serait une insulte envers elle; il se tut, comme s'il se fût trouvé en tête-à-tête avec une femme mariée à laquelle on ne peut dire sans crime :—Je t'aime!—Les projets de Léopold lui étaient connus; il devait épouser Célestine aussitôt qu'il serait reçu médecin; ce n'était, il est vrai, qu'une promesse; mais il n'avait pas de raison pour la croire menteuse; rien ne pouvait lui faire douter de la bonne foi de l'étudiant, et il renferma soigneusement en lui-même l'a-

veu qui allait s'échapper de ses lèvres. La jeune fille attendait une réponse; elle était venue solliciter Christophe de s'expliquer, et comme celui-ci était incapable de dissimuler et même de mentir, il ne savait que dire. Célestine augmenta encore cet embarras en lui donnant à entendre qu'il n'était pas indifférent à Georgina, et que ce mariage comblerait les vœux les plus chers de sa jeune sœur.

Elle ne craignit pas de confier ses projets d'avenir, ses rêves de bonheur, que Léopold lui avait juré de réaliser, à la discrétion de Christophe, auquel la rusée fit un tableau touchant de l'accord qui régnerait entre leurs deux ménages; elle se voyait déjà installée dans un appartement élégamment meublé, où Léopold recevrait sa clientelle qui ne pouvait, disait-elle, être que très nombreuse.

— A ce train-là, dit Christophe, dont le sens droit ne s'égarait pas dans de vaines chimères, vous ne tarderez pas à être trop riche pour recevoir amicalement..... et sans rougir, le modeste ouvrier et sa compagne... mes mains noires jureront avec les mains blanches de votre mari; et vous même, mam'zelle Célestine, quand vous serez la femme d'un médecin, vous oublierez l'ouvrier teinturier et votre sœur Georgina...

— Ah! Christophe! s'écria Célestine quelle vilaine idée vous avez là!

— Dam! j'ai entendu dire que la fortune changeait les caractères, et que pour être toujours d'accord, il fallait qu'il y eût égalité de fortune; quand l'un a plus que l'autre, ça fait naître des jalousies; je conçois cela, moi: l'envie, c'est comme la colère, ça naît avec nous. Je ne parle pas pour moi, ajouta-t-il

tristement, car je ne forme plus de desirs,
je n'ai plus de projets.

Célestine essaya, mais vainement, de combattre la résolution de Christophe, ce dernier demeura inébranlable, et la fille aînée de Jérôme prit congé de lui en se disant :

— Ce garçon là ne convient pas à Georgina; quel triste beau frère je me donnerais!

VI

Les Etudians.

— Eh ! c'est ce cher Frédéric !

— Bonjour, Léopold, bonjour !

Et les deux amis s'accolladèrent au milieu de la rue de la Harpe. Frédéric avait été passer quinze jours dans sa famille, et sa pre-

mière visite, en descendant de diligence, appartenait à Léopold, le seul ami avec lequel il eût voulu se lier depuis son séjour à Paris.

— Ah ça! dit Léopold en lui prenant le bras, j'espère que tu me feras l'amitié de venir dîner chez moi aujourd'hui?

— Chez toi! répéta Frédéric ; à ton restaurant, tu veux dire ; grand merci du repas frugal! c'est chez moi qu'il est réservé de te traiter ; nous goûterons le roastbeef et le vin de Véfour. A cinq heures, à la rotonde du Palais-Royal!...

Et Frédéric allait s'éloigner, mais Léopold le retint auprès de lui.

— Je vais faire mon service à l'hôpital, lui dit-il ; accompagne-moi, et chemin faisant, je te conterai du nouveau.

— Du nouveau!

— Eh! sans doute ; te rappelles-tu cette charmante grisette, Célestine, que je me

proposais d'abandonner quelques jours avant ton départ pour Orléans?

— Eh bien!

— Eh bien, mon cher Frédéric, j'ai changé d'idée; je me suis marié.

— Marié! dit Frédéric avec un rire d'incrédulité; c'est une plaisanterie.

— C'est très sérieux, reprit Léopold, je suis marié... sans l'assistance de M. le Maire ou de son adjoint, bien entendu....

— Et ta femme est jolie?

— Mais tu la connais, mon cher Frédéric; c'est cette même Célestine...

— Pour laquelle tu n'éprouvais plus qu'une froide indifférence, et que tu voulais sacrifier à ton avenir?

— Précisément; l'indifférence s'est envolée, et je suis redevenu amoureux, mais amoureux à en perdre la raison.

— Vraiment!

— Et c'est pour que tu contemples le tableau de mon bonheur domestique que je te prie de me faire l'amitié de venir dîner chez moi aujourd'hui même... Pas d'excuses, je ne les accepte point ; tu viendras, c'est convenu.

— Mais quelle révolution soudaine s'est opérée en toi ? lui demanda Frédéric, qui ne pouvait accorder le passé de Léopold avec le présent, et ce qu'il entendait avec ce que son ami lui avait répété cent fois. Comment! toi, l'ennemi juré, l'antagoniste le plus acharné de ces liaisons auxquelles on a donné le nom de concubinage, toi, Léopold, qui te vantais de tout sacrifier à ton avenir, amis, maîtresses, tu as fais comme tant d'autres que tu blâmais si vertement : tu as voulu essayer de cette vie d'intérieur si vantée par les uns, si décriée des autres... Tu t'es fais mari-garçon ?

— Et depuis quinze jours que je suis dans mon nouvel état, je n'ai eu qu'à me féliciter de ma résolution, et à renier mes anciens principes... Franchement, mon cher Frédéric, je médisais des femmes parce que je ne les connaissais pas... Les femmes ! mais sans elles, il n'y a point de vrai bonheur... Un garçon est incapable de soupçonner ces mille soins, ces mille prévenances dont elles nous entourent au logis... aussi, je suis heureux... très heureux...

— Pour le moment, articula froidement Frédéric que l'enthousiasme de son ami n'avait pas tout-à-fait convaincu ; tu as un grand défaut, mon cher Léopold.

— Un défaut ! tu es modeste ; si tu disais que j'en ai dix, vingt, je pourrais me récrier ; mais un seul défaut ne fait pas nombre, c'est une qualité de plus.

— Je te répète que tu as un défaut, celui d'être extrême en tout.

— Homme froid et flegmatique.

— Je raisonne ce que je fais, bien différent de toi, qui agis sans te rendre compte des suites que ta résolution peut entraîner après elle. Il y a une quinzaine de jours que tu critiquais avec véhémence ce que tu as fait depuis, en t'applaudissant du parti que tu prenais.

— Et tu en conclus?...

— Qu'il y avait autant d'injustice dans tes récriminations contre les femmes, qu'aujourd'hui il y a d'exagération dans cet encens que tu brûles à leurs pieds.

— Comprends pas! s'écria Léopold d'une voix de fausset et en se pinçant les lèvres, ce qui donnait à son exclamation quelque ressemblance avec le cri d'un oiseau.

— Mon cher Léopold, je blâmais en toi

cette manie qui te faisais rechercher avec empressement les plaisirs des sens auprès d'une jeune fille sage et modeste ; ta séduction me semblait un crime...

— Et ma réparation une sottise, répliqua vivement Léopold.

— Je ne dis pas cela.

— Mais tu le penses ; Frédéric, tu es un garçon beaucoup trop innocent pour me comprendre... qu'il te suffise de savoir que je suis heureux de mon essai, et que je t'engage à suivre mon exemple... A tantôt, cher ami !

Et Léopold quitta Frédéric, et se dirigea vers la Pitié pour y faire son service d'interne.

Ainsi qu'on vient de le voir, Célestine s'était installée chez l'étudiant ; elle avait abandonnée, sans nul remords, sa sœur Georgina, en lui faisant croire qu'elle lo-

geait chez madame Serbleu, et cette dernière, qui n'avait point de raisons pour douter de la sincérité de Celestine, avait consenti à vivre séparée d'elle. La trop complaisante madame Serbleu, entretenait l'erreur de Georgina en se prêtant à une ruse coupable, mais que dans sa singulière tolérance, elle appelait un service d'amie.

A quatre heures précises, Léopold rentra chez lui; il avait songé, avant de monter ses trois étages, à augmenter le menu de son dîner, et le *Véry* du quartier, le célèbre Flicotteaux, s'était chargé de confectionner un filet de bœuf et des côtelettes à la Soubise, qui devaient être rendus chez l'étudiant avant six heures.

— Nous avons quelqu'un à dîner, ma chère Célestine, dit Léopold en entrant; il s'agit de le traiter splendidement; je lui ai

fait l'éloge de ma ménagère, et je veux qu'il trouve que je ne t'ai point flattée.

— En vérité, mon ami, reprit Celestine d'un ton boudeur, ne pouviez-vous choisir un autre jour; il est maladroit de prendre les gens à l'improviste.

— Rassure-toi, notre voisin Flicotteaux s'est chargé d'une partie de la besogne; tu n'as que les accessoires à préparer... Et puis, ne suis-je pas là pour t'aider, pour te seconder?... Je vais mettre la table.

Célestine ouvre le secrétaire, et va pour prendre de l'argent, mais le tiroir est vide, et elle se retourne du côté de Léopold en disant:

— Eh mais, il y avait dix francs dans ce tiroir.

— Tu crois, dit Léopold en se pinçant les lèvres?

— J'en suis certaine; je les ai serrés moi-même hier matin.

— C'est possible, reprend Léopold, oui, en effet, je me rappelle maintenant... c'est moi qui les ai pris....

— Comment! dit Célestine d'un air étonné.

— Je les ai pris... pour obliger un ami... qui me les rendra... Compte là dessus, ajouta-t-il mentalement, trois parties de doublé et deux demi-bols de punch les ont absorbé.

Célestine va fouiller dans le tiroir du milieu dans lequel est le sac que le papa Levasseur s'est chargé d'alimenter tous les trimestres, et ce n'est pas sans peine qu'elle parvient à mettre la main sur la dernière pièce de vingt francs, la seule qu'il y ait dans la maison ; elle la montre à Léopold en lui disant : — C'est là tout !

— Eh bien ! c'est assez, réplique l'étudiant ; nous sommes aujourd'hui le 26, et

dans quatre jours, je recevrai des fonds; ne ménage rien, Célestine, c'est pour traiter un ami... et cet ami ne dédaigne pas le champagne... ni le punch.... tu prendras aussi deux bouteilles de bordeaux.... c'est plus stomachique... et puis, j'ai besoin de me refaire l'estomac.

Et tandis que Célestine descend faire ses emplètes, Léopold attaque d'une voix vigoureuse la chanson à boire de *Robin des Bois*.

Sans chagrins pour l'avenir,
Mes amis il faut jouir
Des biens de la vie...
Tra...la..i.. tra...la... i.. i!...

Il s'interrompit pour ouvrir la fenêtre et s'écrier : — Est-il lambin ce Frédéric! voyez s'il arrivera!

L'amour, le jeu, le bon vin
Voilà mon joyeux refrain,
Et ma philosophie,
Et ma.. phi ..

— Enchanté de vous trouver en bonne santé, articule d'une voix chevrotante un petit homme, à la mine blafarde, au regard incertain, qui s'est glissé, plutôt qu'il n'est entré, dans la chambre à coucher de l'étudiant qui fait un bond de surprise en reconnaissant, dans ce visiteur importun, un de ses nombreux tailleurs, auquel il doit depuis plus d'un an un habillement de bal.

— Hé! c'est cet excellent M. Podot! s'écrie Léopold, qui ajoute entre ses dents :
— Que le diable t'emporte, vieil imbécile!

— Vous êtes bien bon, réplique M. Podot, tailleur pour le civil et le militaire, voltigeur forcené de la garde citoyenne et ami de

l'ordre et des gens qui lui paient exactement ses mémoires. Je viens pour terminer notre affaire en question, ajoute-t-il en tirant de sa poche une liasse de factures parmi lesquelles il finit par trouver celle de Léopold. Il y a déjà long-temps que je vous ai fourni un habillement complet en drap de Sédan, pour le prix de cent quatre-vingt-dix francs.

— Sur laquelle facture je vous ai déjà donné...

— Une foule de promesses et pas un centime, ajoute M. Podot en faisant la grimace; j'espère que cette fois les choses ne se passeront pas ainsi, et que...

— Non certainement, interrompt Léopold en prenant la facture; cette fois je ne vous ferai point de promesses...

— Vous tiendrez les anciennes, dit M. Podot.

— Non pas, je vous ferai l'historique de ma situation, et loin de me demander de l'argent, vous serez tenté de m'en offrir.

— Par exemple!

— Car vous avez une âme, un cœur, vous n'êtes point de ces créanciers intraitables, vautours humains qui nous rongent les entrailles, à nous autres pauvres jeunes gens, assez simples pour contracter des dettes et signer des lettres de change...

— Mais, monsieur Léopold, je vous ferai observer...

— Vous êtes un excellent homme, c'est un fait authentique; votre patience, en matière de crédit, m'était connue; je sais que vous mettez des procédés dans vos relations avec vos cliens; pour ma part, je me plais à le reconnaître, que dis-je, j'irai le crier sur les toits si cela peut vous faire plaisir.

Aussi, je ne crains pas, non, monsieur Podot, je ne crains pas de vous ouvrir mon cœur ; pourquoi rougirais-je devant un homme aussi estimable que vous?... Je ne rougis donc pas de vous dire qu'un effroyable incendie a consumé la plus belle ferme de mon père ; la grêle, ce fléau de l'agriculture et des vignerons, la grêle a ravagé dix arpens d'un vin.... qui est vendu, chaque année, pour ce fameux vin de la comète.... vous vous rappelez... Ces malheurs sont grands, et me privent pour quelques mois de toucher la pension que me faisait mon père... un brave homme auquel vous ressemblez ; vous avez le même nez que lui.... Ma situation est critique, je le sais ; mais je suis philosophe...

— Vous le chantiez quand je suis entré, dit Podot.

— Je chantais pour m'étourdir.

— Cependant, monsieur, tout ceci doit avoir une fin?

— C'est précisément ce que j'allais avoir l'honneur de vous dire; oui, monsieur Podot, oui, ces malheurs passeront, et je m'acquitterai envers vous...

— C'est-y pour ici, le champagne?

Et le garçon marchand de vin s'arrête au milieu de la chambre, et regarde attentivement Léopold et Podot pour savoir s'il ne se trompe pas.

— Le champagne! répète le marchand tailleur en jetant sur Léopold des regards courroucés, est-ce aussi pour vous étourdir?

— Cet imbécile se trompe, replique Léopold avec humeur, c'est au-dessus; je ne bois que de l'eau clarifiée.

Mais l'arrivée de Célestine complique la situation; elle saisit par le bras le garçon

marchand de vins, qui s'apprête à monter un étage, et le ramène dans la chambre en lui disant : —Mais c'est ici ! chez M. Léopold !

— Le bourgeois disait qui n buvait que du ratafia de grenouille ; alors, j'pouvais pas penser que l'champagne était pour lui.

Le garçon se débarrasse de son panier , et range sur la commode cinq bouteilles en les appelant : — Ceci c'est du bordeaux, c'est encore du bordeaux , il y en a deux bouteilles ; plus , du vieux cognac — de l'année dernière , ajoute-t-il tout bas — plus , du champagne rosé, plus du madère , qu'est *sèche*, comme dit la caricature, plus, la facture.

Léopold la lui arrache des mains, et lui donne en échange une pièce de vingt sous.

— Je remettrai ta note à la personne qui m'a demandé ces échantillons, ajoute-t-il; et si la qualité de ces vins lui convient , eh bien ! ce sera une affaire faite...

— Ah! répète le garçon qui ne comprend rien à ce qu'on vient de lui dire.

Mais Léopold ne lui laisse pas le temps de s'expliquer; il le pousse sur le carré et referme la porte sur lui; puis il s'approche de M. Podot, qui roulait des yeux menaçants et méditait une violente apostrophe.

— Monsieur Podot, lui dit-il à voix basse, veuillez me suivre dans la chambre voisine.

Le tailleur obéit, en se promettant de se montrer inflexible et de faire une scène, au cas où son client voudrait encore le leurrer de belles promesses; Léopold a pris un air mystérieux, et il attire M. Podot dans l'embrâsure d'une fenêtre pour lui dire, avec l'accent de l'attendrissement :

— Vous êtes trop galant homme pour vouloir me nuire, pour compromettre l'établissement honorable que je m'efforce de faire... Cette jeune dame, qui est là-dedans...

— Après, dit le tailleur en s'impatientant.

— Cette jeune dame est folle de moi.

— Ce ne sont pas mes affaires.

— Vous êtes dans l'erreur; car elle peut m'aider à rétablir les miennes.

— Une grisette! dit M. Podot avec l'accent de l'incrédulité.

— Aux apparences; mais en réalité c'est une grande dame... dix mille livres de rente.. heim!

— Et par économie elle vient chez vous pour faire vos commissions.... c'est à d'autres qu'on fait de semblables contes, et non pas à moi... Je ne suis pas imbecile.

— Je n'en doute pas.

— Un jobard, auquel on ferait prendre des vessies pour des boulets de canon.

— Croyez bien, monsieur Podot que je n'ai pas cette prétention.

— Moi, monsieur, ajoute le marchand tail

leur, j'ai celle de rentrer dans mes avances de me faire payer.

— Et vous avez, parbleu ! raison, dit Léopold en frappant amicalement sur l'épaule de M. Podot ; d'ici à quelque temps je vous procurerai cet agrément là... mais il faut de la patience.

— La mienne est à bout, je vous en préviens.

Et M. Podot a élevé progressivement la voix pendant cette conversation, si bien qu'au lieu de parler, il a crié les derniers mots.

— Chut ! dit Léopold en imposant silence au tailleur récalcitrant, elle pourrait nous entendre.

— C'est ce que je souhaite ! s'écria M. Podot ; il est bon que cette dame sache.....

Au même instant la porte s'ouvrit ; c'était

Fréderic qui précédait un des marmitons de M. Flicoteaux, qu'il avait trouvé flânant dans l'escalier et goûtant les sauces, par manière de passe-temps ; l'introduction de ces deux personnages tira Léopold de l'embarrassante situation dans laquelle il se trouvait, par suite de l'obstination de M. Podot qui tenait à être payé. Léopold fronça le sourcil, prit sa voix dans le *médium*, afin de la rendre plus imposante, et débita à son tailleur une longue tirade à laquelle M Podot ne comprit rien, ce qui n'empêcha pas Léopold de se résumer en mettant poliment l'industriel à la porte. Celui-ci trouva le procédé si leste, qu'il jura d'en tirer une vengeance éclatante ; il partit en fulminant tout haut contre l'immoralité de la jeunesse, et l'insouciance coupable avec laquelle elle contractait des dettes.

Fréderic faisait sa cour à Célestine, tandis

que Léopold se débarrassait de son tailleur et du marmiton, auquel il donna six gros sous, générosité qui lui valut une foule de remercîmens.

— Grâce au ciel! se dit Léopold en vérouillant sa porte, me voici libre ; sonne qui voudra maintenant, je suis invisible.

En un clin d'œil, la table fut mise ; Frédéric, qui n'avait vu Célestine qu'une fois enviait tout bas le bonheur de son ami, car la jeune fille lui paraissait charmante, bien élevée — c'est-à-dire point délurée — et il ne s'étonnait plus de l'enthousiasme avec lequel Léopold parlait de sa maîtresse, et des félicitations qu'il s'adressait pour la résolution qui lui faisait connaître les douceurs du mariage sans en avoir les embarras.

Aussi, notre jeune sage se montrait-il

galant, empressé envers madame Léopold, qui souriait de plaisir en s'entendant appeler de ce nom. Le dîner fut gai. Léopold, que de nombreuses rasades avaient mis en train, parlait à tue-tète, et débitait les plus grandes extravagances avec un aplomb étonnant ; il osa même, l'imprudent jeune homme, il osa entamer le chapitre de ses bonnes fortunes, et afin de donner plus de véracité à sa narration, il apostrophait, par intervalle, son ami Frédéric, afin que celui ci confirmât ce qu'il avançait.

Célestine rougissait en écoutant le récit des fredaines de son amant, qui, loin de s'apercevoir du pudique embarras que ses paroles faisaient naître, interpréta le silence de ses deux auditeurs comme une marque d'une attention curieuse, et continua sa narration, qu'il sema de réflexions plus ou moins graveleuses, et de conseils sur la ma

nière de séduire et de triompher de la maîtresse que l'on convoitait. Frédéric, qui avait été plus sobre que son ami, et qui suivait sur le visage de Célestine l'effet produit par les discours fort peu édifians que Léopold articulait, non sans beaucoup de peine ; Frédéric se crut obligé d'intervenir pour faire cesser ces scandaleuses révélations.

Mais Léopold était gris, et l'on sait que l'ivresse rend, assez ordinairement, celui qu'elle maîtrise, d'un contentement qui va quelquefois jusqu'à la stupidité ; notre étudiant était en verve de conter, et malgré les observations de Frédéric, la prière muette que Célestine lui adressait pour l'engager à garder le silence, Léopold n'en persista pas moins à déraisonner ; peu s'en fallut qu'il n'entonnât quelques refrains grivois ; déjà il fredonnait entre ses dents

Enfonce, enfonce, un long sujet de pleurs.
Ce que c'était, je pourrais vous le dire,
Mais je me tais par......

— Aide-moi donc à trouver la rime! dit-il à Frédéric; tu sais bien, cette chanson de Béranger que nous chantâmes à Stéphanie..... c'est-à-dire que c'était toi, jeune homme immoral, qui proférais des vers licencieux..... Car, il ne faut pas se fier à son air timide et réservé; tel que tu le vois, ma chère Célestine, il a fait verser plus de larmes à lui tout seul que..... que...

Léopold s'arrêta pour trouver une comparaison, mais il en fut de celle-ci comme de la rime de la chanson: sa mémoire rebelle ne lui fournit point le trait qu'il cherchait, et pour s'éclaircir les idées, il se versa un verre de champagne qu'il but en portant un toast à sa maîtresse.

— A ma jolie Célestine! dit-il en élevant son verre.

Frédéric lui fit raison, et ajouta en se penchant du côté de Celestine. — Puissent tous vos vœux se réaliser!

— C'est du véritable cidre, murmura Léopold en se versant un second verre de champagne : ce misérable petit vin là se boit sans qu'on y pense..... Parole d'honneur! il me fait l'effet d'eau sucrée.

Il voulut s'en verser un troisième verre, mais la bouteille était vide, et il la jeta dédaigneusement dans un coin de la chambre en s'écriant d'un ton tragique : — Bouteille, tu as vécu! — En effet, le choc fut si rude, qu'elle se brisa en morceaux. Célestine en tressaillit de crainte, car il lui semblait que Léopold allait se mettre en colère, et elle se tourna du côté de Frédéric, comme pour implorer sa protection, contre les violences qu'elle redoutait.

Un coup de sonnette vint faire diversion aux idées de nos convives. Célestine se demandait qui pouvait venir à cette heure. Frédéric donna l'importun à tous les diables, et Léopold se mit à beugler d'une voix nazillarde : — Sonne! sonne! nos excellences ne sont pas visibles! — On continua de sonner, avec une opiniâtreté si persévérante, que Léopold, qui avait juré qu'il n'ouvrirait pas, quand ce serait le diable en personne, fut obligé de revenir sur cette détermination et d'aller voir quelle main vigoureuse agita, avec une précision si désespérante, le cordon de la sonnette, dont les tintemens criards résonnaient bruyamment dans la chambre.

Notre étudiant eut quelque peine à reconnaître, dans cet importun visiteur, son cousin Louis Cognac, critique émérite, littérateur à sept francs cinquante centimes la

colonne, moraliste enragé et pudibond, qui tonnait contre la démoralisation du siècle, en croquant les dîners qu'un libraire spéculateur lui payait afin de s'assurer sa protection et ses bonnes grâces.

Il entra, en poussant devant lui son cousin Léopold qui lui bouchait le passage en s'obstinant à l'interpeller de la sorte : — Qui es-tu, toi qui sonne? — Le critique fit pirouetter l'étudiant, et tous deux pénétrèrent dans la chambre en se tenant par la taille à la manière des danseurs de l'Opéra, et en s'écriant, l'un : — C'est mon cousin Cognac! — l'autre : — Par ma foi! je ne m'étonne plus de la resistance que tu mettais à m'empêcher de penétrer ici !

Et les yeux du cousin Cognac s'étaient arrêtes sur Célestine. Fredéric n'éprouvait point de sympathie pour le cousin Cognac, et il ne chercha pas à dissimuler la contra-

riété que la visite de celui-ci lui faisait éprouver ; mais notre malin critique ne fut point troublé par l'accueil qu'on lui fit ; il avait pris l'habitude de se mettre à son aise dans les maisons où il allait ; c'était *Jeune-France;* et puis, il savait être aimable, galant, entraînant ; il avait de l'esprit, il en était bien convaincu, et cette assurance lui donnait un aplomb, une confiance en lui-même qui réussissaient auprès de ces gens qui ne tiennent qu'aux dehors, et le cousin Cognac avait de beaux dehors ; physiquement, il était d'une taille avantageuse; son front large, ses cheveux soigneusement bouclés, son profil grec, la vivacité de ses yeux, le sourire ironique qui errait sur ses lèvres contribuaient à faire de lui un beau garçon, un Hercule de notre 19e siècle si étiolé, si chétif! Au moral, il ne manquait ni d'esprit, ni de l'adresse nécessaire pour le faire valoir ;

poëte à la manière de Byron, il soupirait de tendres élégies sur le papier Weynen, et buvait, sans en être affecté, de huit à douze verres du punch le mieux confectionné; dépensier, souvent aux expédiens, ne se refusant ni un caprice, ni une orgie, il menait bonne et joyeuse vie, empruntait souvent, ne rendait pas toujours exactement, et se berçait de l'espoir de faire un jour la conquête de quelque grande dame riche des dons de la fortune, sinon de beauté et de jeunesse.

Nous avons dit que le cousin Cognac savait se mettre à son aise ; un coup d'œil lui révéla l'état dans lequel étaient ses convives ; d'un dessert assez complet pour rassasier huit personnes, il ne restait qu'une assiette de biscuit *dits* de Reims ; le champagne avait disparu, mais on n'avait pas encore songé au punch, et le malin critique ne méprisait

point cette eau forte des palais délicats ; il en faisait même une assez grande consommation dans les nombreux cafés qui le comptaient pour habitué.

— J'arrive au bon moment ! s'écria-t-il ; après boire, l'estomac a besoin de tonique, et quelques verres de punch sont un excellent moyen de digérer un copieux dîner ; car je suppose que vous avez copieusement dî né...

— Parfaitement bien, interrompit Léopold ; mais que diable viens-tu faire dans notre quartier à une heure indue ?... A neuf heures moins vingt-cinq minutes ! Es-tu égaré, poursuivi, traqué ? as-tu des créanciers à tes trousses ?

— En buvant ton punch, répondit Cognac, je te conterai le motif de mon excursion dans ces lointains parages.

Et notre malin critique se mit en devoir

de confectionner l'enivrante liqueur; la maison ne lui était pas étrangère, et en moins de cinq minutes, il avait fait choix d'une cuvette de porcelaine qui ornait la commode, d'une cuillère de fer à laquelle il fabriqua un manche de son invention, un coupoir en buis solidement adapté au moyen d'un cordon de soie qu'il demanda très cavalièrement à Célestine, qui s'empressa de satisfaire son désir tout en s'étonnant du laisser-aller de cet ami de Léopold qu'elle ne connaissait pas encore; la cuillère à punch une fois en état, la flamme bleuâtre ne tarda pas à briller au-dessus de la cuvette, et tout en agitant le trois-six qui bouillonnait, Cognac apprit à Léopold qu'il était venu dans le quartier latin pour y flairer des nouvelles.

— L'horizon politique se rembrunit ajouta-t-il en lançant dans la cuvette un

morceau de sucre qui ranima la flamme vacillante et prête à s'éteindre ; nos hommes d'état sont aux bois ; le feu couve sous la cendre, ils craignent un incendie.

— Joli galimathias, dit Léopold en tendant son verre pour avoir du punch; tu es un gaillard qui possède l'art d'entortiller ta pensée de phrases inextricables..... Tu étais né pour être diplomate, et non pour vendre d'ignobles bonnets de coton... Car tu as vendu des bonnets de coton... Tu en as même porté!... Ha! ha!

Le cousin Cognac fit la grimace à cette boutade de Léopold, mais n'en continua pas moins à se verser du punch; puis, profitant d'un moment de silence, il expliqua à Léopold — car ni Frédéric, ni Célestine ne paraissaient l'inquiéter — les raisons qui l'avaient déterminé à passer les ponts. Nouvelliste intrépide, il avait voulu vérifier,

par lui-même, si les bruits qui couraient relativement à un prétendu complot dans lequel bon nombre d'étudians se trouvaient compromis, si ces alertes de police étaient fondées. Or, il venait chercher des nouvelles, et c'est lui qui en apportait, car on ignorait encore le complot, et l'état et le nom des conjurés.

Cette petite digression semi-politique éveilla dans l'âme de Léopold les sentimens tumultueux qui y sommeillaient; depuis quatre années qu'il était à Paris, il avait assisté à tous les tours de jongleries à l'aide desquels nos hommes d'état étaient parvenus à comprimer cette fièvre de liberté, cet esprit inquiet et remuant, ces espérances d'un meilleur avenir que la révolution de juillet avait fait concevoir; Léopold avait été clubiste; la société pour l'instruction du peuple le comptait parmi ses membres, mais peu à

peu, notre étudiant s'était aperçu qu'on ne pouvait travailler à la fois au bonheur de son pays et à acquérir les connaissances nécessaires pour être un bon médecin ; il s'était dégoûté de la politique et des tracasseries que la police suscitait à ceux qui avaient la prétention de continuer, après juillet 1830, ce qui se faisait avant les journés des barricades. L'opposition s'était glorifiée d'avoir conspiré pendant quinze années la chute de la branche aînée, et les mécontens d'alors et d'aujourd'hui trouvaient et trouvent encore qu'ils avaient le droit de crier haro ! sur ceux qui, oublieux de leur point de départ, s'efforçaient de renier leur populaire origine. Grands enfans, qui s'autorisaient d'exemples d'une résistance opiniâtre, pour combattre à leur tour d'heureux conspirateurs ; mais les besoins n'étaient plus les mêmes.

Léopold savait donc qu'il ne lui apparte-

nait pas de troubler la tranquillité publique; à jeun, il convenait que lui et ses camarades devaient s'occuper d'anatomie et de pathologie, et non de réforme parlementaire et des droits du peuple; mais une fois que sa tête était échauffée, il divaguait avec tant d'insistance, il critiquait avec tant d'amertume les actes de nos gouvernans, qu'il eût suffi d'une de ses conversations révolutionnaires, rapportée en certain lieu, pour lui mériter les honneurs d'une prévention de cinq à six mois. Le cousin Cognac, par ses discours, venait de mettre le feu aux poudres; Léopold éclata, et pour introduction à ses diatribes, il se mit à beugler à tue-tête l'hymne de 89, la magique *Marseillaise*, qui fit lever, en moins de six semaines, plus de soldats que vingt années du mode de recrutement. A *la Marseillaise* succéda *le Chant du Départ*. Léopold était lancé; et comme il

trouvait qu'il ne produisait pas assez de bruit, il imagina de s'accompagner en frappant avec son couteau sur une bouteille, ce qui produisit une espèce d'harmonie fêlée à laquelle le cousin Cognac se joignit en battant la générale avec son verre; Frédéric, peu soucieux de chanter avec un accompagnement aussi discordant, s'occupait beaucoup de Célestine, à laquelle il faisait une cour assidue. La grisette ne prêtait que fort peu d'attention aux galanteries de Frédéric; elle regardait, en soupirant tristement, son cher Léopold qui était rouge comme une tomate, et qui se démenait comme un possédé. Cette bruyante orgie lui suggérait de tristes réflexions, car elle n'était pas encore habituée à ce laisser-aller d'expressions, à ces délassemens dans lesquels une femme est toujours déplacée. Frédéric, qui prenait le silence de sa voisine comme une approbation

à ses galanteries, ne manqua pas de blâmer très vertement Léopold d'abandonner sa jolie maîtresse pour quelques verres de punch; mais il fut obligé de cesser son système d'attaque pour se défendre contre les railleries du cousin Cognac et les provocations furibondes de Léopold, qui était arrivé au dernier paroxisme de l'ivresse, et qui s'était posé en orateur pour interpeller l'ami Frédéric.

— Tu es une bégueule! lui criait-il.

— Un faux sage! articulait le cousin Cognac en bégayant.

— Tu nous méprises, puisque tu refuses de boire du punch.

— Il est d'autres douceurs dont il se montre plus friand, ajouta Cognac en faisant allusion aux œillades assassines que Frédéric lançait à Célestine.

— Je me trouve insulté, bégaya Léopold.

— Et moi aussi! hurla le critique, en repoussant dédaigneusement la cuvette, qui était veuve du punch qui fermentait dans le cerveau de nos deux étourdis.

Et ces deux champions se levèrent, et pour premières hostilités, ils lancèrent à Frédéric les serviettes et les bouchons qui se trouvèrent sous leurs mains. Cette joyeuseté ne fut point goûtée par celui auquel elle s'adressait; et d'un ton sec et impératif, il intima à Léopold et à Cognac de finir leurs espiégleries; mais ceux-ci reçurent l'injonction en ricanant; ils voulaient s'amuser et ils trouvaient mauvais que Frédéric ne fût pas de leur avis. Le tumulte, que ce commencement de lutte produisit, éveilla l'a tten tion des voisins, et au moment où Léopold s'écriait d'une voix tonnante : — A toi, ré-

publicain! — le propriétaire, escorté du portier, frappait à la porte de son turbulent locataire.

VII

Inconvénient d'avoir un bonnet rouge.

Il y eut un moment de silence. Léopold avait une idée fixe : celle de ne point ouvrir aux importuns qui l'appelaient par son nom; mais le propriétaire, qui se sentait fort de son droit, insista avec tant de persévérance, que

Célestine, qui craignait que la lutte que Frédéric s'apprêtait à soutenir n'eût des suites funestes, s'empressa de faire cesser le vacarme qui avait mis toute la maison en émoi, en allant ouvrir elle-même au propriétaire, qui entra en s'écriant avec le ton de l'importance : — C'est fort heureux, mademoiselle! —Et il pénétra dans la chambre de Léopold en poussant devant lui son portier, qui grommelait entre ses dents :

— C'est excessivement désagréable d'exposer ainsi son existence pour les intérêts d'autrui.

Le propriétaire s'attendait à trouver réunis une douzaine d'anarchistes aux visages blafards, hérissés d'épaisses moustaches et de favoris, un poignard dans chaque main, la menace à la bouche, l'œil en feu ; mais à son grand étonnement, il n'aperçut que des bouteilles vides, des assiettes et des plats

cassés : une manière d'orgie tumultueuse ; et au lieu de douze conspirateurs aux mines renfrognées, trois jeunes gens à l'air franc et ouvert, qui accueillirent son entrée par un grand éclat de rire, que le propriétaire ne partagea pas le moins du monde, car son front se plissa, signe certain de son mécontentement.

— Messieurs! dit-il en élevant la voix et en commandant du geste un silence qui ne lui fut pas accordé, je trouve étrange qu'à une heure aussi indue, à onze heures vingt minutes! on se permette de faire dans ma maison un tapage scandaleux, immoral même.

— Faux! cria le cousin Cognac.

— Absurde! ajouta Léopold.

— On est maître chez soi, dit Frédéric avec humeur.

— C'est ce que je me suis dit, messieurs, reprit le propriétaire, on est maître chez soi ;

or, comme j'ai l'avantage d'être chez moi, je viens vous sommer de faire silence, sinon j'en appellerai à l'autorité du premier poste de gardes nationaux pour vous mettre à la raison.

— Il est fou! dit le cousin Cognac en faisant au propriétaire une effroyable grimace.

— Vieux stupide! voyons, que demandes-tu? que cherches-tu? que veux-tu de nous? Est-ce notre vie, notre sang? dis, heim! espèce de roquentin?

Et Léopold se posa tragiquement devant son propriétaire, après avoir débité cette tirade d'interpellations.

— Roquentin! roquentin! dit le propriétaire d'une voix étouffée par la colère et le dépit; ah! je suis un roquentin: eh bien! soit, j'accepte cette insultante épithète. Et se tournant vers son portier. — Chiffroid,

retiens bien l'épithète ; mais au moins, messieurs, accorderez-vous au roquentin les prérogatives qu'il ne réclamerait pas deux fois à des gens sensés et posés, à des hommes qui....

— Au fait! dit Léopold en trépignant d'impatience.

— Le fait : c'est que je vous donne congé, à vous, monsieur le révolutionnaire, l'anarchiste, qui a nom Léopold Levasseur, étudiant pour la frime et mauvais sujet...

— Je vous arrête! s'écria Léopold d'une voix tonnante.

— Comment! vous m'arrêtez!

— Dans vos discours, offensans pour ma personne, pour ma dignité d'étudiant, pour....

— Il t'a offensé, interrompit le cousin Cognac, il mérite une punition ; nous allons le jeter par la fenêtre.

Et joignant l'effet aux paroles, notre malin critique, qui était bon enfant à jeun, mais tapageur et hargneux après boire, s'avança sur le propriétaire pour le saisir par la taille. Le bonhomme ne se vantait point d'être crâne ; et entendant la singulière proposition qui venait d'être émise, il songea à battre en retraite ; déjà même il avait fait un mouvement pour se servir du tremblant Chiffroid en guise de rempart ou d'arme défensive ; mais le cousin Cognac était un vigoureux athlète, et d'un revers de main, il écarta Chiffroid, qui alla trébucher sur le lit de Léopold, en poussant un gémissement plaintif.

— Monsieur, monsieur, balbutia le propriétaire en essayant d'écarter son redoutable adversaire.

— Sois gentil, lui cria Cognac en ricanant, nous n'abîmerons pas ta toilette ;

d'ailleurs, il n'y a que trois étages, et puis le pavé est sec.

— Je vais crier à l'assassin, dit le bonhomme d'une voix étouffée.

Cognac ne lui en laissa pas le loisir : il le prit à bras le corps, et le fit pirouetter deux ou trois fois pour le rapprocher de la fenêtre; le malheureux propriétaire qui était long, maigre et sec, se débattait dans cette étreinte nerveuse avec toute la force que peut donner l'idée d'un danger dont on calcule l'étendue; plus le péril était imminent, plus il faisait d'efforts pour y échapper; mais son antagoniste augmenta sa terreur en criant à Léopold d'ouvrir la fenêtre, afin de pouvoir précipiter plus aisément sa victime sur le pavé de la rue.

— Scélérat! misérable! brigand! assassin! murmurait le propriétaire; ils rient!

En effet, Frédéric et Léopold s'amusaient

de la figure grotesque et des contorsions du malheureux propriétaire, qui se croyant à sa dernière heure, suait sang et eau pour s'échapper des mains du cousin Cognac; celui-ci s'amusait à le faire tourner autour de la table en fredonnant un motif de valse, et en marquant la mesure avec ses pieds, non sans inconvénient pour les tibias de son partner. Cette scène ridicule, que l'ivresse de nos jeunes gens rendait à peine excusable, touchait à son terme, grâce à la lassitude du principal acteur, du facétieux Cognac, qui lâcha sa victime sur un battant d'armoire qui s'enfonça avec un bruit qui témoignait de la vétusté de ce meuble.

Un hurrah, accompagné d'applaudissemens frénétiques et de trépignemens, apprit au propriétaire qu'il avait été le jouet, la victime d'une mystification, et dans sa fureur, il s'arma de ce qu'il trouva sous sa

main pour se venger des imprudens qui avaient osé se moquer de lui; il sortit de l'armoire avec une épée d'infanterie d'une main, et un bonnet phrygien, un bonnet rouge, emblème révolutionnaire! de l'autre; il s'avança au milieu de la chambre en brandissant l'épée qu'il n'avait pu tirer de son fourreau, et en criant :

—Insensés, je vais châtier votre insolence: à mon aide, Chiffroid!

Le tremblant portier ne répondit pas à ce belliqueux appel : il s'était blotti sous les couvertures, et ne paraissait point disposé à voler à la défense de son maître; Frédéric, qui avait partagé l'hilarité produite par l'espèce de danse macabre à laquelle Cognac s'était livré, mais qui trouvait que les folies les plus courtes étaient les meilleures, Frédéric voulut abréger la torture morale du malheureux propriétaire; et il s'interposa

entre lui et Léopold ; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il parvint à désarmer le propriétaire, qui voulait absolument tirer une vengeance éclatante de l'affront qu'il venait de recevoir : néanmoins, il ne tarda pas à se rendre aux raisons assez convaincantes que Frédéric fit valoir pour le décider à battre en retraite ; il abandonna la chambre de son locataire en jurant, *in petto,* qu'il ne perdrait rien pour attendre.

L'ivresse de Léopold et de Cognac s'était un peu dissipée, et puis toutes les bouteilles étaient vides, et Chiffroid, en se glissant derrière son maître, avait dit que la porte-cochère serait fermée à minuit précis ; nos jeunes gens se séparèrent donc en riant comme de véritables fous qu'ils étaient, et Cognac et Frédéric descendirent l'escalier derrière le propriétaire, qui se disait :

— Riez, riez, mes jeunes godelureaux

mais rira bien qui rira le dernier : d'abord, je donne congé au sieur Léopold ; ensuite, je porte plainte, dès demain matin, chez mon commissaire de police; je ne suis pas un vaurien, une mauvaise tête, et on accueillera, avec confiance, les griefs dont j'aurai l'honneur de me faire le dénonciateur.

Célestine, aussitôt après le départ du cousin Cognac et de Frédéric, fit quelques représentations à son amant ; mais celui-ci lui imposa silence par deux baisers qui étouffèrent sur ses lèvres les paroles de blâme qui s'en échappaient ; en pareil cas, les bouderies entre gens qui s'aiment et qui peuvent se le prouver, ne durent pas long-temps ; Léopold avait une éloquence extrêmement persuasive ; et puis il avait bu du champagne. Célestine ne s'en plaignit pas.

Le lendemain, au moment où Léopold s'apprêtait à sortir, un commissaire de po

lice, accompagné de plusieurs agens, se présenta chez notre étudiant : il était porteur d'un mandat qui lui enjoignait de faire une perquisition dans les papiers du jeune Levasseur ; ce dernier se récria sur une semblable visite que, suivant lui, rien n'autorisait; mais le commissaire le détrompa en ordonnant à ses agens de fouiller les tiroirs. Cette opération eut lieu avec toute la brutalité que ces *honnêtes messieurs* ne manquent jamais d'employer en pareille occasion; le commissaire consigna dans son procès-verbal bon nombre de papiers d'une origine révolutionnaire; des écrits prêchant la révolte; des discours patriotiques furent saisis, et leur découverte arracha un sourire au commissaire qui, par état, ne souriait jamais; cette visite domiciliaire était terminée, et l'officier de police avait clos son procès-verbal par ces mots remarquables : « Nous

avons été assez heureux pour qu'elle ne soit point infructueuse : nous avons des documens précieux pour l'instruction dirigée contre les conjurés du complot numéro 27.»

Le chiffre s'est considérablement augmenté depuis 1834.

Messieurs les chargés de la sûreté publique allaient se retirer, lorsqu'on découvrit sous le lit, et comme par hasard, l'épée et le bonnet rouge qui, dans la lutte de la veille, y avaient été poussés à coups de pied.

Cette nouvelle découverte aggrava la situation de Léopold, qui était déjà désigné à la vindicte publique et à la vigilance de l'autocrate du quai des Orfèvres. Le bonnet rouge fit grimacer M. le commissaire; quant à l'épée, l'un des agens déclara que c'était un sabre d'infanterie, arme de guerre prohibée par les réglemens en vigueur depuis le malheureux état de siége, triste invention de juin

1832[1] ridicule parodie d'une ordonnance frappée de réprobation et déchirée par les baïonnettes des vainqueurs de juillet.

Le commissaire consigna, dans un supplément de procès-verbal, la trouvaille que ses agens venaient de faire; mais les termes dont il se servit pour qualifier la possession du redoutable bonnet rouge et de l'effroyable épée d'infanterie, offensèrent la susceptibilité de Léopold, qui rappela au fonctionnaire public qu'il ne suffisait pas d'être commissaire, mais qu'il fallait encore être honnête homme, observation que ce monsieur ne parut ou ne voulut pas comprendre, car il se mit à répéter la phrase offensante. Un démenti lui servit de réponse. Le fonctionnaire fit observer à l'étudiant qu'il se compromettait en insultant un magistrat dans l'exercice de ses fonctions; et comme Léopold se refusa à lui faire des excuses, il consigna de rechef,

dans son procès-verbal, le petit incident qui venait de troubler sa rédaction, et en vertu du pouvoir discrétionnaire qu'il s'attribuait, il déclara à Léopold qu'il le mettait en état d'arrestation.

— Vous n'avez pas de mandat d'amener, lui répliqua l'étudiant en imposant silence à Célestine, qui s'était écriée : —Grand Dieu! arrêter mon Léopold!

— Qu'en savez-vous? répliqua fièrement le commissaire. Ah! vous croyez, monsieur, qu'il faut, avec vous autres, employer de grandes précautions; inutile, monsieur, inutile; nous pinçons les conspirateurs partout où nous les trouvons, et ce, avec autorisation supérieure; ce bonnet rouge, emblême révolutionnaire, suffirait pour motiver contre vous des rigueurs.... salutaires. Veuillez-nous suivre de bonne grâce; sinon, je vous préviens que j'ai dans la rue quatre

gardes municipaux, déguisés en bourgeois, qui me prêteront main-forte à ma première réquisition.

Et après cette allocution, débitée avec sécheresse, le fonctionnaire public fit signe à ses agens de pincer le conspirateur, l'anarchiste sanguinaire chez lequel on avait trouvé des hymnes de 89, un sabre d'infanterie et un bonnet rouge; ce dernier objet alla prendre place dans le frac noir de M. le commissaire, qui ne voulut confier à personne le soin de transporter cette pièce à conviction à l'hôtel du quai des Orfèvres.

Célestine était restée muette de surprise en entendant donner l'ordre de s'emparer de Léopold, qui ne riait plus, car il savait, par tradition, que les préventions étaient longues, et laissaient tomber une fâcheuse défaveur sur ceux qui en étaient l'objet; il voulut se disculper, expliquer sa conduite; le

fonctionnaire public lui ferma la bouche avec ces mots accablans :

— Vous êtes mal noté chez moi et ailleurs ; il n'y a pas deux heures qu'un dénonciateur est venu nous révéler certaine réunion coupable qui a eu lieu hier soir ici. Marchons, s'il vous plaît : j'ai encore des visites domiciliaires à faire.

Léopold embrassa Célestine en lui disant : — Courage ! — La jeune fille venait de prendre une révolution ; elle s'était dit : Je suivrai mon Léopold ; on ne pourra nous séparer ! Vains désirs : les agens ne lui permirent même pas de franchir le seuil du carré ; et comme Célestine essayait de leur résister, l'un d'eux la prit par la taille et l'entraîna dans la chambre en lui disant : — La petite mère, le grand air pourrait vous faire du mal ; ne bougez pas d'ici ! — Et il allait fermer la porte derrière lui, lors-

qu'une vieille femme se présenta et repoussa le mouchard.

— Pardine! lui dit-elle, j'peux bien entrer, puisque je suis la femme de ménage, la mère Farday; demandez plutôt au portier?

Et elle pénétra dans la chambre où était Célestine.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.



Les petites Gens.

I.	Quatre étages, rue Mouffetard.	5
II.	Intimité du carré.	27
III.	Il faut payer son terme.	55
IV.	Un malheur.	79
V.	Le beau chirurgien.	107
VI.	Le Testament d'un Gueux.	141

Mère Farday.

I.	Deux orphelines.	161
II.	La femme de ménage.	193
III.	Réparation d'une faute	213
IV.	Laquelle des deux ?	241
V.	Mains noires et mains blanches	271
VI.	Les Étudians.	291
VII.	Inconvénient d'avoir un bonnet rouge	331

FIN DE LA TABLE.

E. DÉPÉE, IMPRIMEUR, A SCEAUX.

dour et *la Dubarry*, ces deux maîtresses du bon roi Louis XV, qui ont laissé de *prétendus Mémoires authentiques*, toutes les autres sont restées dans l'oubli.

Cette lacune, nous venons la remplir.

Loin de nous la pensée de nous présenter avec des témoignages apocryphes, et de dire : Le livre que nous publions a été écrit sous la dictée des personnages dont il retrace la vie! ce sont d'importans, de précieux papiers de famille achetés au poids de l'or que nous livrons à la publicité! Non, LES DAMES DE LA COUR ne seront pas de la famille de ces *véridiques* Mémoires, et le public, bien instruit de toutes ces supercheries mercantiles, ne pourra nous répondre : Vous avez menti à vos promesses; car nous ne nous targuons point de *documens officiels* pour recommander notre publication à l'attention des lecteurs éclairés.

Le XVIIIe siècle est assez riche d'evenemens et de faits qui sont de nature à intéresser vivement la curiosité publique, sans y ajouter de mensongères anecdotes, de fausses révélations.

Nos DAMES DE LA COUR présenteront deux périodes. La première comprendra les dernières années du règne de Louis XIV, les premières de la libertine régence et le ministère du duc de Bourbon, de ce descendant des Condé, qui associa une femme adultère, une marquise de Prie, à sa vie d'homme public.

Quel plus vaste champ pouvait être offert à l'observateur, à l'écrivain consciencieux! L'hypocrisie impatronisée par madame de Maintenon à la Cour de Louis XIV faisant place aux joyeuses orgies du régent, à cette vie libre qu'on ne se donnait même pas la peine

de déguiser sous d'honnêtes apparences! La licence avec tous ses débordemens, la philosophie avec toutes ses erreurs et le vice dans son horrible laideur; puis après, une effroyable banqueroute qu'on chercha à rendre moins désastreuse par des moyens que le pouvoir absolu mettait en œuvre sans honte ni remords; des conversions de rente, l'opération du *visa* qui anéantissait tous les billets de la banque écossaise dont l'origine paraissait suspecte, et tous ces événemens traversant l'époque la plus fastueuse de notre histoire.

Une bonne fortune de grand seigneur, l'enlèvement d'une petite bourgeoise, les infidélités et les caprices ruineux d'une fille d'Opéra occupaient alors l'attention à peine distraite par les opérations financières des frères Pâris et les malheurs qu'entraîna le système de l'Écossais Law.

Notre seconde période embrasse le règne de l'infortuné Louis XVI, roi faible et traîtreusement conseillé, martyr qui expia sur un échafaud les crimes de ses conseillers.

Les grands seigneurs, habitués à mépriser les lois humaines, fiers du pouvoir qu'ils avaient entre leurs mains, forts de leurs richesses, ne surent pas prévoir et détourner l'orage qui grondait. Et puis l'émigration leur fut en aide pour échapper aux colères qu'ils avaient provoquées. Ils abandonnèrent le monarque et sa famille, ils laissèrent leurs femmes et leurs filles en ôtages, et coururent chez l'étranger mendier des armes et des auxiliaires pour venir châtier les imprudens qui osaient proclamer des droits qu'eux ne voulaient pas reconnaître.

Pauvre aristocratie! que de fautes tu commis alors.

Tu laissas égorger de nobles victimes, et le nom de la princesse de Lamballe se présente au milieu de cet holocauste que de sévères républicains crurent nécessaire pour sauver la France! A de brillantes fêtes, succédèrent d'horribles assassinats, à un calme trompeur, d'affreux bouleversemens. Le peuple en guenilles mit le pied dans de royales demeures, et cette soif d'égalité qui dévorait la nation française, enfanta des actions barbares et sublimes, fit éclater des dévoûmens héroïques, et des haines profondes. Au dénonciateur qu'un vil intérêt animait, on peut opposer d'honnêtes personnes se vouant à une mort certaine pour arracher au glaive de la loi d'innocentes jeunes filles, de tendres femmes dont l'unique crime était d'avoir un nom illustre.

Ce fut une grande époque, malheureuse et énergique tout-à-la-fois, sublime et vindicative, mais dramatique surtout, et c'est sur le point de vue moral que nous l'avons parcourue, laissant à des plumes plus exercées que la nôtre le soin d'approfondir les causes qui amenerent 89 et 93! A nous, il restait à peindre les mœurs régénérées de la Cour de Louis XVI, les tentatives de réforme et d'économie qui ne furent essayées que dans le silence du cabinet; l'intérieur de la Cour, et l'attitude pleine de dignité que le tiers-état prit à cette époque, n'est pas une des choses les moins curieuses à observer; et nous le répétons, nous nous sommes efforcés de peindre avec fidélité l'époque que nous retraçons, sans vouloir faire un appel aux passions politiques, sans chercher à froisser les convictions de qui que ce soit, et nous avons pris pour devise : La vérité quand même!

E. DÉPÉE, IMPRIMEUR, A SCEAUX.